Ex Libris
G. Colas
Bibliothèque
de Pellerey

Don Legaux de Gerland

Rare

de Contreglisety
1853

DISSERTATIONS

SUR L'ORIGINE

DE LA VILLE

DE DIJON.

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/dissertationssur00lego

par Legouz de Gerland.

DISSERTATIONS

SUR L'ORIGINE

DE LA VILLE DE DIJON,

ET

SUR LES ANTIQUITÉS DÉCOUVERTES

SOUS LES MURS BÂTIS PAR AURÉLIEN.

Vires acquirit eundo.

Virgil. æneïd.

A DIJON,

Chez Louis-Nicolas FRANTIN, Imprimeur du Roi, rue Saint-Étienne.

M. DCC. LXXI.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

AVANT-PROPOS.

C'Est paroître téméraire que d'entrer dans la carriere qu'un Antiquaire célebre a parcourue avec tant de gloire; mais M. de Caylus n'a pu tout voir ni tout écrire, il a laiſſé bien des terres à défricher : l'Antiquité eſt un champ inépuiſable où tout le monde peut moiſſonner, & ſans ſe rebuter par la difficulté qu'on trouve à ſuivre un ſi grand modele, il faut au contraire puiſer dans ſes ouvrages mêmes des reſſources pour en approcher. On ſe renferme ici dans des bornes beaucoup plus étroites. La Ville de Dijon eſt l'objet de ces recherches : on a voulu fouiller dans ſes ruines, pour découvrir les traces de ſon origine. Les monumens qu'on donne, paroiſſent d'autant plus utiles pour remplir ces vues, qu'ils peuvent fixer l'incertitude de ſa fondation : c'eſt aux maîtres éclairés, à ces oracles de l'Antiquité, à réformer nos erreurs & à relever les faux pas que l'on peut ſouvent faire dans la nuit obſcure des temps.

Des figures tronquées, des caracteres preſqu'effacés, ou des colonnes renverſées, ne ſont pas les ſeuls

objets qui doivent occuper un curieux ; mais il en tire des conſéquences ſur le moral & le phyſique, qui lui dévoilent des traits d'hiſtoire qui ſeroient reſtés inconnus.

L'étude de l'Antiquité eſt trop négligée, des écrits plus à la mode ſe ſont emparés de nos eſprits, nous vivons trop ſous l'empire des paſſions, on ſe livre aiſément à des illuſions agréables ; cependant cette étude, quelque ſeche qu'elle nous paroiſſe, eſt plus utile qu'on ne penſe communément : c'eſt dans les anciens débris qu'on retrouve des monumens qui nous apprennent l'hiſtoire ou nous levent les doutes des faits incertains ; on y apprend les cérémonies religieuſes, que les hommes ont inventées pour honorer la Divinité. Cette étude nous guide encore dans la chronologie ; elle nous apprend la ſuite des Princes qui ont gouverné les Empires, ou des Héros qui les ont illuſtrés : on trouve dans ces reſtes précieux, des morceaux de la plus belle architecture : on y voit des ſtatues qui paroiſſent reſpirer, & qui ſervent encore aujourd'hui de modeles pour arriver à la perfection : les habillemens nous font connoître auſſi les coutumes de nos Prédéceſſeurs, comme nous trouvons encore parmi nous les mœurs & les paſſions

qui les ont gouvernés, mais déguiſées par de nouveaux uſages : l'eſpace des temps qui nous ſépare a été rempli par de grands hommes, qui ont vécu & ſont morts ignorés, faute de monumens qui nous rappellent ce qu'ils ont été. Les Egyptiens, ces Peuples célebres, les maîtres des Grecs dans les Arts, ſeroient même reſtés dans l'oubli, ſans la ſolidité & la grandeur des monumens qu'ils nous ont laiſſés ; & nous ignorerions encore ce qu'ils étoient, ſi de ſavans curieux n'avoient pas fouillé dans les ruines pour nous les faire connoître.

Quoique la Ville de Dijon ne ſoit pas de la plus haute antiquité, elle jouit cependant de tous les avantages de celles qui ont été les plus célebres : le nom de Capitale lui a marqué ſon rang, elle l'a mérité par ſa fidélité & les ſervices qu'elle a rendus à ſes Souverains, par les grands Hommes qu'elle a produits, & par les agrémens de ſa ſituation [1] ; ce

[1] Dijon eſt ſitué dans un heureux climat, à vingt-deux degrés quarante-deux minutes de longitude, & à quarante-ſept degrés dix-neuf minutes vingt-deux ſecondes de latitude, près de deux petites rivieres, dans une plaine au pied des côteaux qui portent d'excellens vins. C'eſt par erreur que le Graveur qui a fait la Carte de l'ancien Royaume de Bourgogne à ſuivi Dom Planchet, qui met Dijon à vingt-ſix degrés & quelques minutes de longitude.

ſont des titres authentiques qu'on ne peut lui diſputer. On a été long-temps partagé ſur le temps de ſa fondation; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle n'exiſtoit pas avant l'arrivée de Céſar dans les Gaules: aucune Inſcription ne nous a donné le nom de ſon Fondateur ni le temps de ſa fondation. Grégoire de Tours, qui nous décrit parfaitement ſa ſituation, n'en dit rien de poſitif; la contrée où cette Ville a été fondée n'étoit jadis qu'une vaſte forêt où il y avoit peu d'habitations conſidérables. L'hiſtoire qu'on nous raconte du Bourg Dogne & de l'émigration de ſon Peuple, à qui l'on fait parcourir ſi aiſément l'Aſie pour retourner dans ſon Pays par les Palus Méotides, eſt le rêve dont [1] un Auteur a bien voulu amuſer notre imagination. Il n'eſt pas douteux que les Gaulois, Peuple nombreux & guerrier, cherchant volontiers la fortune & les combats, n'aient ſouvent fait des conquêtes étrangeres. Rome reſſentit pluſieurs fois les effets de leur valeur: la Grece & l'Aſie ont été ravagées par ces Peuples qui s'y établirent, & donnerent même leur nom au Pays que l'on appella depuis Gallo-

[1] Saint Julien de Baleurre, dans ſon Hiſtoire de Bourgogne.

Grece [1]; mais ils furent ſubjugués & détruits par Auguſte, ils ne retournerent plus dans leur patrie : ces irruptions furent les efforts d'une nation entiere, mais non pas d'un ſeul Village, à qui l'on veut attribuer la gloire d'avoir donné ſon nom à un grand Peuple.

La Ville de Dijon ne doit pas plus ſa fondation au rêve d'Aurélien, ni à celui de ſa femme, ni au regret que l'on prétend qu'eut cet Empereur d'avoir détruit les Temples du Bourg Dogne [2]; mais elle la doit aux Légions que Céſar envoya après la conquête de la Gaule, dans la contrée qu'occupe aujourd'hui Dijon. Ses premiers Habitans furent Romains, ils eurent les Dieux de Rome; le Chriſtianiſme n'avoit pas encore éclairé le monde, & les Légions qui occuperent le Camp de Dijon n'avoient pas été infectées des horribles ſacrifices des Druides, qu'on a prétendu mal à propos

---

[1] Cette Province, ſituée entre la Cappadoce & l'Aſie mineure, fut le terme des conquêtes des Gaulois ; ils s'y établirent après avoir ravagé la Grece, & donnerent leur nom à cette partie de l'Aſie : Auguſte leur fit la guerre & les détruiſit; il n'en retourna dans la Gaule que quelques Particuliers qui y rapporterent les arts de la Grece.

[2] Saint Julien de Baleurre a prétendu qu'Aurélien perſécuté par des ſonges funeſtes, pour avoir détruit des Temples des faux Dieux, fut conſeillé par ſa femme d'en bâtir un à Dijon pour les appaiſer, & que c'eſt ſur ces fondemens que l'on a donné le nom de Dijon, à *Divis*.

y avoir eu des Temples : on ſait que cette ſecte de Prêtres n'en avoit point dans le goût de ceux que l'on nous dépeint. La Religion chrétienne ne s'établit que long-temps après la fondation de Dijon, & ne fut répandue dans les Gaules que par la prédication des Apôtres, & confirmée par le ſang des Martyrs [1]. On verra que ſous Aurélien, & même long-temps après, les Chrétiens n'oſoient ſe déclarer, ni mettre ſur leurs Tombeaux des marques publiques de leur culte : ce ne fut que ſous Conſtance-Chlore qu'on les admit dans les charges à la Cour & dans les Armées. Ce Prince avant que d'avoir pris les rênes du Gouvernement, les favoriſoit ; & s'il fit détruire leurs Egliſes, ce fut plus pour ſatisfaire aux Ordonnances des précédens Empereurs [2], que par haine contre eux : il préparoit les voies à Conſtantin qui fit triompher la Religion chrétienne. Conſtance avoit déjà défendu qu'on les perſécutât ; ils eurent même la confiance de ce Prince lorſqu'il fut monté ſur le Trône, & ce n'eſt que depuis ce temps que l'on a trouvé à Dijon des monumens publics du

[1] Euſebe, liv. 1er.
[2] Socrate.

Chriſtianiſme ; ainſi on n'a pu les rencontrer ſous les murs qu'Aurélien avoit fait bâtir long-temps avant le regne de Conſtantin : il en eſt de même des Druides qui ne peuvent avoir eu aucun établiſſement dans cette Ville, puiſqu'elle ne fut commencée qu'après que Céſar eut défendu & aboli leur culte ; les Légions qui formerent ſon Camp ne pouvoient donc pas profeſſer une Religion qui n'étoit pas celle de leur Prince.

On verra par quelques monumens qui ſont à la ſuite de cet Ouvrage, que les beaux Arts fleuriſſoient déjà à Dijon long-temps avant le regne d'Aurélien, puiſque l'on rencontre journellement, ſous les ruines des murailles & des tours dont ce Prince fortifia cette Ville, des fragmens dignes du temps d'Auguſte. Il paroît donc qu'il eſt néceſſaire de remonter juſqu'au temps de la conquête des Gaules, pour trouver l'époque de ſa fondation : il faut un temps conſidérable pour former une Ville que le haſard fait naître ; mais il n'en eſt pas de même de celles que les Rois ou les Conquérans font élever ; ils les rendent d'abord magnifiques, & les Peuples pour les illuſtrer & mieux annoncer leur gloire à la poſtérité, bâtiſſent promptement des édifices dignes du maître qui les ordonne.

Nous ſerions mieux inſtruits des événemens arrivés dans cette Ville, ſi l'on nous avoit conſervé les monumens qu'on a ſouvent rencontrés ſous les démolitions de ſes anciens murs; & ſi les ſucceſſeurs des curieux qui les avoient ramaſſés ne les euſſent laiſſé perdre faute de ſoin ou de connoiſſance, nous aurions à préſent des pieces de comparaiſon qui nous inſtruiroient des époques qui ont trait à l'Hiſtoire générale : il ſeroit à ſouhaiter qu'il ſe trouvât des Citoyens zélés qui vouluſſent s'intéreſſer à leur conſervation. Quantité d'autres Villes ſe ſont illuſtrées par leur attention à recueillir de pareils monumens; mais nous avons peu ſuivi leur exemple : ſi nous avons hérité de la bravoure & des autres vertus de nos Ancêtres, il nous reſte encore quelques défauts que l'on reprochoit aux Bourguignons conquérans. On trouve, il eſt vrai, la même vivacité pour entreprendre ce qui eſt honorable ou glorieux; mais nous manquons de patience pour en ſuivre l'exécution: quelquefois l'indolence nous ſaiſit, les longs travaux nous rebutent lorſque le ſuccès ne répond pas d'abord à nos eſpérances, & l'envie qui ſe mêle par-tout, vient ſouvent traverſer les projets les plus avantageux.

M.

M. Philibert de la Marre, Savant connu par ſon goût pour l'antiquité, eſt preſque le ſeul dans ce genre qui ait travaillé utilement pour ſa patrie; il a ſouvent employé ſa fortune & ſes lumieres pour garantir de l'oubli des reſtes auſſi précieux aux gens éclairés, qu'inutiles ou même ridicules aux yeux ignorans.

M. Baudot nous a conſervé quelques monumens qui ſubſiſtent encore, il nous a donné des remarques auſſi utiles que judicieuſes; mais preſque par-tout ailleurs [1] on a perdu ce que le haſard avoit découvert : il faut eſpérer que l'eſprit éclairé de ce ſiecle, la prudence & le zele des Magiſtrats qui cherchent à honorer leur patrie & à rendre heureux les Peuples qui leur ſont confiés, ordonneront des dépôts qui puiſſent conſerver les monumens qui nous inſtruiſent des événemens des premiers temps de cette Ville; par leurs ſoins patriotiques ils feront paſſer la gloire de leur patrie & leurs noms à la poſtérité, malgré la baſſe jalouſie qui veut toujours détruire ce qu'elle ne peut mériter.

M. l'Abbé Chenevet, Chanoine de la Cathédrale

---

[1] On a vu même depuis quelques années détruire les plus beaux morceaux que quelques curieux avoient conſervés.

de Dijon, qui a beaucoup de connoiſſances & de zele, a été le premier qui découvrit, il y a peu de temps, au milieu d'un tas immenſe de pierres que l'on tiroit de deſſous une Tour, des Inſcriptions qu'il copia : il en avertit ſes amis, qui retirerent des mains des Ouvriers des reſtes mutilés que l'on achevoit de mettre en pieces.

On ne trouvera pas ici une Hiſtoire de Dijon ſuivie juſqu'à nos jours : l'on n'a cherché qu'à débrouiller ſon origine & donner des preuves qui puiſſent nous la juſtifier ; nous avons peu de Mémoires dignes de confiance, le travail en eſt ingrat & peu amuſant pour beaucoup de lecteurs ; mais il peut faire naître quelques Ouvrages plus étendus, que de nouvelles découvertes feront éclore, & qui traitées par des mains plus habiles, jetteront plus de clarté ſur l'origine de cette Ville, ſur les mœurs de ſes premiers Habitans, ſur ce qui s'eſt paſſé pendant cinq ſiecles dans cette partie de la Gaule, & enfin ſur les révolutions qu'elle a eſſuyées ſous différens gouvernemens & dans le temps de l'irruption des Barbares, qui ravagerent pendant long-temps les frontieres de l'Empire dont ils ſe rendirent à la fin les maîtres. Dans ces temps d'invaſion, le Gouvernement étoit Romain ;

Langres, comme on le verra, contribua à la population de cette Ville. Alors les Eſclaves, multipliés par les guerres, travailloient à défricher les environs ſous la direction des Intendans qui les commandoient, & les Bourgeois établis dans la nouvelle Cité ſuivoient l'état de leur fortune, qui étoit partagée entre le commerce, l'induſtrie & le défrichement des terres : ils n'avoient peut-être pas alors ces aiſances commodes & voluptueuſes de la Capitale du monde; mais on verra par les monumens qu'on a fait graver, que les Arts y étoient déjà établis. Quand Dijon fut entouré de murs, le Gouvernement devint militaire, & quelque temps après la prédication de la Foi dans les Gaules, la Religion chrétienne devint la dominante : depuis, ſous les premiers Rois de Bourgogne, ſa pureté fut troublée par l'Arianiſme, mais rétablie ſous le dernier ; enfin, les Evêques en devinrent petit à petit les Seigneurs temporels. Il eſt difficile de donner des notions juſtes des mœurs de ces temps, ſur-tout depuis que les Bourguignons en eurent fait la conquête. Cette Nation ſortie du Nord, après avoir paſſé le Rhin, s'étoit établie dans la Province des Séquanois, qui dans ce temps comprenoit auſſi le Mont-Jura, une partie de la Suiſſe, le Gene-

vois & tous les Pays voiſins. Ce Peuple guerrier, mais encore barbare, étoit ſous l'autorité de pluſieurs Chefs : il étoit, comme les Germains, ſans goût pour l'Agriculture; il ne vivoit que de laitage, de la chaſſe & de ſes troupeaux; il craignoit de s'attacher trop dans un pays où l'abondance lui auroit pu faire abandonner la gloire des armes pour courir après la fortune; il appréhendoit auſſi qu'elle ne lui enlevât cette égalité qui entretenoit entr'eux la paix & la concorde, & qui empêche que le plus foible ne devienne l'eſclave du plus puiſſant. Cette Nation vouloit être bornée par des forêts & des pays déſerts, de peur que la richeſſe des voiſins n'excitât trop leur cupidité & n'affoiblît leur courage : ils avoient choiſi leurs habitations dans les bois & les montagnes du Mont-Jura, féconds en pâturages & plus convenables à leur génie & à leur façon de vivre : malgré le défaut d'Agriculture le pays n'en étoit pas moins peuplé, & fourniſſoit, comme à préſent, des ſujets braves, ſains & vigoureux; c'eſt auſſi dans ce pays où l'on trouve encore plus de traces de leurs uſages, dont un ſavant Magiſtrat [1], auſſi verſé dans

[1] Voyez l'Hiſtoire de Pont-arlier par M. Droze, Conſeiller au Parlement, & Secretaire de l'Académie de Beſançon.

la connoiſſance des Loix que dans celle de l'Hiſtoire, nous a ſi bien marqué les mœurs & les coutumes. Enfin, lorſqu'ils eurent choiſi un Roi & qu'ils ſe furent civiliſés, ils voulurent étendre leur domination & envahir de nouvelles contrées : après pluſieurs aventures & des ſuccès variés, ils pouſſerent plus loin leurs conquêtes, & s'emparerent de Dijon. Cette Ville étoit déjà conſidérable & fortifiée ; mais les Romains y conſerverent encore depuis quelqu'autorité : alors les mœurs Celtiques & Romaines furent mêlées à la barbarie du Nord, il s'en forma un mêlange dont on retrouve encore quelque trace.

La deſtruction des murs que Marc-Aurele avoit fait bâtir pour fermer l'ancien Camp de Céſar, arriva, ſelon les apparences, dans ces temps malheureux où l'Empire fut ſur le point d'un bouleverſement général, par tous les cruels fléaux qui l'accablerent. La peſte fut apportée par l'Armée de Vérus, qui venoit de faire la conquête des Parthes : la famine qui en eſt la ſuite néceſſaire, ſe joignit encore aux prodigieuſes inondations qui arriverent à la fin du ſecond ſiecle ; tous ces maux raſſemblés réduiſirent l'Empire dans un état ſi languiſſant, que tous les membres s'en reſſentirent : il fallut un Prince auſſi

brave & auſſi ſage que Marc-Aurele pour empêcher la deſtruction totale. Ce fut à la ſuite de ces temps de calamités, & même peu après la conſtruction des premiers murs de Dijon, que les Marcomans & d'autres Barbares paſſerent le Rhin [1], & pénétrant juſqu'aux Séquanois, brûlerent & renverſerent tout ce qui s'oppoſoit à leur fureur; ce fut auſſi, ſelon toute apparence, dans ces temps que cette Ville fut détruite: Marc-Aurele ſe diſpoſoit même à repaſſer en Allemagne pour ſe venger de ces nouvelles incurſions [2], lorſque la mort le ſurprit dans la Pannonie, au milieu des projets & des arrangemens qu'il prenoit pour rendre ces Peuples heureux.

La guerre occupa une partie de la vie de ce grand Empereur : ſa ſageſſe triompha de tous les obſtacles, il raſſura l'Empire ébranlé; mais la quantité d'affaires & la mort qui l'emporta dans un âge encore vigoureux, ne lui laiſſerent pas le temps de réparer les déſordres que les Barbares avoient faits; il ne put rétablir Dijon, l'honneur en étoit réſervé à Aurélien qui, connoiſſant bien-tôt tout l'avantage de ce poſte, le

[1] Jule Cap. dans la vie de Marc-Aurele.
[2] Dion, liv. 55.

fit fortifier par de nouveaux murs, & fit élever des Tours dont quelques fragmens ſubſiſtent encore aujourd'hui; & c'eſt en fouillant ces décombres, que l'on trouve les reſtes des deſtructions des Marcomans, dont les Ouvriers d'Aurélien ſe ſervirent pour fonder les murs qui environnoient ce que Grégoire de Tours nommoit *Caſtrum Divionenſe* [1].

On trouvera dans cette diſſertation quelques remarques ſur la miſſion de Saint Benigne; elles ſont naturellement liées à l'origine de cette Ville : on n'a pas prétendu ici jeter des doutes ſur l'exiſtence de ce Saint, que Bouillot, dans ſa Diatribe, a combattue; on a cru devoir garder plus de meſures ſur un objet auſſi reſpectable; on a voulu ſeulement faire remarquer les erreurs des Légendaires qui, ſe laiſſant ſouvent emporter à un zele indiſcret, ont forcé les miracles & altéré l'Hiſtoire & la Chronologie, en croyant échauffer la foi des Fideles. Les Cryptes, les Tombeaux & tous ces grands Reliquaires ont d'abord été des mines d'or pour les Moines qui les ont fait valoir; ils n'ont laiſſé qu'à glaner à ceux qui

---

[1] Grégoire de Tours, Hiſtoire de France.

les ont ſuivis dans le douzieme & treizieme ſiecles ; que Mezeray appelle les ſiecles de la beſace. La Cuiſine de ceux-ci ne fut d'abord fondée que ſur la ſainteté de leurs mœurs & ſur la libéralité du public ; mais comme tout eſt de mode, ils ſe ſont défié de l'inconſtance des charités, & preſque tous ſe ſont précautionnés depuis par des fonds ſolides contre la variété des idées humaines : au travail & au recueillement de ces premiers Cénobites, ſuccéda l'ambition qui fit naître des diſputes ſur des choſes frivoles [1], qui ont ſouvent troublé la paix de l'Egliſe & armé la fureur & la vengeance. Mais le temps a déchiré le voile qui obſcurciſſoit la vérité, la ſaine Philoſophie guidée par la Religion a condamné les écrits ſuſpects ; & ſans toucher au dogme toujours reſpectable, elle nous fait voir dans tout ſon jour la beauté d'une morale divine, telle qu'on la doit préſenter pour en faire connoître toute l'excellence : la route de l'erreur ne mene jamais au ſanctuaire de la vérité. L'apparition en ſonge de Saint Benigne à Saint Grégoire de

[1] Voyez Guillaume de Saint-Amour, Gérard d'Abbeville, au ſujet de la ſoupe des Cordeliers ou d'autres diſputes auſſi frivoles, & la défenſe de Saint Bonaventure.

Langres

Langres, & l'invention du corps du premier, ont paru ſuſpectes à bien des gens : ces révélations ont ſervi de modele à d'autres Légendaires. On voit la même aventure arrivée à Sainte Rothrude [1]; elle paroît deſſinée d'après celle de Saint Benigne : *Il falloit que le Peuple*, dit l'Hiſtorien du Caléſis, *fût bien ignorant ou bien ſuperſtitieux, pour ajouter foi au récit de l'Abbé Nirmel ; cependant il fut cru.*

Les récits fabuleux ne peuvent prouver les choſes divines, Dieu ſeul qui a la clef de nos cœurs peut les ouvrir à la vérité ; mais toutes ces légendes ne doivent paroître que comme une ombre légere dans le tableau géneral d'un Ordre reſpectable, qui s'eſt immortaliſé par ſes ouvrages, par ſa piété & par le grand nombre d'hommes illuſtres qui le compoſent.

Je ne parlerai point ici de la Rotonde de Saint

---

[1] L'Abbé Nirmel, dit l'Hiſtorien du Caléſis, imagina que Sainte Rothrude lui avoit apparu un jour, lorſqu'il étoit en priere au bas de l'Autel. *Cette Sainte*, dit-il, *arriva avec grand bruit & ſe plaignit du peu d'égard qu'on avoit pour elle, & de l'humiliation où on la laiſſoit réduite dans une Châſſe de bois.* L'Abbé publia cette entrevue, & l'on fit à la Sainte une Châſſe d'argent. Quelle erreur dangereuſe, de vouloir rendre les Saints ſuſceptibles de pareilles miſeres ! Ce fut environ le milieu du douzieme ſiecle.

Benigne, quoiqu'elle paroiſſe d'une fabrique très-ancienne. Dom Planchet, dans ſon Hiſtoire de Bourgogne, en a donné des plans très-exacts, & il a marqué les différens temps de ſa conſtruction; il a démontré l'erreur de ceux qui prétendoient que cet Edifice avoit ſervi de Temple aux faux Dieux; il nous a fait connoître l'uſage de ces colonnades poſées les unes ſur les autres : mais en conſidérant tout l'ouvrage, on voit auſſi l'ignorance du ſiecle où il a été bâti. Les colonnes du plain-pied de ce Temple ſont en partie de marbre ou de granite : mais il eſt auſſi très-facile de reconnoître qu'elles ont ſervi dans des édifices plus anciens; on le voit par la mauvaiſe proportion des futs qui ont été mal ajuſtés, & l'on voit auſſi que ces débris ont éte raſſemblés pour en conſtruire un nouveau : il a été commencé dans le douzieme ſiecle [1], qui n'étoit pas celui du bon goût ni des belles proportions. Il eſt aiſé d'appercevoir, d'ailleurs, que ces colonnes ont long-temps ſouffert des injures de l'air, & même quelques-unes altérées par le feu, en ont perdu tout leur luſtre; ce qui ne ſeroit point arrivé ſi elles étoient toujours reſtées à l'abri

[1] Voyez Dom Planchet.

dans un Temple. La marque la plus certaine, que ces colonnes ont été priſes de quelques anciennes deſtructions, eſt que les chapitaux & les baſes ſont de différentes pierres, aſſez brutes, d'un goût gothique & groſſiérement rajuſtées ; d'ailleurs, l'Architecte n'ayant point trouvé aſſez de colonnes pour fournir à cet Edifice, en a fait de pierres communes.

Cette colonnade fut commencée par l'Abbé Guillaume, l'an 1101, & élevée ſur un ancien édifice, détruit en partie, que Saint Grégoire, Evêque de Langres, avoit fait bâtir ſur la Crypte, où, ſelon la tradition, avoit été le Tombeau de Saint Benigne : on cherchoit plus dans ce ſiecle la ſolidité que le luxe de l'ouvrage ; les Arts avoit dégénéré depuis long-temps. Je crois donc que l'on doit rapporter ces colonnes déplacées à des temps plus heureux : elles étoient, ſelon les apparences, les reſtes de quelques Baſiliques ou Thermes publics élevés près de Dijon, ſous les Empereurs, que l'irruption des Barbares ou quelqu'incendie avoient détruits, & que les malheurs ou l'ignorance des temps auront fait négliger ; d'où l'on peut conclure encore que Dijon, dans les temps plus reculés, avoit joui de l'avantage des beaux Edifices & du bon goût Romain, & qu'il

a raſſemblé de bonne heure tout ce qui peut rendre une Ville illuſtre & recommandable.

On trouve à la tête de cette Diſſertation le plan de l'ancien Dijon, avec ſes environs, tel que Grégoire de Tours l'a décrit (1). On verra auſſi dans le cartel à droite de ce Plan, le deſſin de l'Urne & le Tombeau de Chindonax, Grand-Prêtre de Mithra, qui a été trouvé dans un bois qui lui avoit été conſacré, près de la Ville : cet ancien monument de la religion des Gaulois n'a pas été admis par tous les Antiquaires modernes, malgré les éloges des anciens & les certificats de ce qu'il y avoit alors de plus conſidérable dans la Bourgogne, & malgré le livre que le Médecin Guenebault a fait pour en ſoutenir l'authenticité; on verra encore dans le même cartel les Tours & les reſtes des murailles d'Aurélien, deſſinées d'après ce qui nous en reſte aujourd'hui.

On trouvera auſſi dans le cartel, à gauche, une eſquiſſe de la Rotonde de Saint Benigne.

---

(1) Grégoire de Tours, Hiſtoire de France, liv. 3e.

EXPLICATION DE LA CARTE
DE L'ANCIEN DIJON.

A CAMP où Céſar avoit envoyé les deux Légions qui ont formé le *Caſtrum Divionenſe*, que Marc-Aurele avoit d'abord entouré de murs, & qu'Aurélien avoit enſuite fortifié de trente-trois Tours, dans la diſpoſition où on les voit ici.

B Crypte ſur laquelle l'on a bâti depuis l'Egliſe de Saint-Etienne.

C Chapelle de Saint-Vincent, avec les bâtimens où logeoient les Clercs qui deſſervoient l'Egliſe de Saint-Etienne, & où ont logé Saint Grégoire & d'autres Evêques de Langres.

D Maiſon nommée l'Hôtel de Langres, depuis que les Evêques eurent quitté l'ancien logement de Saint-Vincent : cette Maiſon a été occupée depuis par les Religieuſes Jacobines.

E Prétoire où l'on rendoit la Juſtice & où l'on faiſoit les Aſſemblées publiques.

F Pluſieurs chemins qui tendoient à la Ville.

G Le Bourg placé près des murs de la Ville qui étoit devenue trop petite pour ſa nombreuſe population.

H Lignes ponctuées qui indiquent l'enceinte actuelle de la Ville de Dijon.

I Cours de l'ancien Suzon qui paſſoit au travers de la Ville, & faiſoit moudre les Moulins dont parle Grégoire de Tours.

J Nouveau cours de Suzon, qui a été ouvert ſous le regne du Roi Robert.

K Bourg Saint-Benigne, avec l'Oratoire Saint-Jean qui en étoit voiſin.

L Cours de la riviere d'Ouche.

M Cours de Rêne, qui part des Fontaines des Chartreux & dont les épanchemens formoient un marais où eſt maintenant un Etang.

N Carrieres, au-deſſous deſquelles eſt actuellement le Couvent des Chartreux, bâti ſur le terrein appellé Champ-Mol.

O Grande voie Romaine, qui conduiſoit de Châlon à Langres & traverſoit la Gaule.

P Boſquet ſacré où les Druides avoient leurs demeures, dans l'emplacement duquel s'eſt trouvé l'Urne de Chyndonax, qui en étoit le Chef.

Q Village de Longvic, porté en marge, où l'on a trouvé d'anciens monumens des Romains & des pavés de Moſaïque.

R Source de la Fontaine où eſt préſentement la Grange de la Boudrenée.

S Autre ſource que l'on voit au-deſſus du Clos de Mont-Muzard.

T Autre ſource où eſt aujourd'hui la Métairie de la Motte, enfermée dans Mont-Muzard.

U Autre ſource qu'on appelle actuellement Fontaine des Suiſſes; elle eſt au-deſſus de Chamaillot.

V Creux d'Enfer, où ſe trouvent pluſieurs ſources qui s'y raſſemblent.

X Cours d'eau, formé de toutes ces ſources, qui ſuit l'allée d'Auxonne dans les grandes eaux, & qui ordinairement ſe perd dans les terres.

Y Fontaine de Larrey, qui ſe jette dans l'Ouche, vis-à-vis Champ-Mol.

Z Chemin de *Floriacum*, par où Gondebaud paſſa pour aller combattre Clovis.

Explication du Cartel à droite ſur le Plan.

I. TOMBEAU de pierre qui renfermoit l'Urne de verre qui contenoit les cendres de Chindonax, que l'on a trouvé dans la place du bois conſacré autrefois au Soleil, ſous le nom de Mithra : l'Inſcription eſt grecque & gravée ſous le fond de la pierre.

Couvercle de pierre qui formoit ce Tombeau, que l'on a trouvé dans les vignes des Pouſſotes, plantées ſur le terrein où étoit autrefois le bois de Mithra.

III. Autre repréſentation du même Tombeau dont on voit l'intérieur.

IV. Urne de verre cannelée, qui contenoit, ſelon l'opinion commune, les cendres de Chyndonax, Prince des Druides.

V. Anciens murs du *Caſtrum Divionenſe*, bâtis par Aurélien, avec les Tours, dont il reſte encore une en entier.

VI. Dans le cartouche à droite eſt le plan de la rotonde, bâtie ſur les ruines de l'Egliſe que Grégoire, Evêque de Langres, avoit fait conſtruire ſur la crypte de S. Benigne.

Explication de la Taille-douce qui eſt à la tête de l'Ouvrage.

Le Temps vole ſur les ruines de l'ancien Dijon : il tient ſa faux de la main droite, & de la gauche il leve un rideau qui laiſſe voir dans la perſpective le nouveau Dijon, tandis que deux Génies deſſinent les monumens antiques de cette Ville pour en conſerver la mémoire.

PLAN
SCENOGRAPHIQUE
DE L'ANCIEN
DIJON

ECHELLE DE SIX CENT TOISES.

0 100 200 300

ESSAI
SUR L'ORIGINE
DE LA VILLE
DE DIJON.

CHAPITRE PREMIER.

DE tous les anciens Hiſtoriens qui nous reſtent, Grégoire de Tours eſt le ſeul qui ait parlé de la Ville de Dijon. L'époque de ſa fondation a été ſouvent diſputée & très-peu éclaircie; les deſtructeurs des anciens monumens nous ont enlevé les reſſources qui reſtoient pour nous inſtruire des événemens qui ſont arrivés dans cette Ville, depuis que les légions de Céſar eurent abandonné leur camp, juſqu'au regne d'Aurélien. Il eſt difficile d'élever un bâtiment lorſque les matériaux manquent;

mais ſans fouiller dans l'obſcure antiquité, nous pouvons fixer ſon premier établiſſement au temps où Céſar envoya des légions camper dans la place qu'occupe aujourd'hui Dijon.

Nous ſortons des vainqueurs du monde, qui ont ſubjugué les plus anciennes Monarchies: ces conquérans ont effacé par leurs talens en tout genre, les défauts qu'on leur reproche, & nous ont laiſſé les vertus qui les ont illuſtrés.

D'ailleurs, l'hiſtoire de la fondation des plus anciennes Villes n'eſt pas mieux éclaircie; elle eſt ſouvent mêlée de fables abſurdes dont on a cru les décorer. On a peu parlé de celles qui ſe ſont élevées dans la décadence de l'Empire. La barbarie ayant pris dans ces temps la place de la ſcience & des beaux arts, on retomba dans l'ignorance; on ſongeoit alors plus à ſe défendre, à éloigner la miſere, & à ſe mettre à l'abri de la violence, qu'à décrire des événemens funeſtes, dont le poids accabloit : une bravoure féroce tenoit lieu d'étude, & celle de détruire ſes ſemblables paroiſſoit la ſeule digne d'être ſuivie; on cherchoit par toutes ſortes de raiſons à juſtifier des erreurs ſi préjudiciables au bon ſens & à l'humanité : étranges idées qui n'ont été que trop long-temps ſuivies! Nous commençons ſeulement, depuis peu de ſiecles, à diſtinguer les objets que la raiſon cultivée par la philoſophie nous éclaircit encore tous les jours. Nous ſerions aujourd'hui mieux inſtruits de notre Hiſtoire, ſi nos ancêtres, plus guerriers que curieux, euſſent préféré l'étude, qui éclaire l'eſprit & adoucit les mœurs, à cette barbarie deſtructive qui fait la honte de l'humanité.

Nous liſons dans l'Hiſtoire, les révolutions que les conquêtes de Céſar occaſionnerent dans la Gaule; elles donnerent la naiſſance à de nouvelles Villes & à un nouveau Gouvernement. Avant ce temps, ces vaſtes contrées étoient partagées entre plu-

ſieurs peuples qui ſe gouvernoient en forme de République : parmi ces peuples, il y en avoit de plus puiſſans qui tâchoient toujours d'empiéter ſur l'autorité des plus foibles, & ceux-ci, ſelon leurs forces ou leur valeur, devenoient leurs vaſſaux ou leurs clients; ils défendoient leur liberté, ou tâchoient, en combattant, de ſoutenir l'égalité. Les Eduens, les Sénonois & les Auvergnats, ſe diſputoient la prééminence, que Langres ni les Séquanois ne vouloient pas céder; mais leur ambition fut la cauſe de leur aſſujettiſſement.

Ce fut à peu près dans ce temps de leurs prétentions réciproques, que les peuples de la Suiſſe [1], reſſerrés dans un pays peu fertile & de trop peu d'étendue pour leur courage, & d'ailleurs incapable de pouvoir nourrir une population ſi nombreuſe, réſolurent de chercher dans les Gaules des contrées plus heureuſes pour y fixer leur ſéjour.

Céſar ayant appris qu'ils devoient paſſer par ſon Gouvernement [2], partit pour s'oppoſer à leurs deſſeins; il craignoit le voiſinage d'une armée compoſée d'un peuple entier. Ce fut en vain que les Suiſſes lui envoyerent des députés, il leur refuſa conſtamment le paſſage; ce qui les contraignit de prendre leur route par la Province des Séquanois. Une partie de cette nation avoit ravagé les terres des Autunois, qui n'étant point en état de s'oppoſer à la violence d'une armée ſi nombreuſe, prête à l'accabler, eurent recours aux Romains : l'ambition de Céſar & ſa paſſion pour la gloire, le déterminerent à marcher à leur ſecours; il joignit ſes forces aux leurs, attaqua les ennemis au paſſage de la Saone, Commentaires de Céſar.

[1] Connus du temps des Romains ſous le nom d'Helvétiens.

[2] Céſar commandoit dans la Lombardie.

& les força de rentrer dans leur pays ; mais quelque temps après cette victoire, Céſar parut mécontent, il chercha querelle ſur le prétexte des vivres, & d'ailleurs les Autunois s'appercevant qu'ils s'étoient aſſociés à un protecteur trop puiſſant, lui témoignerent peu de reconnoiſſance.

Cependant une nouvelle guerre commença, de nouveaux ennemis parurent : les Allemands, ſollicités par les Auvergnats avec qui Autun étoit en guerre, ravagerent les terres de cette République ; l'on envoya Divitiacus pour implorer encore le ſecours des Romains, & leur remontrer qu'il étoit de leur intérêt d'éloigner des ennemis ſi dangereux. Céſar, charmé de trouver des occaſions de recommencer la guerre, s'arma encore pour leurs défenſes, battit les Allemands, & les chaſſa de la Gaule ; mais les Gaulois victorieux, ſentirent bientôt après qu'ils n'avoient évité un joug, que pour tomber ſous un plus peſant. L'ambition de ce Prince entretenoit les brouilleries, les querelles s'échaufferent, & la guerre fut enfin le fruit de leurs alliances ; & comme il arrive toujours, le plus puiſſant donna la loi à celui qui avoit imploré ſon ſecours. Céſar ſubjuga par la force toutes ces Républiques, ou les gagna par des alliances ou des promeſſes : elles auroient vécu tranquilles & heureuſes, ſi l'ambition ne les avoient pas armées.

Après des exploits qui ne ſont pas de mon ſujet, Céſar crut la Gaule aſſujettie & tranquille, & qu'il pouvoit repaſſer en Italie ; ſes forces diſtribuées à propos ſembloient lui aſſurer la poſſeſſion de ſes nouvelles conquêtes.

Nous liſons à la fin du ſixieme livre des commentaires de la guerre des Gaules, qu'après la défaite & la fuite d'Ambiorix, Prince des Liégeois, cinquante-deux ans avant l'ere chrétienne, Céſar voulant paſſer dans ſon Gouvernement de Lombardie,

envoya ſes légions en quartier d'hyver ; il en mit ſix chez les Sénonois, deux dans le pays de Treves, & deux dans la cité de Langres : c'eſt ici l'époque de la fondation de Dijon. On ſait que l'on appelloit alors Cité, non-ſeulement la Ville, mais tout ce qui dépendoit de ſon territoire ; nous ſavons auſſi que le terrein ſur lequel la Ville de Dijon a été bâtie, dépendoit de la République de Langres, & s'étendoit juſqu'à la Saone, où commence le pays des Séquanois.

Avant que d'avoir ſubi le joug des Romains, Langres avoit été gouverné comme le reſte de la Gaule, par l'autorité des Druides, du Sénat, & des Grands qui commandoient à la guerre. On décoroit quelquefois ceux-ci du titre de Roi ; mais ils n'avoient pas plus d'autorité que les autres chefs qui étoient comme eux ſoumis au corps des Druides. Les Rois, ſelon Dion [1], étoient les miniſtres & les eſclaves de ce corps, qui avoit uſurpé cette puiſſance en ſe rendant néceſſaire ; mais dès que la Gaule fut aſſujettie, les Druides furent chaſſés, les Dieux de Rome admis, ceux-ci le furent auſſi à leur tour, par la prédication des Apôtres, & les Evêques mis à la tête des Prêtres chrétiens.

Ce fut dans le diſtrict de Langres, & dans la place qu'occupe Dijon aujourd'hui, que les Commandans des légions de Céſar vinrent établir leur camp ; ils n'en pouvoient pas choiſir un plus commode & plus avantageux pour leurs vues. Ce camp étoit ſitué entre deux rivieres, dans une plaine féconde, au pied des côteaux remplis de vignes qui donnent d'excellent vin ; il étoit environné de fontaines, comme Grégoire de Tours nous le dé-

[1] Reges ſunt autem ſententiæ miniſtri & ſervi.

crit, & ſitué près de la grand'voie Romaine [1], qui alloit de Lyon à Châlons, à Langres, à Metz, à Treves, juſques ſur le Rhin. Céſar connoiſſoit ce poſte très-important, pour tenir en bride les Séquanois; il empêchoit encore les Eduens de faire des factions contre l'Empire, & conſervoit en même temps le pays des Langrois contre les irruptions étrangeres. Cette ſituation d'ailleurs étoit fort avantageuſe par la commodité des chemins qui la traverſoient; l'on pouvoit amener des proviſions pour le camp, & fournir les pays circonvoiſins, ou faire des magaſins en temps de guerre. Ce pays, avant Céſar, étoit rempli de vaſtes forêts, où les Druides, dit-on, avoient leurs demeures dans les antres : c'étoit là qu'ils cachoient leurs myſteres aux profanes, & qu'ils faiſoient leurs cruels ſacrifices.

On ſait que les Romains campoient ſous des tentes de peaux en été, & qu'ils faiſoient des barraques en hyver pour éviter les rigueurs de la ſaiſon. On les appelloit alors *caſtra ſtativa*, (*camps à demeure*); mais ſoit que cet établiſſement fût pour un jour ou pour un temps plus conſidérable, le Soldat faiſoit toujours des retranchemens avec de grands foſſés, dont il jetoit la terre en dedans, & plantoit ſur l'élévation des paliſſades ſoutenues de gros pieux qu'il lioit enſemble; c'eſt ainſi qu'ils entouroient le terrein convenable à la quantité de légions qu'ils y vouloient placer. Cet uſage que nous mépriſons aujourd'hui par une négligence dangereuſe, auroit cependant ſouvent évité des

---

Peutinger fait paſſer cette voie par Iſſurtille & la fait tirer à Autun, paſſant aſſez près de Dijon.

Et le Pere Bouquet, en tirant une ligne plus courte, la fait paſſer par Dijon même.

ſurpriſes, & conſervé des armées qui auroient pu être employées plus utilement à la gloire de l'Etat.

Les Gaulois & les Germains même ſe retranchoient avec leurs charriots qu'ils attachoient enſemble : ils leur ſervoient de remparts, où ils montoient pour combattre, lorſqu'on vouloit les ſurprendre.

Les camps Romains étoient toujours de figure quarrée, quand ils n'étoient pas gênés par des rivieres ou des montagnes; on en proportionnoit l'étendue au nombre des légions qu'ils devoient contenir : dans les camps de guerre, ou lorſque l'on alloit à l'ennemi, les auxiliaires campoient avec les Romains; alors on formoit une plus grande enceinte.

Jamais leurs Soldats n'habitoient alors dans les Villes, à moins qu'il n'y eût quelque ſiege à craindre, ou qu'ils ne fuſſent obligés, par la ſupériorité, de ſe placer pour un temps dans des lieux forts. Ils connoiſſoient le danger de ces ſéjours, dont l'aiſance amollit le cœur, & où la diſcipline ne peut jamais être obſervée avec la même exactitude, où enfin les exemples de molleſſe & de débauche ôtent cet eſprit guerrier, & cette conſtance dans les périls & les travaux, qui fait la force des armées & la terreur de l'ennemi.

Les camps étoient diſpoſés avec tant d'avantage, que le Général voyoit de ſa tente tous les mouvemens du Corps qu'il commandoit. Il y avoit quatre portes : *la Prétorienne* étoit toujours ſituée au levant, ou tournée du côté de l'ennemi ; la rue de cette porte ſe rendoit à la tente du Général; l'on mettoit auprès, & ſur la même ligne, à droit & à gauche, les faiſceaux d'armes, la Tréſorerie & les autres magaſins deſtinés à l'uſage du camp. Les chefs des légions & les Centurions étoient à la tête de leurs diviſions, toutes les troupes étoient partagées par

Vegece, de re militari.

des rues qui ſe croiſoient pour la facilité du ſervice dans les alarmes, ou lorſque l'on devoit ſe rendre à la défenſe des retranchemens ; enfin, lorſqu'il falloit ſortir de l'enceinte, chacun avoit ſa place marquée, & marchoit ſans confuſion pour arriver au poſte indiqué.

Telle étoit à peu près la diſpoſition des troupes Romaines, & l'ordre où elles ſe maintenoient, dans une diſcipline qui leur valut la conquête du monde; tel étoit alors le camp où s'eſt formé la Ville de Dijon : on voit encore, dans l'enclos des anciens murs, * la figure quarrée, la même diſpoſition & les mêmes aſpects, & tel enfin que Grégoire de Tours nous en a donné le plan.

* Voyez la Carte.

Après la diſtribution de ces légions dans les poſtes les plus néceſſaires de la Gaule, Céſar croyant avoir mis ſes conquêtes en ſûreté, partit pour ſon Gouvernement de Lombardie. Ce fut dans ces circonſtances qu'il apprit la mort de Claudius, qui avoit mis Rome en feu. Les partis oppoſés ſe choquoient avec violence, & ſe ſervoient mutuellement de prétexte pour favoriſer l'ambition des particuliers. Ceux-ci enrichis des dépouilles de l'univers, étant devenus alors trop puiſſans, n'aſpiroient qu'à mettre aux fers leur patrie. Céſar, avec plus de talens, n'avoit pas moins d'envie de s'élever : retenu par les loix dans les bornes de ſon Gouvernement, il ne pouvoit en ſortir ſans crime; mais des amis que ſes ſervices & l'or des Gaulois lui avoient gagnés, travailloient dans la Ville à établir ſa puiſſance.

Commentaires de Céſar.

Tout avoit paru juſques-là tranquille dans les Gaules; mais le feu de la rebellion ſe ralluma, lorſque l'on eut appris les troubles de Rome, & la part que Céſar y prenoit : on crut qu'il feroit un plus long ſéjour dans ſon Gouvernement ; cette circonſtance réveilla chez les Gaulois l'amour de la liberté, que l'inſatiable ardeur, que Céſar avoit de commander, vouloit anéantir chez ces Peuples.

Vercingentorix,

Vercingentorix, Prince des Auvergnats, dont le pere avoit été tué par ſes concitoyens, pour avoir voulu uſurper la ſouveraine autorité, avoit été élevé avec la même ambition; mais plus modéré que lui, & avec des ſentimens plus nobles, il voulut employer ſes talens à ſauver ſa patrie; il envoya des députés à toutes les Républiques des Gaules, pour leur faire valoir les circonſtances favorables. Tous les états concoururent avec joie à l'exécution de ſes projets; ce fut le ſignal de la révolte générale; chaque pays s'obligea de fournir ſon contingent de troupes & d'argent, pour chaſſer un ennemi qui avoit joint la fineſſe à la force pour les ſubjuguer: tout fut bientôt prêt ſous les ordres de Vercingentorix; il diſpoſa ſes troupes ſur les paſſages, pour s'oppoſer au retour de Céſar, ou pour le ſurprendre; il étoit ſeul plus à craindre pour la Gaule, que tous ſes Généraux que l'on ſe flattoit de pouvoir aiſément chaſſer. Chaque République comptoit ſe rétablir bientôt dans ſon ancienne puiſſance; les légions furent harcelées dans leurs poſtes, & ne purent réſiſter à l'impétuoſité de ces peuples.

Lorſque Céſar apprit la nouvelle de cette révolte, il abandonna pour quelque temps ſes projets ſur Rome, qu'il comptoit ſubjuguer enſuite plus aiſément avec les mêmes Gaulois qu'il vouloit détruire, & dont il connoiſſoit la valeur.

Dans l'intervalle de ces événemens, les légions que Céſar avoit laiſſées dans le pays de Langres, avoient attiré beaucoup d'Ouvriers & de Marchands: la paie [1] des Soldats Romains étoit alors très-conſidérable, & d'ailleurs le pillage des Provinces qui les avoit enrichis, les mettoit en état d'avoir du ſuperflu; il s'étoit déja formé dans ce camp un peuple nombreux de différens habitans. Commentaires de Céſar.

Nous voyons dans les commentaires de Céſar, les peines qu'il

[1] Ils avoient alors plus de quinze ſols de notre monnoie.

eut pour pénétrer dans les Gaules; il ſe rendit à Vienne après bien des détours, & paſſa promptement par Autun : il comptoit peu ſur la fidélité de cette Ville, & vint à Langres où il avoit envoyé quelque Cavalerie pour lui ſervir d'eſcorte, & arriva enfin au quartier où il avoit laiſſé ſes deux légions ; fortifié de celles-ci, il raſſembla les autres plus aiſément, & marcha à de nouvelles conquêtes. Le camp alors demeura vuide; il fut bientôt après occupé par des Marchands & des Vivandiers que l'avidité du gain avoient ramaſſés dans ces cantons. L'avantage du commerce qui eſt la marque d'une population nombreuſe les avoient conduits; l'agrément du lieu y fixa leur ſéjour, tout contribua à l'agrandiſſement de cette Ville naiſſante : les mêmes raiſons y attirerent des Etrangers; des Vétérans, des Légions y avoient déjà établi leur ſéjours. Nous le voyons par une inſcription tirée des décombres d'une tour bâtie par Aurélien : on la répete quoiqu'elle ait déja été rapportée dans une lettre ſur les antiquités de Dijon ; elle ſe lit encore ſur (1) un reſte de friſe rompue, comme on la donne ici.

(1) Elle eſt dans une cour près du College, avec quelques autres antiquités que l'on a découvertes dans ce lieu.

C'étoit un tombeau orné d'architecture, que Reſtitutus, Soldat vétéran de la vingt-deuxieme légion, avoit fait élever à la mémoire de ſa belle-mere. De nouveaux habitans y bâtirent des édifices qui en attirerent bientôt d'autres : il s'en forma une Ville par le concours de ces nouveaux citoyens; elle s'augmenta toujours de plus en plus ſous les premiers Empereurs, & fut embellie par les gens de conſidération qui s'établirent dans ce lieu. Nous le voyons par le reſte des temples, des autels & des tombeaux où l'on trouve dans quelques-uns le bon goût de l'architecture & de la magnificence des Romains : c'eſt au foible commencement de ce camp que nous devons aujourd'hui la Capitale de la Bourgogne.

Cette Ville naiſſante alla toujours en augmentant juſqu'au regne de Marc-Aurele, qui, au ſortir de la guerre qu'il venoit de faire aux Allemands, trouva ce poſte important, voulut le fortifier & l'embellir. Il y fit bâtir quelques murs ſur les retranchemens, au lieu des paliſſades que le temps avoit apparemment détruites; mais il ne faut pas confondre ces réparations avec la conſtruction des murailles d'Aurélien, qu'il ne fit faire que plus de cent ans après, lorſqu'il voulut fortifier cette Ville, comme le rapporte Grégoire de Tours, & comme on le reconnoît par l'ancienne enceinte, dans le plan ſcénographique de Dijon, que l'on a mis à la tête de cet eſſai.

La Foi avoit déja été annoncée à Dijon ſous Marc-Aurele, & l'on nous dit que pluſieurs Confeſſeurs zélés avoient été envoyés d'Aſie pour la prêcher dans ces contrées; mais il paroît que les chroniqueurs qui ont parlé de ce Prince l'ont mal connu, lorſqu'ils l'ont dépeint comme un perſécuteur : l'hiſtoire au contraire nous en parle comme le plus tolérant & le plus ſage Empereur. Tertulien aſſure qu'il ne fit jamais aucun édit contre les Chrétiens,

& qu'il ne les perſécuta jamais ; il ordonna même la punition du dernier ſupplice contre ceux qui les accuſeroient. Antonin le pieux, dont ce Prince ſe piquoit de ſuivre l'exemple, avoit déja défendu qu'on les inquiétât ſur leur religion. S'il y eut quelques Martyrs ſous leur regne, ce fut par ordre des Gouverneurs particuliers, qui vouloient peut-être punir des ſujets qu'ils croyoient rebelles, parce qu'ils ſuivoient une doctrine qui, en leur enſeignant la vérité, les détournoit d'un culte inſenſé qui étoit reçu dans l'Empire : il ſeroit à ſouhaiter qu'en écrivant l'hiſtoire du Chriſtianiſme dans les Gaules, les chroniqueurs n'euſſent pas ſouvent altéré la vérité ; mais pouſſés par un zele indiſcret, ou croyant augmenter la ferveur des Fideles par le récit des tourmens que les Martyrs ont ſoufferts pour la Foi, & tranſpoſant ou déguiſant les faits, ils ont jeté des nuages ſur la chronologie déja aſſez obſcurcie par le temps, ils ont auſſi induit en erreur les auteurs qui les ont ſuivis, ſans qu'une critique ſolide osât s'oppoſer à des entrepriſes ſaintement formées, ſoit par ignorance ou ſoit que l'on voulût donner plus d'extenſion & de publicité à l'Egliſe naiſſante, animer les nouveaux proſélytes, & les confirmer dans une religion que tant de ſaints perſonnages avoient prêchée & cimentée de leur ſang.

On attribuoit, dit Bouilleau, à certaines places la mémoire des ſaints perſonnages qui s'étoient diſtingués par leurs vertus ; & pour les mieux honorer, on bâtiſſoit des oratoires ſans qu'ils y euſſent été enterrés, pour engager les Fideles d'y faire leurs prieres ; l'on y élevoit des autels, cet uſage accoutumoit à reſpecter les places qui étoient conſacrées, elles en devenoient plus reſpectables en vieilliſſant : c'eſt delà que l'on voit tant de lieux ſanctifiés par les prieres, & où il ſe faiſoit des miracles ſouvent

peu authentiques, que les Moines, guidés par des traditions fautives, débitoient dans leurs écrits pour encourager les Fideles à faire des offrandes pour la plus grande gloire de Dieu & pour l'avantage particulier de ceux qui ne vivoient dans ces premiers temps que des dévotes aumônes.

On a mis aujourd'hui des bornes à ces pieuſes entrepriſes : la vérité de la religion eſt trop bien établie, elle n'a pas beſoin de chimeres pour confirmer une foi fondée ſur les principes inébranlables de la révélation, & ſur la beauté d'une morale toute divine. Les erreurs que l'on mêle avec la vérité la rendent ſuſpecte. Les miracles que les Légendaires ont attribués à ſaint Benigne, les circonſtances dont ils ont chargé ſon hiſtoire, & enfin tout le merveilleux [1] qu'ils y ont ajouté, pourroient paroître une des fraudes pieuſes des premiers ſiecles, & même faire douter de l'apoſtolat de ce ſaint perſonnage : il faut laiſſer ces ſubtilités aux Prêtres du menſonge, qui nous ont donné de ſi mauvais exemples ; nous n'avons peut-être que trop pris de leurs cérémonies : l'eſprit humain ſuit aiſément une route déja tracée ; mais la vérité brille de ſon propre éclat, & l'erreur détruit la foi.

Il eſt inutile de rapporter ici tous les traits ſinguliers que l'on raconte de la miſſion de ſaint Benigne, & de ſon arrivée dans les Gaules. La diſcuſſion en ſeroit trop longue, un ſeul trait nous fera connoître juſqu'à quel point on peut ſuſpecter ſa légende : elle nous raconte qu'Irénée, Evêque de Lyon, après avoir reçu la couronne du martyre avec quantité d'autres ſervi-

---

[1] Tout le monde convient que dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, il y a eu des hiſtoires ſuppoſées par le zele trop outré des Chrétiens.

teurs de Dieu, apparut en ſonge [1] à ſaint Polycarpe, Evêque de Smyrne, & le ſollicita d'envoyer dans la Gaule des Athletes pour combattre pour la foi, & remplacer ceux que la perſécution venoit de détruire ; qu'en conſéquence Polycarpe touché de l'état de l'Egliſe des Gaules, avoit envoyé Andoche, Thyrſe & Benigne pour travailler à cette vigne déſolée par la cruauté des bourreaux : l'on ajoute que ces Chrétiens aſiatiques & zélés furent conduits juſqu'en Gaule par un Ange qui leur ſervit de guide. On ſait que tout eſt poſſible à la Divinité ; mais ſans vouloir impugner ici la réalité de ce miracle, l'on ſent qu'on ne peut l'admettre dans une chronologie auſſi ſinguliere, puiſque Polycarpe fut martyriſé l'an 167, comme on le voit par la date de ſa mort, dans les lettres écrites par les Egliſes de Smyrne aux Egliſes de Pont, & que Saint Irénée ne le fut qu'en 201, ſous l'Empire de Severe, ce qui fait plus de trente années de différence : il paroît que c'eſt faire vivre un Saint bien long-temps après ſa mort ; mais ce qui nous fait voir encore que ces faits ſont apochryphes, c'eſt qu'Euſebe, auteur exact qui a écrit environ un ſiecle après cet événement, ne parle pas de Benigne ni de ſes compagnons envoyés par Polycarpe, & nous apprend ſeulement qu'il y avoit de la confraternité entre les Egliſes de la Gaule & celles d'Aſie. D'ailleurs, il ne paroît pas qu'il y eût aucune raiſon apparente pour faire diſſimuler à ce ſage écrivain la miſſion de Benigne ; & malgré l'autorité des chroniqueurs, elle ne peut avoir exiſté dans ces circonſtances, & par les raiſons que nous venons de dire.

---

[1] Hoc peracto martyro, ſanctus Ireneus cum multitudine martyrum apparuit Polycarpo, monuit ut ſanctos Sacerdotes tranſmitteret Galliam. *Ex chronic. S. Ben.*

D'autres ont tranſporté le martyre de ſaint Benigne au temps d'Aurélien : cet allégué paroît encore moins ſoutenable ; il faudroit alors qu'il eût vécu plus de cent trente ans, puiſque l'on fait arriver ce Saint au commencement du regne de Marc-Aurele, environ l'an 168. Ce ſaint Confeſſeur avoit alors au moins trente ans pour pouvoir remplir les devoirs de ſon apoſtolat : or, depuis ce temps juſqu'aux premieres années d'Aurélien, il s'eſt écoulé 106 ans, ce qui feroit, avec les trente années qu'il devoit avoir au temps de ſon martyre, plus de cent trente-ſix ans : c'eſt beaucoup pour quelqu'un que la charité expoſe à tout moment à une mort cruelle ; mais outre qu'il eſt difficile d'admettre une ſi longue vie, on ſait que les travaux apoſtoliques abregent de beaucoup les jours conſacrés par le zele & la charité.

On verra dans l'auteur critique déja cité [1], des raiſons plus étendues & plus convaincantes contre cette miſſion ; on y verra auſſi les raiſons de la réfutation de Bede & de ſon Martyrologe, & d'Uſuard, qui en a parlé ſur des compilations d'hiſtoires probablement ſuppoſées par le faux zele des Chrétiens.

En effet, dans le temps de l'invaſion des Barbares, lorſque l'on eut perdu dans les premiers ſiecles les mémoires ſur les commencemens du Chriſtianiſme, quelques Moines voulant réparer cette perte, racontoient du merveilleux qui pût ſubjuguer les eſprits foibles & pourvoir aux beſoins du Couvent ; ce fut alors que dans ce chaos d'incertitude ſur les Saints & ſur le temps de leur martyre, chacun voulut faire plier à ſes idées ce qu'il crut de plus favorable à ſes vues & à ſes paſſions.

Mais ſans vouloir jeter des doutes ſur la miſſion du Saint qui a apporté la Foi dans cette Province, il ſeroit à ſouhaiter que

---

[1] Bouilleau, dans ſa diatribe.

l'on n'eût pas rendu ſon hiſtoire ſuſpecte en débitant des faits incroyables; il paroît ſur-tout, que ce que l'on a dit ſur l'invention de ſon corps, ne montre pas ce caractere de vérité que l'on doit conſerver dans ce qui tient de ſi près à la religion. On laiſſa ce Saint pendant deux cens ans dans l'oubli : on nous dit ſeulement que dans cet eſpace de temps, quelques dévots, ſur la réputation de ſon martyre, avoient élevé un autel à ſon honneur, dans une crypte que l'on nomme aujourd'hui la chapelle ſouterreine de ſaint Benigne, ou l'on croyoit qu'il avoit été enterré, & que l'on voyoit auſſi tout auprès un tombeau remarquable par la beauté de ſa fabrique, qui, ſelon l'opinion commune, devoit appartenir à quelque grand Seigneur Païen. Ce tombeau d'ailleurs paroiſſoit bien grand pour être celui du Saint, que la tradition, dit le Légendaire, avoit dépeint petit, chauve & de mauvaiſe mine; mais malgré cela, pluſieurs perſonnes dévotes ayant confiance dans ſes mérites, s'y adreſſoient & faiſoient leurs prieres devant ſon autel, & en obtenoient l'effet de leurs demandes. Tous les Chrétiens alors changerent de ſentimens [1]; l'on ne douta plus que ce ne fût le Saint dont les reliques, ſelon eux, devoient être dans ce tombeau.

Mais ce qui paroîtra plus particulier, c'eſt que le Légendaire veut que ce Saint ait été fâché de ce qu'on l'avoit laiſſé ſi long-temps ſans célébrité; il apparut, dit-il, à ſaint Grégoire, alors Evêque de Langres, lui reprocha ſa négligence, & ſe plaignit d'avoir été abandonné à l'oubli. Le ſaint Evêque pénétré de ſes

[1] Ce ne fut que ſous Sigiſmond, Roi de Bourgogne, en 540, que l'on aſſure que le corps de ſaint Benigne fut trouvé par ſaint Grégoire, Evêque de Langres : ce n'étoit que depuis deux ans que l'on commençoit à compter par l'ere chrétienne. Les années commençoient alors à Noël, ſelon Fauchet.

reproches

reproches, lui demanda pardon, & lui promit de réparer ſon tort; il fit chercher le tombeau, l'on y fit deſcendre un enfant avec un cierge à la main, mais un énorme ſerpent ſe préſenta, & le fit fuir juſqu'à trois fois : cet animal, ſelon les apparences, étoit le gardien de ces lieux. Ce fut par un pareil événement que l'on reconnut ſaint Benigne que l'on avoit oublié ſi long-temps; mais ſans raiſonner ſur de pareilles idées, je laiſſe au lecteur à juger ce que l'on doit penſer de ce récit [1], qui paroît copié ſur les preſtiges du paganiſme, dont les Prêtres prétendoient accréditer leurs faux Dieux, & en impoſer à la crédulité du peuple, pour profiter des hommages que l'imbécillité leur rendoit. Il paroît étrange que l'on ait voulu introduire de pareilles manœuvres dans notre religion : jamais l'Etre ſuprême ne s'eſt ſervi de détours pour manifeſter ſa grandeur, & c'eſt prêter aux Saints des deſirs contraires à l'humilité que l'on nous recommande, en exigeant d'un Evêque des hommages & une vénération bien inférieurs à la gloire qu'ils ont ſi bien méritée & dont ils jouiſſent dans le Ciel.

L'opinion que l'on a eu pendant long-temps que ſaint Benigne avoit ſouffert le martyre dans une tour [2] qu'Aurélien avoit fait

---

[1] Grégoire de Tours, dans ſon *Gloria Martyrum*, nous apprend que le Saint ſe laiſſa fléchir par les prieres & les larmes; & qu'en chantant des hymnes, & en faiſant allumer des cierges, à l'aide de deux Prêtres, il enleva une pierre que ſix bœufs n'auroient pu remuer.

[2] On voit encore, dans un contrat de vente fait à Jean Bonnot par Jean de Pontailler, que celui-ci lui remet le meix Magny, & la tour ſervant de Chapelle enclavée dans les murs de l'ancien Dijon, où ſaint Benigne a été mis en chartre, & reçut le martyre. Jean Bonnot céda en 1430 ces fonds à l'Ordre de Saint-Jean de Jéruſalem.

bâtir, & qui ſubſiſte aujourd'hui, eſt encore un de ces préjugés populaire enfanté par l'ignorance. Le peuple toujours ſuperſtitieux croit voir ſur la table de l'autel des marques du ſang de ce martyr, quoique cette tour n'ait été bâtie que long-temps après la mort de cet Apôtre; mais l'étendue des connoiſſances, ſoutenue par une ſaine critique des objets équivoques, & l'eſprit philoſophique, guidé par la religion, nous conduit à calculer les différens intérêts qui animent les hommes, & nous ſert à éloigner la ſuperſtition qui déguiſe les faits. Quoique l'on ait défiguré l'hiſtoire de l'Apôtre de cette Ville, il n'en eſt pas moins vrai que nous ſommes redevables au zele de quelques perſonnages, du bonheur d'avoir été éclairés des lumieres de la foi; quand il n'auroit pas porté le nom de Benigne, nous ne devons pas moins nos hommages, notre vénération & notre reconnoiſſance à celui dont le zele nous a procuré un ſi grand bien : il eſt plus utile de l'imiter que de le connoître.

Cette digreſſion a paru néceſſaire, comme étant liée à l'origine de la Ville de Dijon; elle influe beaucoup ſur la chronologie & ſur ſon hiſtoire. Si les actes du martyre de ſaint Benigne avoient été rapportés avec les circonſtances que le ſujet exige, ils auroient ſervi de guide pour vérifier des époques qui ſont obſcures, & fournir des matériaux pour connoître les événemens qui ſont arrivés depuis ſa fondation.

Dijon, après avoir acquis de la célébrité par les avantages de ſa ſituation, & par une population nombreuſe, fut encore entouré de fortifications nouvelles par Aurélien; il voulut mettre ce poſte à l'abri des inſultes étrangeres & des irruptions que les Barbares [1] faiſoient ſouvent dans les Gaules.

[1] Les Marcomans & les Quades, qui paſſoient ſouvent le Rhin pour faire des irruptions dans les Gaules.

C'eſt peut-être par de ſemblables événemens que cette Ville fut détruite avant le regne de cet Empereur, & c'eſt peut-être auſſi ce qui engagea ce Prince à la réparer & à la fortifier pour éviter de pareils inconvéniens; mais, comme nous ne trouvons rien de poſitif dans l'hiſtoire, nous ne pouvons nous arrêter qu'à des conjectures qui ne peuvent être données pour des vérités démontrées, cependant les débris dont on a trouvé les reſtes ſous les conſtructions des anciens murs d'Aurélien, forment des préjugés favorables. Il n'eſt pas naturel de penſer que des temples, dont l'on peut conjecturer la ſolidité par la grandeur des pierres & par les crampons d'airain qui les lioient, aient été détruits par vétuſté dans l'eſpace de moins de deux ſiecles; enſorte que les morceaux confondus & mêlés avec des monumens de la décadence des arts, aient été trouvés mêlangés enſemble, & placés dans les fondations des murs & des tours, comme ils ſe ſont trouvés ſous la main des ouvriers. On voit même pluſieurs ornemens qui ne ſe ſentent pas de cette deſtruction; on en trouve d'autres dont la ſaillie d'architecture a été rompue pour donner une aſſiſe plus forte & ſoutenir le poids des tours que l'on bâtiſſoit deſſus. On voit des tombeaux briſés, qui ont auſſi ſervi à cet uſage : l'on ſait cependant quelle étoit la façon de penſer des Romains & même des Gaulois ſur la conſervation de pareils monumens, & le reſpect qu'ils témoignoient pour les cendres des morts, ils n'auroient pas détruit des tombeaux pour les mettre dans les fondations des nouveaux murs que l'on bâtiſſoit; ce reſpect faiſoit en ces temps une partie de leur culte. Dire avec quelques auteurs que c'étoit les Chrétiens qui avoient détruit ces temples des faux Dieux pour en ôter la mémoire, c'eſt vouloir ſe faire illuſion. Au temps d'Aurélien, ceux qui étoient attachés à la nou-

velle loi, n'étoient ni assez puissans ni assez nombreux pour être dans le cas de détruire des temples, au culte desquels le peuple & les grands étoient dévoués; ils auroient sûrement vengé leurs Dieux offensés, auroient excité contre les Chrétiens destructeurs les plus violentes persécutions, & puni leur témérité par l'extinction entiere de leur secte.

On verra par les débris que l'on a fait graver pour en conserver la mémoire, que long-temps avant qu'Aurélien eût fait élever les nouveaux murs, il y avoit dans cette Ville des Sénateurs & beaucoup de gens de marque, & l'on connoîtra par ses ruines combien elle avoit déja acquis de considération sous les premiers Empereurs.

Ce que Grégoire de Tours, dans son histoire de France, nous raconte sur sa situation, ses rivieres & ses fontaines, subsiste aujourd'hui, & l'on reconnoît encore l'ancienne Ville dans ses restes, malgré les ruines, les incendies, les changemens & les révolutions que le temps amene; elle est enfin devenue une des plus considérables de la France. Elle avoit passé dans le temps de l'irruption des Bourguignons, dans la maison des premiers Rois, fondateurs du Royaume de Bourgogne, tant par le droit de conquête que par la cession que leur en firent les Romains, qui les reçurent en qualité d'hôtes pour soutenir leur état chancelant, & s'en faire un appui contre tant d'autres peuples barbares qui venoient l'envahir. Elle n'étoit regardée alors que comme une place forte qui n'avoit pas encore le droit de cité, & n'avoit aucune Ville ni aucun district sous sa domination: elle tomba depuis, avec le reste de la Province, sous celle des Rois de France de la premiere race, après l'extinction de la maison de Bourgogne, tant par le droit de conquête que par celui de succession, comme héritiers de Clotilde, seul reste de cette race aussi brave que malheureuse.

Voy. le plan.

Dijon reſta à peu près dans le même état; les Evêques de Langres en devinrent les Seigneurs temporels, ils y faiſoient ſouvent leur réſidence, & regardoient cette Ville comme leur principale demeure, qu'ils préféroient même à Langres : nous le ſavons par les cabales qu'Apruncule, ſon ſeptieme Evêque, faiſoit en faveur de Clovis, contre Gondebaud ſon ſouverain, qui étoit Arien; nous le ſavons auſſi par les recherches que les habitans de Dijon, qui ont été de tout temps fideles à leurs Rois, firent alors de cet Evêque, qui, pour éviter la punition que méritoit ſa félonie, fut obligé de ſe faire deſcendre dans un panier pardeſſus les murailles de la Ville. On ne peut jamais excuſer ce crime, de quelque religion que ſoit un Souverain, & cet Evêque étoit encore plus coupable, en trahiſſant le ſien en faveur d'un Prince païen, qui l'avoit ſéduit ſous l'apparence d'une converſion prochaine : notre devoir eſt d'obéir ſans juger. Grégoire de Tours.

Dijon eut depuis des Seigneurs particuliers ſous le nom de Comtes, relevans de l'Evêque; elle fut encore embellie & augmentée ſous les enfans de Hugues Capet, quelques-uns même y demeurerent : Henri, ſurnommé le Grand, l'eut en apanage; mais étant mort ſans enfans, il laiſſa ſon héritage à Robert ſon neveu. Celui-ci en acheta la Seigneurie de Lambert, Evêque de Langres [1], & en fit la Capitale de Bourgogne. Ce Prince y fit quelque ſejour, & la donna quelque temps après à ſon ſecond fils Henri, qui, étant devenu Roi après la mort de ſon aîné, remit cet apanage à un autre Robert ſon frere, qui a été la tige Hiſtoire de Ducheſne.

[1] Hugues III céda depuis le Vicomté de Dijon aux Officiers municipaux.

des Souverains de la premiere race : la ſuite de cette hiſtoire eſt aſſez connue ; je me borne à celle de ſon origine, & je laiſſe le cours du ruiſſeau pour remonter à la ſource, & tâcher de débrouiller le chaos de ſa fondation.

Les monumens que l'on a découverts ſous les tours, ont fait naître des doutes ſur l'antiquité de Dijon. Ce mêlange, dont nous avons parlé, du bon goût Romain, avec quelques morceaux que l'on a cru Celtiques, ont fait imaginer à quelques auteurs que cette Ville avoit exiſté avant la conquête de la Gaule par Céſar, au temps de la République des Celtes ; mais cette erreur n'eſt fondée que ſur les débris de la décadence des arts que l'on a trouvé confondus ſous les tours, avec le ſtyle des beaux temps de Rome. Si l'on a rencontré quelques figures de Druides parmi ces ruines, elles ont été apportées du voiſinage, où l'on croit qu'ils avoient établi leur demeure ; l'on ne juge même de la repréſentation de ces Prêtres légiſlateurs, que par un certain maintien ſévere, & par quelques feuilles de chêne qui couronnent leurs têtes, qui ſont les marques qui les diſtinguoient le plus des autres hommes.

Il ne nous reſte aucun monument ni aucun trait d'hiſtoire qui nous apprennent ce qui s'eſt paſſé à Dijon avant Grégoire de Tours : les antiquités que nous donnons ici ſont les ſeuls livres que nous puiſſions conſulter, & c'eſt dans ces circonſtances que nous regrettons encore plus la perte des autres monumens, que la barbarie & l'ignorance nous ont enlevés.

L'on a cru pendant long-temps, & pluſieurs auteurs l'ont écrit, qu'Aurélien avoit été le fondateur de Dijon ; mais l'on vient de trouver ſous les ruines d'une tour de cette Ville, une preuve qui nous fait connoître qu'il faut remonter cette origine même beaucoup plus haut que le regne de Marc-Aurele : il ſera

facile de s'en convaincre par les planches gravées à la ſuite de cet eſſai, où l'on voit le tombeau d'un chef des Nautonniers établis ſur la Saone pour le commerce de grains. Cet ordre de Magiſtrature ne fut formé que ſous Commode, quoique l'on ait reconnu qu'il y avoit auparavant eu quelques ſociétés de Marchands établis à Paris ſur la Seine; mais cette ſociété particuliere n'avoit rien de commun avec l'établiſſement de Commode [1] : ce Prince voulut procurer à Rome l'abondance, par l'établiſſement d'un corps qui devoit amener des bleds d'Afrique pour ſuppléer à ceux d'Egypte qui manquoient ſouvent ou n'en fourniſſoient pas aſſez. Cette époque eſt marquée dans une médaille que l'on frappa par reconnoiſſance en ſon honneur, & cet établiſſement utile s'étendit bientôt dans les Provinces de l'Empire, & l'on mit même des gens de conſidération à la tête de ces compagnies : l'on voit dans Gruter l'inſcription d'un de ſes chefs, qui étoit Chevalier Romain. Plan XVI, n°. 7.

Il eſt donc naturel de croire que Dijon étoit fondé avant le regne de Marc-Aurele, & que c'étoit déja ſous ſon regne une Ville conſidérable, puiſque nous y voyons avant ce Prince un Magiſtrat établi, qui avoit ſous lui un grand nombre d'Officiers pour veiller à ſes ordres, & procurer dans le canton les reſſources contre la famine qui affligeoit ſouvent ce pays.

L'on eſt encore convaincu de l'état floriſſant de cette Ville, par la quantité de tombeaux des familles illuſtres & très-connues dans l'Empire : les Aniciens y avoient leurs ſépultures; l'on y voit des guerriers décorés par des colliers d'où pendoient des bulles ou des médailles. Quoique les bulles fuſſent les marques

---

[1] Voyez la médaille de Commode, dans les planches qui ſont à la fin de cet ouvrage, & le tombeau du chef des Nautonniers.

que l'on donnoit à la jeune nobleſſe Romaine avant qu'elle n'eût pris la robe virile, on la donna cependant depuis à des perſonnages diſtingués par leurs ſervices : c'étoient des récompenſes militaires, comme celles que nous voyons, qu'on a renouvellées de nos jours.

Macrobe.

Iſidore nous parle des coliers torts, d'où pendoient des médailles que l'on donnoit à ceux qui s'étoient diſtingués dans les emplois militaires; & Macrobe nous apprend que, ſi la robe prétexte étoit la marque de la Magiſtrature, la bulle l'étoit auſſi des triomphateurs.

On trouve encore dans les ruines de Dijon, des figures coloſſales de Diane & d'Apollon, auxquelles on avoit élevé, ſelon les apparences, des temples; l'on y voit auſſi des ſacrificateurs, des Prêtres, des autels, des paterres, des Camilles, des augures & des oiſeaux, enfin tout ce qui a rapport aux ſacrifices du temps des Empereurs. Les tombeaux des Sénateurs & des Magiſtrats nous marquent qu'il y avoit bien avant Marc-Aurele un peuple conſidérable établi dans l'ancien camp de Céſar, & que la Ville n'avoit pas langui long-temps dans l'obſcurité après ſa naiſſance. On y a trouvé des inſcriptions qui nous montrent qu'il y avoit des corps de métiers, & qui étoient ſous la clientelle d'un Carentillus, apparemment Seigneur de conſidération, & qui les protégeoit. Il y avoit pluſieurs perſonnes de ce nom dans les Gaules; on y voit pluſieurs branches de cette famille établie chez les Eduens, comme nous l'apprend Thomas Reineſius. La ſituation heureuſe de cette Ville, & les fortifications que l'on y fit depuis, la rendirent encore plus conſidérable [1]; c'étoit une barriere qui fermoit de ce côté l'entrée de la Gaule : la beauté

In ſyntagmata inſcriptionum.

(1) Grégoire de Tours.

de

de l'architecture, l'élégance des caracteres de ces inſcriptions, nous font voir le temps de ſa fondation.

Dijon avoit dès ſa naiſſance reçu les Dieux & les loix de Rome; cette Ville ne fut jamais ſouillée par les horribles ſacrifices des Druides, & s'ils exercerent quelquefois leurs myſteres ſur la divination, ce fut en ſecret. Dans ce temps les Gaulois avoient déjà beaucoup dégénéré de la ferveur qu'ils avoient eu pour cette ſecte [1]; ils avoient adopté quelques Dieux des autres peuples qui s'étoient introduits dans les Gaules par le commerce, l'on voit même que ces Prêtres d'ailleurs intolérans les ſouffroient, & quoiqu'ils n'euſſent eu pendant long-temps ni temples ni figures, il eſt ſûr cependant que Mercure y avoit été révéré ſous l'emblême de quelques amas de pierres, ou de quelque bloc de même matiere qu'ils mettoient dans les carrefours des grands chemins; ils le prenoient encore pour le Dieu des voleurs, celui du Commerce & de la Médecine. Ils avoient auſſi une grande vénération pour le Dieu de la Guerre; & ils recurent depuis, ſous le gouvernement des Romains, tous les Dieux que l'on adoroit à Rome. Pluſieurs ont penſé que long-temps avant la fondation de Dijon, il y avoit eu dans la plus haute antiquité, près de cette Ville, un établiſſement de Druides : cette idée étoit appuyée ſur la découverte du tombeau de Chindonax, que l'on a cru avoir été Prince des Druides; il étoit placé, dit-on, dans un bois ſacré près de Dijon, où l'on a trouvé une urne de verre, repréſentée dans le plan ſcénographique qui eſt à la tête de cet eſſai; elle étoit enfermée dans un grand cylindre de pierre recouvert, ſous lequel

(1) Les anciens Gaulois croyoient tirer leur origine de Pluton, mais ils ne repréſentoient ce Dieu ſous aucune figure.

on trouva une inſcription d'un Grec peu correct ; mais malgré les précautions que l'inventeur de ce tombeau avoit priſes pour faire valoir ſa découverte & la rendre célebre, malgré les ſuffrages des gens les plus diſtingués & les plus éclairés de ce temps, & la curioſité d'un grand Roi (1), cette urne & ſon tombeau ont été mis parmi les antiquaires modernes & au rang de ces tours inventés pour ſurprendre la confiance publique (2).

Quoique Grégoire de Tours nous ait voulu donner une grande idée de la Ville de Dijon, par la deſcription qu'il en fait, il paroît cependant, par l'ancienne enceinte que l'on voit encore, qu'elle ne pourroit paſſer aujourd'hui que pour très-médiocre ; mais Grégoire ne parloit que par comparaiſon aux autres Villes de la Gaule, lorſqu'il s'étonnoit que l'on ne lui eût pas donné le titre de Capitale : nous ſavons qu'alors Paris étoit preſque renfermé dans l'eſpace de l'iſle de Notre-Dame. La Ville du monde, Rome (3), n'étoit pas même auſſi grande qu'elle l'eſt de nos jours ; j'en pourrois citer beaucoup d'autres célebres qui étoient reſſerrées alors dans des bornes très-étroites. On voyoit dans les Villes de Province de ce temps peu de grandes places ; les rues étoient très-étroites, point de cour & aucun jardin ; il n'y avoit

---

(1) Henri IV, qui étoit en Breſſe dans le temps de cette découverte, voulut voir l'urne, & ſe fit rendre compte de ce qu'elle contenoit.

(2) L'on convient cependant que l'urne de verre eſt antique, comme le dit le Docteur Guenebaut dans ſon recueil de Chindonax ; mais l'on prétend que l'inſcription a été ajoutée ſur le fond de la pierre qui la renferme, pour donner plus de célébrité à la découverte.

(3) Rome a été augmentée depuis que les Papes gouvernent cette Ville de tout le quartier de la Longara, du Vatican & des environs du quartier du château Saint-Ange.

dans les maiſons les plus conſidérables que *l'atrium*, qui étoit ce que l'on appelle aujourd'hui veſtibule, qui précédoit les appartemens. On connoiſſoit peu dans les Provinces de l'Empire le luxe des meubles; & quoique le nombre des eſclaves fût fort grand, on n'avoit alors que quelques affranchis pour domeſtiques du premier ordre, les appartemens n'étoient ni ſi vaſtes ni ſi commodes, les eſclaves demeuroient à la campagne, où ils faiſoient valoir le bien de leurs patrons, qui avoient ſouvent l'œil ſur la culture de leurs terres. Ils ne revenoient que pour leurs affaires, ou pour y exercer leurs emplois; les Villes alors n'étoient donc occupées que par des Magiſtrats lorſqu'il falloit rendre la juſtice, ou par des Marchands & des Ouvriers dont l'on ne pouvoit avoir de toutes eſpeces dans les différentes habitations de la campagne; c'étoit auſſi dans les Villes que l'on venoit choiſir les Officiers Municipaux & les Décurions; ce n'étoit pas même, comme nous l'avons déja remarqué, la coutume des Romains, de placer les légions dans les Villes; elles n'étoient défendues que par des cohortes du peuple qui formoient les milices bourgeoiſes.

Les Républiques Gauloiſes n'avoient point avant la conquête de la Gaule, ce que nous appellons aujourd'hui des troupes réglées; les citoyens & les artiſans faiſoient la force de l'Etat; tout étoit guerrier, comme tout l'étoit encore il y a quelques ſiecles. Dans les périls, on armoit les communes comme on les a armées depuis; tous combattoient avec courage pour l'honneur de la patrie, la conſervation des foyers & la fortune des citoyens: l'honneur n'étoit pas une vertu précaire; pour aller à la gloire, il ne falloit qu'appercevoir l'ennemi, on y couroit ſans l'idée ſervile des récompenſes, l'honneur ſeul en étoit l'objet; une éducation mâle, une vie agiſſante, la liberté

& la famille, étoient les aiguillons du ſentiment patriotique.

Lorſque les Bourguignons furent devenus poſſeſſeurs tranquilles du pays, les mœurs Romaines dominoient encore à Dijon, mais elles étoient mêlées de cette roideur de caractere que ces conquérans avoient apportée de leurs forêts, dont on pourroit encore retrouver quelques traces.

Le Gouvernement militaire étoit aſſez ſemblable à celui des Romains, le peuple en avoit pris la diſcipline; mais la partie légiſlative n'étoit pas la même, les Bourguignons n'avoient pas voulu quitter la ſimplicité de leurs coutumes ni de leurs loix, dont la briéveté convenoit mieux à un peuple toujours armé, & toujours prêt à ſe venger par les armes, des torts que l'on pouvoit leur faire : ils avoient cette eſpece de franchiſe des nations ſauvages, qui ne connoiſſoient pas cette politique tortueuſe des peuples civiliſés qui emploient tant d'art pour ſéduire ou pour tromper; elle étoit inutile à des gens qui mettoient toute leur induſtrie dans la force, & chez qui la vengeance ſuivoit de près les inſultes. La culture des terres étoit remiſe aux ſoins des eſclaves dont un peuple conquérant ne manque pas. Les Bourguignons n'étoient pas cultivateurs, ils réſervoient leurs bras pour la gloire.

Chaque nation puniſſoit les fautes ſelon ſes loix particulieres, & quand les délits étoient commis par un étranger, il étoit puni par celles de l'offenſé; mais tous ces peuples ſe réunirent par les liens du mariage : cette union rendit à la fin le commerce plus doux, & ne fit après qu'une ſeule nation; elle prit réciproquement quelque choſe du génie qui étoit particulier à chaque peuple, la fierté ſauvage du Bourguignon fut adoucie par l'urbanité Romaine, & unie à l'élévation & à la fermeté d'ame des Gaulois. Cette nation avoit tant d'intrépidité, que l'on nous dit

que les tremblemens de terre ne les étonnoient pas, ni que les feux ne les arrêtoient jamais dans leurs entrepriſes, mais qu'ils craignoient ſeulement que le Ciel ne tombât ſur eux ; Ammien Marcellin paroît même les mettre, par la valeur, au deſſus des Romains, lorſqu'il dit que ces derniers ſe mutiloient en ſe coupant le pouce, pour ne pas aller à la guerre, qu'on n'avoit jamais vu une pareille infamie chez les Gaulois, & qu'ils couroient toujours où le danger étoit le plus grand.

C'eſt du mêlange de ces peuples que ſe formerent depuis les mœurs de cette Ville; & quoique tous ces germes ſe ſoient confondus par les alliances & preſque perdus dans différens mêlanges de leur état primordial, l'œil philoſophique découvre encore aujourd'hui quelque analogie avec les ſources dont ils partent, ſoit que le climat ou une pente naturelle fortifiée par l'habitude y détermine, l'on retrouve toujours quelques traces des différens génies qui ont compoſé notre nation. Les ſociétés étoient alors réunies dans les familles : il y avoit des fêtes publiques pratiquées comme chez les Romains, mais la religion chrétienne changea ces maximes, les diſſipations furent reſtreintes au devoir du Chriſtianiſme; on conſerva néanmoins l'eſclavage, & malgré les loix de douceur que cette religion impoſe à ſes proſélytes, l'intérêt ne put être ſoumis à des loix ſi naturelles à l'humanité.

Les Eccléſiaſtiques avoient le plus grand nombre d'eſclaves, parce que leurs occupations les mettoient moins à portée de cultiver leurs terres ; d'ailleurs le beſoin parut plus preſſant que la loi du divin légiſlateur, & nous voyons que l'Egliſe, ſous la troiſieme race de nos Rois, avoit plus de ſerfs qu'aucun autre corps de l'Etat.

Dans ces temps, les femmes vivoient aſſez retirées, le luxe

n'avoit pas amené la diſſipation ; il paroît que l'amour conjugal & l'honneur d'élever de braves citoyens étoit leur objet principal ; les amuſemens publiques, les feſtins, ni le luxe des meubles & des équipages, n'avoient pas développé le germe de la galanterie, mais la vérité régnoit ſur les levres. Les femmes Bourguignonnes & Gauloiſes élevées par leurs ancêtres avoient combattu pour l'honneur de la patrie ; ces exercices glorieux, mais fatiguans, n'alloient déja plus avec la délicateſſe de leur ſexe : ces mœurs qui avoient été d'uſage dans leurs forêts, s'étoient perdues dans le commerce des Villes, mais il paroît par les tombeaux & les inſcriptions, que l'union ſubſiſtoit toujours dans les familles.

On voit dans la deſcription que Grégoire de Tours fait de Dijon, que cette Ville étoit entourée de fontaines, dont nous manquons aujourd'hui : on ſe plaint de cet inconvénient, ſans que l'on croie pouvoir y remédier, les choſes cependant ſubſiſtent à peu près dans le même état ; quelques cauſes phyſiques peuvent néanmoins empêcher que l'on ne jouiſſe des mêmes avantages qu'on en tiroit autrefois, mais on y remédieroit facilement.

Ces ruiſſeaux qui, ſelon Grégoire de Tours, faiſoient ſans ceſſe tourner des moulins, ne coulent plus que par intervalle ; quelques travaux ou quelques affouillemens qui ſe ſont faits dans le courant de cette riviere, en interrompent ſouvent le cours, & les fontaines qui viennent du côté du couchant ſont dans le même cas, par les grandes carrieres que l'on a faites dans les montagnes d'où elles ſortent. Ces vaſtes excavations ont laiſſé un cours trop facile à la pénétration des pluies, & empêchent la filtration des eaux, qui s'écoulant avec trop de rapidité, & arrivant trop promptement au débouché de leur ſource, tariſſent enfin bientôt après, & Dijon, dans la

vaſte enceinte que l'on a formée depuis, a perdu le cours des fontaines qui l'arroſoient autrefois : elles coulent à préſent dans les foſſés profonds dont on a entouré ſes remparts.

Cette Ville qui contient aujourd'hui plus de quatre fois l'eſpace de celle qu'on avoit bâtie dans le camp de Céſar, fut occupée d'abord par les Romains & les Gaulois ; ceux-ci étoient diſtingués de leurs conquérans par l'habillement qui leur étoit particulier, comme on les a retrouvés ſous les anciens murs, dans les monumens qui nous les repréſentent preſque tous avec des gobelets à la main.

Nous voyons ici les Gaulois avec une ſaie courte ou *ſagum*, les bras couverts juſqu'au poignet, les Magiſtrats Romains portoient au contraire une grande robe que l'on nommoit toge : c'étoit une eſpece de manteau qui leur couvroit tout le corps ; on en voit d'autres en habits de guerre, avec des cuiraſſes, les bras & les jambes nues, des eſpeces de ſandales attachées par des courroies qui leur entouroient le bas de la jambe ; on trouve auſſi dans ces ruines des ſacrificateurs dans l'exercice de leur miniſtere.

Les tombeaux étoient pour la plupart des tributs que l'on payoit au mérite des morts ; ils n'avoient d'abord été inventés que pour rappeller la mémoire des grands hommes, & exciter par l'exemple à l'honneur & à la vertu ceux qui les regardoient, on aimoit d'ailleurs à voir les objets qu'on avoit chéris pendant la vie, & qui faiſoient honneur à la famille dont on étoit.

A Rome tous les triomphateurs faiſoient porter devant leurs chars les images des grands hommes dont ils deſcendoient : cette pompe ornoit le triomphe, donnoit plus de reſpect pour le héros, & rappelloit en même temps le ſouvenir des ſer-

vices que ſes ancêtres avoient rendus à la République. La mode des épitaphes & des tombeaux a été ſuivie par la ſeule imitation ; la vanité aujourd'hui a uſurpé la place de ces grands motifs, & ſert à maintenir un uſage reſpecté dans l'antiquité.

Dijon conſerva long-temps les coutumes & les maximes Romaines ; il garda ſes mœurs & ſes Dieux, pendant que la religion chrétienne s'inſinuoit d'abord ſecrétement dans les cœurs ; mais les tourmens & la mort que l'on faiſoit ſouffrir à ſes proſélytes, en hâterent les progrès ; la vérité & la beauté de ſa morale diſſiperent les erreurs, adoucirent les mœurs, & apporterent dans tous les cœurs cet amour du prochain & du bien public, d'où dépendent l'ordre & le bonheur de la ſociété : c'étoit alors la doctrine qu'avoit enſeignée le divin légiſlateur ; mais les maximes les plus ſaines dégénerent trop ſouvent, & tous les changemens qui arriverent depuis l'inondation des barbares, rallentirent peu à peu la premiere ferveur.

Dijon & la Gaule étoient preſque toute chrétienne dans le temps que l'ambition de Stilicon contribua à l'invaſion des Bourguignons. Les peuples d'abord appellés pour le ſoutien de l'Empire, en uſurperent bientôt la ſouveraine puiſſance par la foibleſſe de leur défenſeur. Les vainqueurs & les vaincus garderent leurs loix ; ils firent depuis un Gouvernement monſtrueux ; l'Egliſe ſe reſſentit de cet état, l'ambition & la fortune acheverent d'altérer un culte reſpectable, établi ſur les principes d'une morale parfaite.

Les Bourguignons déja chrétiens en entrant dans les Gaules, tomberent bientôt dans l'Arianiſme, pendant que les François & les autres barbares ramenerent une idolâtrie encore plus ridicule que le culte des Romains.

Les Bourguignons alors conquérans occupoient peu les Villes,

de

de tout temps ils étoient accoutumés à camper, ils n'aimoient point à s'enfermer dans des murailles, ils penſoient alors comme les Lacédémoniens, à qui le corps des citoyens ſervoit de fortereſſes & de remparts. Ils voulurent cependant avoir part au gouvernement des Pays qu'ils avoient conquis, & nous voyons que du temps de Gondebaud les Bourguignons étoient abſolument les maîtres de Dijon : tous les habitans, ſoit Gaulois ou Romains, étoient devenus leurs ſujets ; mais l'Arianiſme que profeſſoient ces conquérans, porta le trouble dans la Ville.

Ce fut environ en 482 que les habitans de Dijon, fideles à leur Prince, chaſſerent l'Evêque Apruncule ; l'on voit auſſi Gondebaud toujours en poſſeſſion de cette Ville, juſqu'au temps où la victoire de Clovis & les trahiſons de Gondigéſil eurent mis ce Prince en fuite : on ignore pourquoi Gondebaud n'attendit pas le Roi des Francs (1) ſous les murs d'une Ville auſſi bien fortifiée ; cette poſition lui auroit donné de grands avantages, il les perdit en allant chercher plus loin ſon ennemi, avec un frere qui le trahiſoit, & il eſt vraiſemblable que Clovis ne ſe

(1) Le nom de Franc ou de François ne fut connu que ſous le regne d'Aurélien : ce fut dans ce temps que l'on diſtingua la nation Françoiſe des autres peuples qui habitoient la Weſtphalie, & entre l'Elbe & le Rhin ; ils portoient auparavant le nom de Sicambre & de Saliens ; ils étoient diviſés en pluſieurs petits peuples. Clovis les réunit preſque tous ſous ſa puiſſance : ce Prince, lors de ſon baptême, fut appellé par ſaint Remi, *mitis Sicamber*. L'Abbé de Longuerue rapporte une chanſon que les Soldats d'Aurélien firent après avoir remporté une victoire ſur les barbares, que Voſpicus nous a conſervée.

Mille Francos, mille Sarmatos, ſemel occidimus.

ſaiſit pas de Dijon après la victoire qu'il venoit de remporter, peut-être reſpecta-t-il quelques ombres de l'autorité Romaine qui reſtoit encore dans cette Ville, il ne voulut pas la bleſſer, de peur de s'attirer de nouveaux ennemis; il penſa qu'il lui ſeroit plus avantageux de pourſuivre un Roi qu'il croyoit ſans reſſource : ſon intention étoit de le détruire, parce qu'il faiſoit obſtacle à ſes vaſtes projets; mais en voulant trop faire, il ne fit rien. On verra que bientôt après, rappellé dans ſes Etats, il abandonna ſes deſſeins, & fit ſa paix; Dijon reſta à ſon Prince, qui, par la mort de ſon dernier frere, devint le maître de tout le Royaume de Bourgogne.

Depuis long-temps Senator avoit été reconnu pour premier Evêque de Dijon; il avoit été élu, ſelon Pétau, à la fin du quatrieme ſiecle, par tous les Chrétiens de la contrée, qui voulurent avoir un Paſteur pour conduire ce troupeau naiſſant. Les Chrétiens catholiques de cette Ville n'étoient pas encore nombreux, ils étoient même perſécutés; ils ſe raſſembloient alors dans une crypte peu éloignée de ſes murs, pour cacher aux Païens leurs myſteres. Lorſque la foi fut plus répandue, on bâtit ſur ce ſouterrein une Chapelle dédiée à ſaint-Etienne, qui en eſt devenue la Cathédrale; les Evêques y venoient ſouvent viſiter leur troupeau : ils s'y établirent, lorſque la perſécution fut finie, & des Clercs qui vivoient en commun, deſſervoient cette Egliſe. Les Evêques alors demeuroient avec eux près la Chapelle où étoit le baptiſtere de ſaint-Vincent : ſaint Grégoire à qui l'on a attribué la découverte du corps de ſaint Benigne, y logeoit auſſi l'an 480 [1].

---

[1] On ne comptoit que depuis dix ans les époques par l'ere chrétienne; auparavant, l'année commençoit à Noël.

La foi s'augmenta d'abord par les proſpérités, mais les erreurs de l'Arianiſme en corrompirent la pureté. Sous Gondebaud les habitans de Dijon avoient ſuivi les dogmes de leur Roi qui étoit devenu Arien. Peu réſiſterent au torrent, & l'Evêque perdit ſa juriſdiction, juſqu'à ce que les fils de Gondebaud euſſent rétabli le véritable culte. Dans ce temps, le zele pour le Chriſtianiſme redoubla, & le reſpect pour l'Egliſe devint encore plus libéral : ce fut alors que les Evêques de Langres ſe ſaiſirent du temporel, on ignore à quel titre; mais il eſt ſûr qu'ils y jouirent de la ſouveraineté, ſoit que les ſucceſſeurs de Clothaire leur en euſſent fait ceſſion, ſoit qu'ils l'aient occupée comme un droit abandonné, ou que le peuple ſe ſoit ſoumis à leur pouvoir par le reſpect que l'Egliſe leur inſpiroit. On apprend ſeulement par les patentes du Roi Eudes, que ce Prince confirma la propriété de la cité de Dijon & de l'Egliſe de ſaint-Etienne à Argrimius, Evêque de Langres.

Tous ces Prélats alors uſoient des droits des Souverains; ils établirent des Comtes, & ceux-ci des Vicomtes, qui rendoient la Juſtice, par leurs Lieutenans qui avoient en même temps les armes & la police, avec des droits plus étendus que n'ont aujourd'hui les Maires qui les repréſentent : enfin Dijon rentra, comme nous l'avons dit, dans la Maiſon Royale de France, par la ceſſion que Lambert, Evêque de Langres, en fit au Roi Robert.

Au temps des premiers Paſteurs, il y avoit dans la Bourgogne trois ſortes de religion, dont l'exercice ſe faiſoit avec tranquillité; leurs dogmes différens ne troubloient pas la ſociété : l'eſprit de tolérance régna encore quelque temps parmi le peuple, la puiſſance des Evêques n'étoit pas alors bien établie, ils n'avoient pas aſſez de crédit pour ſoutenir publiquement des

dogmes oppoſés à la religion dominante. Mais au temps du regne de Clovis, les circonſtances changerent : comme il vouloit tout envahir, il excita des troubles par ſes cabales, gagna les Evêques; & pour parvenir plus ſûrement à ſes fins, il ſacrifia ſa religion naturelle : ſon ambition fut apparemment le moyen dont la Providence ſe ſervit pour le ramener de ſes égaremens; mais elle ſervit encore plus efficacement, par l'exemple qu'il donna à ſon peuple d'entrer dans les voies du ſalut.

L'on a vu dans cet eſſai, que Dijon avoit commencé par un camp de Jules-Céſar, où quelques Marchands s'établirent, s'étoit peuplé ſous les deſcendans d'Auguſte & ſous Marc-Aurele, fut entouré de quelques murs, pour le mettre à l'abri des incurſions, & fortifié ſous Aurélien, qui rendit cette Ville un poſte conſidérable; la foi lui fut apportée par les deſcendans des Apôtres, puis troublée par l'Arianiſme ſous les fils de Gondioc, & rétablie par ceux de Gondebaud : on voit enfin cette Ville bâtie par les Romains, conquiſe par les Bourguignons, entrer après dans la Maiſon de France par les droits de Clothilde, mais encore plus par la conquête qui en fut faite après le maſſacre de la poſtérité de Gondioc, qui avoit établi cet Empire par ſa valeur & ſes exploits.

CHAPITRE SECOND.

De l'origine du nom de Dijon.

L'Origine des noms paroît d'abord une étude ſuperflue; on les croit des ſyllabes raſſemblées au haſard, qui n'ont ſouvent aucun rapport avec ce qu'elles expriment : ainſi il paroît indifférent qu'un objet ſoit plutôt déterminé d'une façon ou d'une autre, pourvu qu'il repréſente ce dont on eſt convenu; mais cette idée diſparoîtra aiſément, ſi l'on réfléchit que les noms prennent preſque toujours leur ſource dans les mœurs, les coutumes, les vertus, les défauts, les uſages & les ſituations des pays où ils ont pris naiſſance. Si nous n'en voyons pas au premier coup d'œil les rapports, c'eſt que nous ignorons les langues ou les circonſtances qui y ont donné lieu. Si on en étoit inſtruit, on pourroit aiſément, par des recherches aſſidues, éclaircir des traits d'hiſtoires qui ſont obſcurs, ou en découvrir d'inconnus, & parvenir à la connoiſſance de l'origine des uſages qui ſe pratiquent encore de nos jours : c'eſt particuliérement dans ces circonſtances qu'il ſeroit avantageux de pénétrer juſqu'à la ſource ; on la cherche en vain dans les langues nouvelles, c'eſt à celle du temps des fondations des Villes, qu'on peut trouver la véritable ſignification des noms qu'on leur a donnés : nous ſommes aujourd'hui dans ce cas, par rapport à Dijon. C'eſt à la langue Celtique que nous devons avoir recours, pour ſavoir comment ſe nommoit le canton où Céſar ordonna qu'on plaçât ſes légions : ſi une armée quelconque avoit ſéjourné long-temps dans un camp, enſorte qu'il ſe fût formé après un Bourg dans

la même place, on nommeroit ce Bourg du nom du camp abandonné; il passeroit ainsi à la postérité.

On a voulu trouver le nom de Dijon dans celui de *Divio* à *Divis*, sur une prétention frivole que cette Ville avoit eu un temple dédié à tous les Dieux, fondé sur un rêve de la femme d'Aurélien, que saint Julien de Baleure nous donne pour une vérité historique. Il prétend, d'après une chronique Suisse qu'il cite, qu'Aurélien, après avoir détruit le Bourg Dogne [1], fut tourmenté par des songes inquiets que lui donnoient souvent les Dieux, irrités de la destruction de leurs temples; & qu'enfin, par le conseil de sa femme, il se détermina, pour les appaiser, à leur bâtir de nouveaux temples & une Ville qui leur fut dédiée, & qu'il nomma *Divio* à *Divis*, par la quantité de Dieux qu'il y avoit rassemblés : je laisse au Lecteur à décider ce qu'il doit croire de ce rapport.

D'autres, sans trop consulter les circonstances ou la chronologie, tirent l'étymologie du nom de *Divio* & de *Divionensis*, d'un essain de certain peuple nommé *Divitenses*, dont on envoya, disent-ils, une colonie fonder Dijon; mais c'est abuser de la permission de faire des étymologies. Ces *Divitenses* n'ont jamais rien eu de commun avec notre Bourgogne; ils ne reçurent ce nom que plus de trois cents ans après l'établissement du *Castrum Divionense*. Ces peuples, selon Ammien, étoient des milices qui avoient été établies sur le Rhin, à la fin du quatrieme siecle, pour garder les frontieres de l'Empire contre l'invasion des peuples du Nord, & on sait, à n'en pouvoir douter, que le *Castrum*

---

[1] Il n'a jamais été qu'un Village dont il ne reste plus rien, on en ignore même la place, & plusieurs soutiennent qu'il n'a jamais existé.

Divionenſe étoit établi long-temps avant Aurélien : Grégoire nous l'apprend, & tous les hiſtoriens en conviennent.

Pluſieurs ont voulu que *Divitiacus*, Chef des Druides, qui commandoit à Autun, ait bâti Dijon, & lui ait donné ſon nom; mais il eſt difficile de comprendre comment *Divitiacus*, Chef d'une République ennemie de celle de Langres, ſoit venu fonder & donner ſon nom à une Ville ſur un terrein étranger, rival de ſa patrie.

Mais une autre origine qui paroît plus ſéduiſante par quelques rapports de noms, c'eſt celle où l'on tire Dijon de *Divona*, appuyée ſur le ſentiment d'Auſone, qui dit : *Divona, Celtarum lingua fons, addite Divis.*

M. de Valois nous dit que le nom de Dijon eſt compoſé de celui de *Diu*, qui veut dire fontaine, & de *Onna*, qui ſignifie divine. On ne peut nier que Dijon n'ait été & ne ſoit encore entouré de fontaines; mais je ne vois pas d'où l'on peut tirer la divinité de ſes eaux, qui n'ont rien qui en approche, elles n'ont d'ailleurs rien d'extraordinaire que ce que l'imagination leur prête : en vain on cite *Divona Cadurcorum*, à cauſe des eaux qui environnent Cahors, ou *Divona* de Bordeaux, qui peut avoir des vertus extraordinaires, & que j'ignore.

Que tous les *Divona* veulent dire eaux ou fontaines, j'en tomberai volontiers d'accord; mais je crois, ſans rejeter abſolument le ſentiment de M. de Valois, que Dijon n'a pas tiré ſon nom de ces fontaines divines : car pour conſtater cette origine, il faudroit qu'il s'y trouvât quelques ſources qui euſſent contribué à la ſanté, & que les habitans du pays en euſſent conſacré la mémoire par les biens qu'elles auroient pu procurer à l'humanité; ainſi je crois que l'on doit plutôt rechercher l'origine du nom de cette Ville dans le mot Celtique de *Diuis*. Bullet,

dans ſon Dictionnaire de cette langue, nous apprend que ce mot veut dire choix, élection: ainſi on peut croire que les habitans du pays voyant les Romains camper dans la place où Dijon a été bâti, ont nommé cet endroit le camp choiſi; en ce ſens, le terme de *Diuis* ne doit pas être regardé comme le mot qui détermine le lieu du camp, mais comme celui qui déſigne le choix qu'on en a fait.

On peut encore ſe rapprocher de cette étymologie par le mot Celtique *Diviren*, qui ſignifie écouler, comme l'on dit encore en bas Breton *Divirenquar*, fluidite; ainſi le mot *Diviren* peut avoir été l'expreſſion du confluent des deux rivieres, près deſquelles Dijon a été bâti, & où même pluſieurs fontaines viennent ſe rendre, qui forment cette eſpece de marais qu'on nommoit autrefois *fons ranarum*, dont le nom de Raine eſt encore reſté à un ruiſſeau qui étoit l'égoût de ces fontaines; elles paſſoient par Dijon avant qu'il eût été agrandi: les Romains auront changé le nom *Diviren* en celui de *Divio*, plus naturel à l'expreſſion de leur langue.

On eſt ſouvent obligé de recourir au plus vraiſemblable, lorſqu'on ne peut découvrir la vérité, & d'ailleurs les noms ont ſi ſouvent changé par les différens idiômes des peuples barbares qui ont envahi ces contrées, qu'il eſt difficile de trouver un point fixe pour appuyer ſes idées : il paroît cependant que ces dernieres doivent avoir la préférence.

CHAPITRE TROISIEME.

Sur les monumens découverts ſous les murs de l'ancien Dijon.

APRÈS avoir donné quelques idées ſur l'époque de cette Ville, j'ai cru devoir ſuivre le plan que je me ſuis propoſé; j'ai voulu montrer dans ſes ruines, des monumens qui ſont liés à ſon hiſtoire, & qui puſſent prouver ce que j'ai avancé ſur ſon origine, & par le peu d'antiquités qui nous reſtent, ſuppléer au défaut de celles qu'on a laiſſé détruire.

Il eſt difficile de ſaiſir les rapports précis des anciens uſages, avec les figures qui nous reſtent; ils ont ſouvent varié, & on eſt quelquefois obligé de recourir à des conjectures pour les expliquer : c'eſt chercher la vérité dans un nuage. Un critique ſévere dira qu'il valoit mieux ne pas écrire; mais on doit penſer auſſi qu'une erreur même, quand elle eſt découverte, eſt un degré pour arriver à la vérité. La défiance de ſoi-même eſt le caractere néceſſaire pour marcher dans la route obſcure de l'antiquité; mais il eſt auſſi plus aiſé de critiquer que de bien dire. Si une critique judicieuſe nous éclaire, l'humeur d'un critique auſtere nous égare. Un Cynique, dans ſon tonneau, contrarie l'opinion de tout le monde; ſa vanité jalouſe qu'il couvre de ſon manteau, veut s'élever un trône ſur les débris des opinions des autres; il répand ſa bile ſur le genre humain : ſes traits malins le font haïr ſans éclairer perſonne.

Par la connoiſſance de l'antiquité, les ſiecles paſſés nous de-

viennent contemporains; l'hiſtoire, dans un petit intervalle de temps, nous fait parcourir des diſtances infinies, elle ſe rapproche, on paſſe rapidement en revue tous les peuples, on vit dans tous les ſiecles, on trouve, il eſt vrai, toujours le même fond de paſſions que celles qui nous gouvernent aujourd'hui, mais différemment modifiées. Si l'hiſtoire ſert à nous guider dans les différentes circonſtances de la vie, elle ſert encore de leçons pour nous inſtruire : c'eſt le conſeil du politique & du ſage.

Si tous les monumens qu'on a découverts étoient aujourd'hui raſſemblés ſous nos yeux, ils auroient ſervi, au défaut des hiſtoriens, pour percer l'obſcurité dont ces premiers temps ſont environnés; nous ſaurions ce qui s'eſt paſſé depuis la fondation de cette Ville, juſqu'au temps où elle fut ſoumiſe ſous la puiſſance des Bourguignons, & nous ignorons encore comment elle fut réduite par ces nouveaux conquérans [1]. Aurélien, ſelon Grégoire de Tours, l'avoit miſe en état de faire une vigoureuſe réſiſtance par la force de ſes murs & la quantité de tours dont il l'avoit environnée; il paroît même, par ce qu'il en dit, qu'elle ne pouvoit être forcée que par un ſiege long & meurtrier : cependant il ne nous reſte dans l'hiſtoire aucun trait relatif à cette conquête, il paroît ſeulement que les Romains, dans l'affoibliſſement de leur Empire, & entourés de Barbares qui les attaquoient, avoient remis ces pays aux Bourguignons, plutôt par une ceſſion volontaire, & en qualité d'hôtes de l'Em-

---

[1] Les Bourguignons paſſerent le Rhin l'an 407; ils s'étendirent d'abord du côté de Geneve & de la Province des Séquanois, & pénétrerent après, dans différens temps, en Bourgogne.

pire, que par la force des armes : c'étoit une ſuite de la politique de ces anciens conquérans qui, ne pouvant réſiſter à tant d'ennemis qui les attaquoient, avoient choiſi les plus braves pour les défendre. Cette idée paroît d'autant plus vraie, que nous avons vu long-temps après l'établiſſement des Bourguignons dans les Gaules, que les Romains ſe gouvernoient par leurs loix particulieres, & leurs conquérans continuer l'uſage de celles qu'ils avoient établies après leur invaſion dans les Gaules; ce qui ne ſeroit pas arrivé, s'ils étoient entrés par la force ou après de longs ſieges : la fin de pareils exploits auroit été ſuivie alors de la ruine totale des édifices & de l'eſclavage des peuples ſubjugués.

Les marques de deſtruction ne ſe rencontrent que ſous les murs qu'Aurélien a fait bâtir, environ cent trente ans avant l'irruption des Bourguignons; ainſi on ne peut croire que ces ruines ſoient venues de ce peuple, qui, ſelon les apparences, s'établit peu à peu, lorſque Rome, par ſa foibleſſe, fut obligée d'abandonner les frontieres de l'Empire, pour en défendre l'intérieur qui étoit attaqué de tout côté.

Par les ruines que l'on découvre chaque jour, il paroît qu'il y a eu de plus anciens deſtructeurs qui nous ſont inconnus; on ne trouve nulle part des traces d'incendies, mais on voit encore toutes les marques de crampons qui attachoient les pierres, & qui ont été arrachés par violence. On ſait que les Romains ſe ſervoient de cuivre pour lier leurs ouvrages : ce métail plus précieux, aſſuroit davantage, il eſt vrai, la durée des bâtimens, mais il excitoit auſſi plus fortement l'avidité de ceux qui vouloient s'en emparer.

Il n'eſt donc pas naturel de croire que ce ſoit le temps qui ait renverſé des édifices dont on retrouve encore de ſi grands

morceaux tout entiers; mais on doit l'attribuer à une deſtruction forcée, occaſionnée par quelques ennemis barbares qui ruinoient ce qu'ils ne pouvoient conſerver : c'eſt donc à de pareilles circonſtances qu'Aurélien, dans ces temps critiques, fit fortifier Dijon.

Marc-Aurele avoit déja travaillé à prévenir les effets de ces irruptions, lorſqu'il avoit fait élever quelques murs dans le camp des légions de Céſar; mais s'étant trouvés trop foibles pour réſiſter à la fureur des Barbares, Aurélien, pour prévenir de pareils orages, en fit bâtir de plus forts, qu'il crut aſſez ſolides pour réſiſter à ces attaques auſſi vives qu'imprévues. Ce Prince, après avoir forcé Tetricus de rentrer ſous l'obéiſſance de Rome, voulut encore mettre les Provinces à l'abri des entrepriſes des ſéditieux qui, voyant cette Capitale s'affoiblir tous les jours, excitoient des révoltes; il vouloit auſſi les mettre en état de réſiſter à l'avidité des Marcomans, qui faiſoient de fréquentes ſaillies ſur le Rhin pour pénétrer dans les Gaules : nous le voyons auſſi ſouvent occupé à les repouſſer; ſes prédéceſſeurs s'étoient en vain ſervis des forces de l'Empire pour les ſubjuguer. Je laiſſe les détails à l'hiſtoire, pour tâcher d'expliquer les monumens antiques qui nous reſtent: c'eſt ſemer, il eſt vrai, dans un champ ſtérile, qui même dans les mains d'un Cultivateur habile ne produiroit quelquefois que des épines; mais en rapprochant les différens ſentimens des Auteurs qui ont parlé ſur ce ſujet, j'ai cru appercevoir des conſéquences qui peuvent ſuppléer à la démonſtration, & quand elles ſeroient des erreurs, elles conduiſent tôt ou tard à quelque vérité : en attendant que de nouvelles découvertes répandent plus de lumiere ſur ces anciens débris, on les a fait graver pour les tirer de l'oubli, & faciliter les recherches à ceux qui voudront travailler. Il paroît ſurpre-

nant que nous n'ayions aucuns mémoires ſur les événemens arrivés à cette Ville; la raiſon de ce ſilence qui me paroît la plus naturelle, vient, ſelon les apparences, de ce que ces monumens n'ayant été trouvés que par morceaux ſéparés, & de loin à loin, on n'a pu en raſſembler aſſez à la fois pour porter un jugement aſſuré ſur ce qu'ils repréſentoient, & on a bientôt après abandonné des recherches ſouvent ſtériles, dont la connoiſſance coûtoit trop à acquérir, & dont on a fait trop peu de cas, faute d'en connoître les conſéquences.

Mais la mine de nos tréſors n'eſt pas épuiſée, l'antiquité eſt un champ vaſte & fécond, où l'on trouve toujours à moiſſonner. Tout devient antique à ſon tour; la terre en enferme encore de toutes eſpeces, l'avare y trouve de quoi ſatisfaire ſa cupidité, & le curieux à s'inſtruire: elle dévore ſes enfans pour en faire naître d'autres qu'elle détruira à leur tour, & nous travaillons encore pour faire des antiques à la race future.

Il nous reſte pluſieurs tours à moitié détruites, ſous les fondemens deſquelles ces antiquités ſe conſervent, & l'on peut conclure, par les découvertes faites conſtamment juſqu'à cette heure, que l'on retrouvera encore quelques monumens favorables à notre hiſtoire; ils ſerviront à vérifier des événemens douteux, ou à découvrir des faits inconnus: il faut eſpérer auſſi que le zele de nos deſcendans ſera plus vif pour conſerver ce qui intéreſſe la patrie.

Tous les reſtes de ces anciens édifices ſont des tombeaux, des autels & des vœux, quelques morceaux d'architecture, de temples renverſés, & des figures; ils ſont tous d'une pierre blanche, d'un grain fin, facile à couper, tirée de la carriere du village de Chenove près Dijon. Ces pierres ſe trouvoient preſque à la ſurface de la terre: la facilité de les tirer avoit ſans doute en-

gagé les Architectes de ces temps à les employer, d'ailleurs on les coupoit de la grandeur dont on vouloit s'en ſervir : les grandes carrieres de pierres dures n'avoient pas été profondément fouillées, on prenoit ſeulement celles qui étoient à la ſuperficie ; on les tailloit égales & quarrées comme elles ſubſiſtent encore aujourd'hui dans la tour qui nous reſte, qui eſt une de celles que Grégoire a décrites dans ſon hiſtoire [1] de France. Le bas des murs de cette tour étoit conſtruit des plus grands quartiers de ces pierres blanches, qu'on avoit trouvés dans les débris de ces temples ou des édifices publiques de l'ancien Dijon, que les ouvriers avoient employés, comme le haſard les leur avoit préſentés.

Dans ces temps, l'uſage de cette eſpece de pierre étoit très-commun, puiſqu'on en trouve dans les plus anciens édifices de cette Ville. La crypte de ſaint-Etienne, celle de ſaint-Benigne, & tout ce qui reſte de ces anciens monumens, en ſont auſſi bâtis, ce qui prouve l'ancien & conſtant uſage qu'on faiſoit de ces carrieres : quoique cette diſcuſſion paroiſſe peut-être peu intéreſſante, elle ne doit cependant pas être miſe au rang des digreſſions inutiles, elle étoit néceſſaire pour détruire les préjugés qu'on a pu prendre dans l'hiſtoire de ſaint-Julien de Baleure, qui a prétendu que les murs de Dijon avoient été bâtis de la démolition des temples des Dieux, qu'Aurélien, dans ſa colere, avoit renverſés dans le Bourg Dogne, à quatre lieues de cette Ville ; & l'on verra que les rêves qu'on prête à ce

---

[1] Grégoire de Tours, dans ſon hiſtoire de France, en parlant des tours qu'Aurélien avoit bâties à Dijon, dit : *murus verò quadris lapidibus uſque ad viginti pedes.* Liv. troiſ.

Prince, ſont plus vraiſemblablement les rêves de l'auteur. Avant que de parler des ruines de l'ancien Dijon, je dirai quelque choſe du progrès & de la décadence des arts à Rome, & comment ils s'introduiſirent dans la Gaule, après la conquête que Céſar fit de ces vaſtes contrées, où leur brillant dura peu; nous chercherons auſſi la cauſe de la différence infinie que l'on trouve dans les ouvrages des Sculpteurs, que l'on rencontre dans les ruines de Dijon.

CHAPITRE QUATRIEME.

Sur la décadence des Arts au déclin de l'Empire.

LEs beaux arts, avant les premiers Empereurs, commençoient déja d'abandonner la Grece, pour s'établir à Rome. Les Romains, depuis, les porterent dans les Gaules avec leur domination : ces Conquérans laiſſerent dans tous ces pays les marques de leur grandeur & de leur induſtrie; & la Gaule aſſujettie, ſe fit gloire d'imiter ſes vainqueurs. Nous avons encore dans ces contrées d'auſſi beaux monumens que ceux que Rome poſſede aujourd'hui des reſtes de ſon ancienne grandeur : on ſe forma dans la Gaule ſur de ſi grands modeles, on éleva par-tout des temples, des portiques, des théatres & des mauſolées; mais ces monumens, quelque beaux qu'ils ſoient, s'éloignent toujours un peu de la perfection du goût de la Capitale. Il eſt aiſé de penſer que les gens d'un mérite ſupérieur n'étoient pas attirés dans les Gaules par aucun de ces motifs qui font agir les hommes illuſtres dans leur état, & que Dijon, naiſſant encore, ne pouvoit avoir de ces chef-d'œuvres diſtingués. Les beaux arts chez les Romains ne furent d'abord, pour ainſi dire, que d'emprunt; ſon Empire fondé par les armes, conſerva toujours ſon génie guerrier : ſon art principal étoit celui de la guerre & des conquêtes. Rome s'étoit ornée des dépouilles de la Grece & de l'univers; mais la Grece étoit riche de ſon propre fonds, les talens naiſſoient naturellement chez elle. L'amour patriotique avoit élevé des ſtatues

à ceux qui avoient ſervi ou défendu la République, elles accréditerent la ſculpture : on éleva depuis des trophées aux héros; la piété fit élever des temples aux Dieux, & le génie les orna de la plus magnifique architecture.

Lorſque les Romains eurent tranſporté chez eux les chef-d'œuvres de la Grece, Rome devint imitatrice, & pour conſerver la mémoire de ſes triomphes, elle conſacra des monumens dignes de ſa grandeur & de ſa puiſſance; les arts, le luxe s'y établirent, & les Artiſtes y accoururent : ils arrivent toujours en foule où l'honneur & la fortune deviennent le prix des talens, & où ils ne ſont point avilis par le beſoin; mais les arts en cette Ville opulente, éprouverent comme dans la Grece cette fatalité & les révolutions néceſſaires que le temps amene à ſa ſuite : leur décadence ſuivit de près le point de leur perfection.

La République s'étoit perdue par ſa trop grande puiſſance & par le luxe indiſcret de ſes citoyens, qui les avertiſſoit depuis long-temps de ſa chûte : elle devint enfin la victime des tyrans qui, pour établir leur pouvoir, l'inonderent de ſon ſang; mais quand tout fut remis ſous la loi d'un ſeul maître, les beaux arts ne perdirent rien, Auguſte rendit Rome encore plus magnifique [1], ce Prince les porta avec ſon nom dans tout le monde connu : le pays qu'on nomma depuis la Bourgogne, ſe reſſentit de ſes bienfaits, Autun & Langres éleverent des monumens à ſa gloire & à la reconnoiſſance.

Les beaux arts, après avoir ſubſiſté avec éclat dans tout le haut Empire, dégénéroient déja ſous les Antonins, & le regne

[1] L'hiſtoire nous dit qu'Auguſte avoit trouvé Rome bâtie de brique, & qu'il l'avoit laiſſée de marbre.

d'Adrien les vit preſque diſparoître; ce qui paroîtra de plus ſingulier, & qui prouve encore mieux cette fatalité néceſſaire, c'eſt qu'Adrien les aimoit. Il fit tout ce qu'il put pour les ranimer; mais la nature, ſous ſon regne, paroiſſoit déja fatiguée d'avoir produit tant de chef-d'œuvres: on ne doit donc pas attribuer à la négligence ni au défaut de goût de cet Empereur cette révolution ſi fatale au génie. Adrien avoit de l'eſprit & des talens, il voulut même rendre la liberté à Athenes, que les précédens Empereurs, jaloux de cette mere des ſciences, avoient détruite; mais elle en avoit déja inſenſiblement perdu le goût dans l'eſclavage, dont les orgueilleux vainqueurs avoient appeſanti ſes chaînes, & dans la privation de tant de chef-d'œuvres & de beaux modeles dont Rome s'étoit enrichie. Ces indiſcrets raviſſeurs avoient préparé à Athenes la révolution de la ſtupide ignorance où nous la voyons aujourd'hui; les efforts d'Adrien furent donc inutiles, il n'étoit plus temps, le coup étoit frappé, tout éprouva à ſon tour la même cataſtrophe, l'éloquence même devint à Rome un langage affecté; à force de vouloir ſubtiliſer les idées, elles devinrent obſcures: on voulut renchérir ſur la mâle éloquence de Cicéron & de Démoſthene, & l'orner de penſées vives & ſaillantes, on la perdit ſous l'écorce de ſes faux ornemens. Il en fut de même de la Sculpture & de l'Architecture, leurs beautés ſimples & naturelles furent étouffées ſous une foule de parures empruntées, on ne produiſit que des monſtres: enfin, Rome attaquée de tout côté par les Barbares, abandonna les arts pour ne ſonger qu'à ſa liberté; la naiſſance du Chriſtianiſme contribua auſſi beaucoup à ce changement. La foi avoit pénétré dans tout l'Empire Romain, & Rome étoit déja remplie de Chrétiens: ces nouveaux proſélytes abandonnoient les ſoins terreſtres, dont ils connoiſ-

ſoient l'inutilité, pour ſe livrer entiérement à l'acquiſition d'un bonheur plus ſéduiſant; mais par un zele trop ardent, ils firent abattre les reſtes de l'idolâtrie, ils détruiſirent les temples, briſerent les ſtatues, & tout ce que l'art & le génie avoient enfanté de plus beau, fut renverſé par un enthouſiaſme auſſi indiſcret que barbare. En vain on leur défendit ces excès, leur dévote colere ne put ſe rallentir; les Chrétiens n'ayant que Dieu pour objet, détruiſoient alors dans l'obſcurité ce qu'ils ne pouvoient plus détruire au grand jour : pour ſauver quelques débris de leur ſainte fureur, on fut obligé de mettre des Officiers & des Gardes pour punir ceux dont le zele inconſidéré faiſoit tant de tort à leur patrie.

D'un autre côté, l'eſclavage & la crainte avoient détruit ces élans patriotiques & cette liberté de génie qui enfantent les chef-d'œuvres. Marc-Aurele étoit Artiſte, & malgré ſon goût, il ne put rappeller ce génie échappé qui avoit fait la gloire de ſa patrie: il le ſoutint tant qu'il put ſur ſon déclin; mais il ne le ranima que comme les remedes des empyriques ſoutiennent & raniment les malades déſeſpérés. On conſidéroit alors, dans cette ancienne Capitale du monde, les édifices, plus par leur maſſe & leurs ornemens ſuperflus, que par la beauté des proportions & leur juſte diſtribution; l'irruption des Barbares acheva de tout perdre: enfin, après avoir eſſuyé tant de fâcheuſes révolutions, le goût diſparut entiérement, & parmi tant de magnifiques débris, tout tomba dans la plus ſtupide ignorance. Le Gouvernement féodal qui ſuccéda, ne pouvoit le rétablir au milieu du bruit des armes & des prétentions de tant de grands oppreſſeurs & la miſere de tant de malheureux opprimés; mais malgré tout ces déſordres, il reſtoit encore quelques étincelles de ce génie, dont le feu ſe développa long-temps

après, & donna naiſſance au goût Gothique, qui, malgré la mauvaiſe diſpoſition de ces maſſes, ne laiſſa pas que d'avoir ſes beautés, & d'en impoſer par l'arrangement & la délicateſſe de ſon travail; on y voit encore de la grandeur & une magnificence qui nous ſéduit au premier coup d'œil.

Les Artiſtes Romains nous ont repréſenté les Dieux dans toute leur majeſté; mais les Grecs, par l'excellence de leurs arts, & par le brillant des matieres qu'ils employoient, entraînoient les hommes à l'idolâtrie. Ils avoient acquis le droit de peupler l'Olympe de Divinités, & de les faire adorer ſur la terre; mais leurs ſucceſſeurs ayant perdu de vue de ſi grands modeles, firent des figures où l'on ne pouvoit reconnoître aucun trait de ces Dieux, & les Peintres qui ſuivirent furent obligés de mettre à la bouche des Saints qu'ils repréſentoient, leurs noms & leurs vertus pour les faire reconnoître aux dévots qui venoient les implorer : ce n'eſt qu'aux derniers ſiecles à qui nous devons la renaiſſance des arts; la Sculpture ſortit des tombeaux, on fouilla les ruines, tout reprit une nouvelle vie.

Les maximes politiques de Rome changerent auſſi dans la décadence des arts; l'amour de la liberté, comme nous l'avons déja dit, s'étoit perdu dans un honteux eſclavage. La noble fierté des Brutus & des Catons s'étoit changée en ſervile adulation, pour des tyrans qui égorgoient les citoyens; on ne voyoit plus par-tout que des troupes d'eſclaves rampans, qui adoroient en tremblant la main qui les frappoit. Rome même dans ſon aviliſſement adoroit ſes Bourreaux; & comme elle diviniſoit tout, les progrès de ſon extravagance furent ſi rapides, que dans ſon fanatiſme elle ſe diviniſa elle-même, & l'Empire fut peuplé d'une foule immenſe de nouveaux Dieux, pendant que l'univers n'en poſſédoit qu'un.

La Gaule ſe reſſentit de toutes ces calamités, à raiſon de l'éloignement de la Capitale. Ces vaſtes contrées, après avoir goûté les douces influences des arts & des mœurs Romaines, retomberent dans l'ignorance; leurs plus beaux jours ne furent pas longs: il nous en reſte encore en France quelques traces; mais nous n'avons plus les monumens de ces jours brillans, & Dijon même a vu détruire ce qui reſtoit de plus beau pour employer aux choſes les plus viles. Nous avons cependant encore quelques débris ſuffiſans pour nous faire connoître ſa célébrité & ſon goût pour les beaux arts : s'ils n'ont pas été portés au point de la perfection, c'eſt que cette Ville n'a jamais eu comme Rome les dépouilles de la Grece ni le luxe de la Capitale du monde, il fut même porté chez elle au plus haut degré de ſa folie; c'étoit les premiers pas qu'elle faiſoit vers ſa ruine. Varron nous parle d'un Barbier qui fit conſtruire, pour lui & de ſon vivant, un ſuperbe mauſolée de marbre où il ſe fit repréſenter, pendant que Caton, l'honneur de l'humanité, de la patrie & le ſoutien de la vertu, n'en avoit qu'un indigne de ſon nom, & que Pompée, qui par ſa valeur avoit agrandi l'Empire, n'en avoit point du tout : il eſt des criſes qui amenent des révolutions ſubites, qui ſont toujours à redouter; il eſt auſſi des ſiecles où il ne ſe trouve pas aſſez de vertus pour en éloigner les dangereux effets.

On verra dans les planches ci-après, les numéros des renvois correſpondans, avec l'explication qu'on en donne, corrigée ſur les remarques de perſonnes éclairées dans ce genre de littérature.

Ce n'eſt pas le goût de la critique qui nous a fait porter quelquefois un jugement contraire à ce que quelques Auteurs ont écrit : on reconnoît la ſupériorité des talens; mais il

échappe ſouvent, aux plus habiles écrivains, des remarques ſur leſquelles les eſprits médiocres s'appeſantiſſent & peuvent quelquefois mieux rencontrer ; on abandonne auſſi à la cenſure ce qu'on trouvera de défectueux, & on verra avec reconnoiſſance les avis de ceux qui voudront bien nous inſtruire ; ils ſeront même d'autant plus avantageux, qu'ils ſerviront d'anecdotes aux Auteurs qui voudront entreprendre de meilleurs ouvrages dans ce genre, l'amour de la patrie & la vérité étant les ſeuls objets de celui-ci.

Ce qu'il y a de plus particulier dans nos monumens, c'eſt qu'on trouve dans preſque toutes ces contrées, des figures qui ont à la main des vaſes, ou d'autres inſtrumens dont l'uſage eſt à cette heure preſque inconnu, dont même il eſt très-difficile de donner l'explication.

Je commence par la repréſentation de deux figures de Druides, ſur leſquelles on donne une courte diſſertation naturellement liée à l'hiſtoire de ce pays, dont ils ont été les premiers légiſlateurs, & où ils ont commencé juſqu'à la conquête des Romains : on y pourra connoître le génie & les maximes de cette eſpece d'hommes ambitieux, qui étoient parvenus à dominer en ſe rendant maîtres de tout par l'art de gouverner les eſprits & de ſe rendre néceſſaires. On en verra de deux eſpeces dépendantes du même ordre ; l'un a été trouvé à Autun, & l'autre près de Dijon : quoiqu'on ne voie dans cette Ville aucune trace de leur culte, puiſqu'ils avoient été déja proſcrits des Gaules par Céſar avant ſa fondation, on nous apprend cependant qu'ils avoient un établiſſement conſidérable dans un bois près de cette Ville, où ils inſtruiſoient leurs diſciples.

Il eſt difficile d'écrire au gré de tout le monde ſur ces matieres, chacun conduit par la prévention, croit ſon opinion la

meilleure, & condamne ce qui n'a pas de rapport avec les idées puiſées dans les Auteurs qu'ils ont lu, dont ſouvent les nouvelles découvertes montrent les erreurs. On tâchera ici de rapprocher les opinions les plus reçues; ſi l'on haſarde quelques conjectures dans l'explication de celles qui ſont les plus obſcures, on les donne ſeulement comme les plus probables ſans les croire les meilleures : plus l'imagination eſt vive & féconde, plus un antiquaire doit ſe défier de ſes lumieres; elles entraînent ſouvent dans des erreurs d'autant plus ſéduiſantes, qu'elles ſont enfantées par l'amour propre & ſoutenues de la nouveauté.

On ne trouvera pas dans toutes les gravures la délicateſſe du burin, qui fait aujourd'hui l'ornement des livres nouveaux; on a jugé qu'il étoit plus à propos de repréſenter les figures dans le goût du ſiecle qui les a produites.

SECONDE PARTIE.

Sur les antiquités de Dijon.

PLANCHE PREMIERE.

No. 1er.

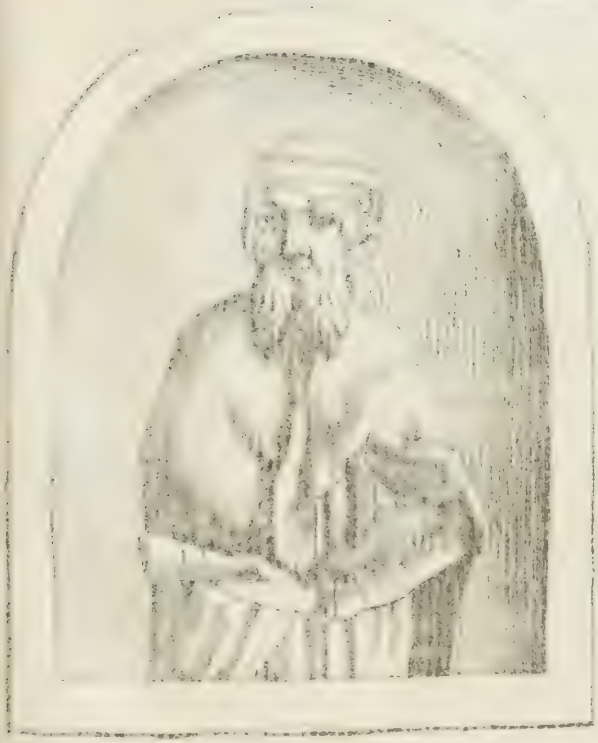
LA figure du numéro premier repréſente un Druide avec une couronne de chêne [1] & un bandeau qui lui entoure la tête : il tient d'une main un rouleau de papier, *volumen*, & de l'autre un ſtyle ou crayon; il paroît d'un air phlegmatique & ſévere. Celui-ci n'eſt pas de l'ordre de ceux qui enſeignoient en vers & par cœur à leurs diſciples les ſecrets du culte de leur religion; c'eſt un Saronide qui leur dicte les loix, la police, les arts ou les ſciences : ils ſe ſervoient, dans leurs affaires ordinaires, de caracteres grecs [2]. Les autres Druides étoient plus retirés; ils habitoient les antres des rochers entourés de grands chênes : c'étoit dans ces retraites éloignées du commerce, qu'ils traitoient des affaires ſecrettes de leurs Républiques, & déciboient de la guerre ou de la paix [3].

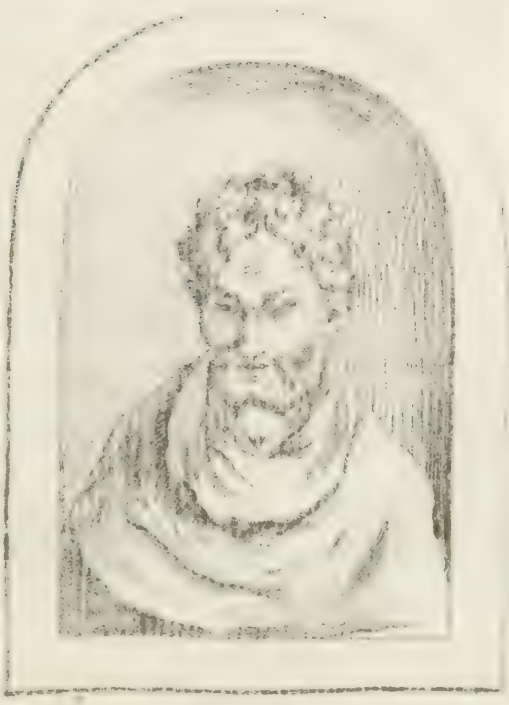
[1] On reconnoît le caractere de ces Druides aux couronnes de chêne qu'ils portoient.

[2] *In reliquis rebus, publicis privatiſque rationibus, græcis litteris utuntur.*

[3] *Ubi initium belli fieret explorabant, nocturnaque in locis deſertis Conſilia habebant.* Comm. de Céſar.

La





N° III

N° I

N° II

D. S

SECONDE PARTIE.

SUR LES ANTIQUITÉS DE DIJON.

PLANCHE PREMIERE.

No. 1er.

LA figure du numéro premier repréſente un Druide avec une couronne de chêne [1] & un bandeau qui lui entoure la tête : il tient d'une main un rouleau de papier, *volumen*, & de l'autre un ſtyle ou crayon; il paroît d'un air phlegmatique & ſévere. Celui-ci n'eſt pas de l'ordre de ceux qui enſeignoient en vers & par cœur à leurs diſciples les ſecrets du culte de leur religion; c'eſt un Saronide qui leur dicte les loix, la police, les arts ou les ſciences : ils ſe ſervoient, dans leurs affaires ordinaires, de caracteres grecs [2]. Les autres Druides étoient plus retirés; ils habitoient les antres des rochers entourés de grands chênes : c'étoit dans ces retraites éloignées du commerce des autres hommes, qu'ils traitoient des affaires ſecrettes de leurs républiques, & décidoient de la guerre ou de la paix [3].

[1] On reconnoît le caractere de ces Druides aux couronnes de chêne qu'ils portoient.

[2] *In reliquis rebus, publicis privatiſque rationibus, græcis litteris utuntur.*

[3] *Ubi initium belli fieret, explorabant, nocturnaque in locis deſertis conſilia habebant.* Comm. de Céſar.

N°. 2.

La ſeconde figure repréſente un Druide de l'ordre des Vacies : ceux-ci étoient ſacrificateurs ; ils portoient la couronne de chêne, ils étoient augures & expliquoient les oracles. On voit celui-ci dans l'attitude d'un homme qui rêve ou qui cherche peut-être l'avenir dans les entrailles des victimes ; on ne peut abſolument décider de ſon action, la partie inférieure de la pierre étant rompue : ils portoient des eſpeces de capuchons qui tomboient ſur le *ſagum*, comme on le voit dans la figure premiere. Je donne ici pour un plus grand éclairciſſement quelques remarques ſur l'hiſtoire de cette eſpece d'hommes, qui s'étoient acquis un ſi grand pouvoir dans les Gaules, & qui tiennent à l'hiſtoire de ce pays.

Sur la Religion des Druides.

Chaque Peuple doit avoir ſes Dieux & ſes loix ; ce ſont les étendards ſous leſquels les hommes ſe réuniſſent, & forment les liens de la ſociété. Dès qu'ils eurent perdu les idées primordiales de la Divinité, le culte dégénéra en idolâtrie, les paſſions firent des Dieux ; elles les repréſenterent ſous différens emblêmes ; les beſoins formerent l'eſpérance & les deſirs : la vengeance, la terreur, la crainte & l'amour ont été adorés ſous diverſes figures. D'autres hommes plus groſſiers rendirent des hommages aux objets qui frappoient davantage leur imagination ; un grand arbre, une montagne qui ſe perd dans les nues, furent leurs Dieux, comme ils le ſont encore de plu-

ſieurs Peuples : tout ce qui paroît avec appareil, & qui a de l'éclat, ſurprend; on ſe laiſſe entraîner par le merveilleux, & on paſſe aiſément de l'admiration au reſpect.

La grandeur des vaiſſeaux, le bruit du canon, & l'appareil effrayant de guerre avec lequel les Eſpagnols débarquerent en Amérique, frapperent vivement l'imagination des habitans de ces contrées; ils crurent qu'il n'y avoit que des Dieux qui puſſent porter la foudre : ils les auroient adorés, s'ils euſſent été moins cruels.

Le Soleil, chez d'autres Peuples, a été regardé comme le principe de tous les biens de la nature; ils lui ont rendu par conſéquent un hommage plus naturel & plus raiſonnable.

Comme cet aſtre dans l'Aſie a plus d'influence qu'ailleurs, c'eſt auſſi dans ces contrées qu'il a été le plus révéré : on trouve encore les reſtes de ces adorateurs chez les Parſis & chez les Gaures.

Mais de temps immémorial les Gaulois ont reçu un culte plus digne de leur reſpect; leurs eſprits plus réfléchis & moins enthouſiaſtes que les Orientaux, ont penſé que la matiere ne pouvoit pas avoir formé l'univers. Ils ont regardé le feu comme le principe de l'action des corps, mais ils ont ſenti qu'il n'en étoit pas l'auteur : ils ont donc reconnu une intelligence ſuprême [1], qu'ils ne pouvoient cependant comprendre, mais qui devoit avoir produit tout ce qui exiſte. Les plus ſpirituels & les

---

[1] Sous le nom de *Ur*, que les Chaldéens donnoient au feu, ils vouloient exprimer l'action d'une intelligence ſuprême qui agit, qui pénetre & qui gouverne tout : c'étoit le *Spiritus intùs alit*, de Virgile.

plus contemplatifs qui habitoient les forêts, réunirent leurs idées, & convinrent de l'exiſtence d'un principe immuable & éternel, & formerent entr'eux une ſociété particuliere qui avoit en vue d'éclairer les hommes; ils leur enſeignerent leur doctrine, & formerent cette religion qu'on nomme *Druidiſme:* ils en furent les Prêtres & les Légiſlateurs. Ils donnerent un culte & des loix qui avoient rapport aux idées qu'ils avoient conçues de l'Etre ſuprême : les Druides enſeignerent qu'il falloit adorer l'Eternel, aimer ſa patrie, & ne faire de mal à perſonne.

Diogene Laerce.

Les Gaulois, dans leur origine, avoient été gouvernés par des Rois, mais ils tomberent bientôt dans l'ariſtocratie, & les Druides s'étant rendus néceſſaires, & d'ailleurs approchant de plus près de la Divinité par les fonctions de leur miniſtere, ils s'emparerent bientôt de toute l'autorité : c'eſt la route qui mene de l'ambition à la tyrannie.

Je ne prétends pas donner une hiſtoire ſuivie du Druidiſme [1]: on la trouve répandue dans pluſieurs Auteurs, mais ils ne ſont pas toujours d'accord. Jules-Céſar, dans ſes Commentaires mêmes, ne les a pas toujours dépeints ſous leur vrai point de vue; je raſſemble ſeulement ici quelques traits les plus marqués, pour donner une idée du culte de nos ancêtres, & pour faire connoître qu'ils ont été les premiers de cette partie du monde qui ſoient ſortis de la ſtupide barbarie, de croire que la matiere étoit un être intelligent.

---

[1] L'origine du nom Druide vient de *Deru*, mot Celte qui veut dire un chêne.

Selon quelques Auteurs, le Druidiſme [1] a tiré ſon origine des Phocéens [2], qui l'apporterent dans la Gaule avec le commerce & les caracteres Grecs, lorſqu'ils s'établirent à Marſeille; mais les Gaulois conſerverent toujours le même langage, que l'on prétend [3] avoir été l'ancien Grec qu'on parloit du temps de Cadmus.

On croit auſſi que les Druides avoient pris l'idée de leur culte, de la connoiſſance qu'ils avoient eu de la religion de Moïſe par les Aſiatiques : la reſſemblance en eſt effectivement frappante, comme nous le ferons voir.

Pluſieurs hiſtoriens rapportent au contraire que ce culte n'eſt pas né dans la Gaule, & qu'il a pris ſon origine dans le pays qu'on appelle aujourd'hui l'Angleterre. Ils diſent, pour prouver leur aſſertion, que les initiés de cette ſecte paſſoient ſouvent dans cette Iſle, pour s'inſtruire de la perfection de ce culte; mais cet allégué paroît une foible preuve, puiſque nous ſommes convaincus par l'hiſtoire que c'eſt la Gaule qui a peuplé la Grande-Bretagne [4] : on trouve encore le langage Celtique dans les montagnes de la Province de Galles.

Mais ſans entrer dans des diſcuſſions qui m'éloigneroient de mon ſujet, je paſſe à leur culte.

---

[1] Selon Diodore de Sicile.

[2] Les Phocéens étoient une Colonie Athénienne établie ſur la Mer d'Ionie; des Marchands de ce pays fonderent Marſeille au temps de Tarquin l'ancien, la 45e Olympiade.

[3] L'ancienne langue Celtique étoit, ſelon les apparences, l'ancien idiôme Grec qui ſe parloit ſur la Côte d'Ionie.

[4] Tacite dit que le culte des Druides a paſſé de Gaule en Angleterre.

Les Druides auroient rendu un grand ſervice à l'humanité, s'ils étoient reſtés dans les bornes de leurs premieres maximes, & les hommes auroient été plus heureux, ſi ces Prêtres avoient été plus équitables & moins enthouſiaſtes; mais l'ambition, la cupidité, une aveugle prévention pour leur miniſtere, leur firent franchir, comme à tous les hommes, les bornes de la juſtice & de la raiſon : quand on a le pouvoir en main, on ne contraint pas facilement ſes deſirs.

Lorſque les Druides ſe furent rendus néceſſaires, ils voulurent commander, & mêlerent à leurs anciennes maximes les reſſorts d'une politique cruelle & intéreſſée.

En aſſujettiſſant les Peuples qu'ils s'étoient propoſés d'inſtruire, ils ſe dégraderent du reſpectable emploi d'annoncer la Divinité.

Etienne de Byſance. Ils exerçoient toutes les charges de la République; leur nombre étoit immenſe, & ils étoient diviſés en pluſieurs branches. Les Bardes étoient les Poëtes qui chantoient les exploits des grands hommes & des héros; les Eubades étoient des Philoſophes contemplatifs, ils étoient Médecins & naturaliſtes; les *Saronides* enſeignoient la jeuneſſe & décidoient des affaires, & les *Vacies* étoient les Sacrificateurs & prédiſoient l'avenir.

Ammien Marcellin. Les *Druides* proprement dits, étoient les arbitres de toutes les affaires publiques & particulieres; ainſi étant Poëtes, Muſiciens, Médecins, Augures, Aſtronomes, enſeignant la jeuneſſe, & dirigeant les affaires de l'Etat, ils acquirent par ces différens

Diodore de Sicile. emplois une grande autorité, & ſe firent bientôt redouter.

Ils aſſiſtoient à tous les conſeils généraux de la Nation, ils

Commentaires de Céſar. avoient le droit de punir de mort, & de rejeter de la participation des myſteres ceux qui s'oppoſoient à leurs avis, & celui qui étoit frappé d'anathême, étoit regardé comme un impie dont on fuyoit l'abord. Cet ordre de Prêtres régnoit donc ſou-

verainement, puiſque les nations & les Rois mêmes exécutoient leur volonté, & qu'on ne pouvoit rien ordonner ſans eux; ils avoient un chef deſpotique à qui tout le corps répondoit: nous trouvons dans les commentaires de Céſar un *Divitiacus*, Prince des Druides dans la République des Eduens, qui diſpoſoit des affaires de ce gouvernement.

Le corps des Druides étoit exempt des impôts & des charges publiques: il n'alloit jamais à la guerre, mais leurs Poëtes ſervoient de trompettes pour exciter les autres à la valeur dans les combats; ils ne s'expoſoient pas à moins que ce ne fût pour des guerres particulieres où l'on voulut attaquer leur droit, alors l'intérêt du corps en faiſoit des héros.

Ils avoient ſoin de débiter dans leurs maximes que l'Etat ne pouvoit proſpérer qu'à meſure que leur corps ſeroit riche & puiſſant.

Ils élevoient cependant leurs diſciples aux choſes les plus ſublimes, ils donnoient des préceptes pour régler la pureté des mœurs, ils enſeignoient un être ſouverain au deſſus des ſens, qui gouvernoit le monde; ils l'adoroient ſous le nom d'Eſus, c'étoit le Dieu inconnu des Athéniens, le *Jehova* des Juifs, & le Dieu univerſel & ſans nom des Samaritains; ils n'avoient ni temples ni images qui le repréſentât, ils ſe moquoient de l'idée ridicule des hommes qui vouloient le dépeindre ſous des attributs imaginaires. Quelle folie, diſoient-ils, de renfermer l'immenſité dans les bornes circonſcrites d'un temple, & de la faire connoître ſous des figures humaines, ou de forger enfin des Dieux du caprice des hommes! L'univers eſt ſon temple, nous ne pouvons repréſenter ce qu'on ne peut comprendre, & c'eſt un culte impie que de faire valoir la Divinité par des preſtiges. Dom Martin. Commentaires de Céſar.

Ces Philoſophes n'avoient point de communication avec ceux

de la Grece ni avec ceux des Romains, & leurs dogmes n'avoient eu, juſqu'à un certain temps, rien de commun avec ce que ces peuples enſeignoient. Cicéron [1] leur reprochoit de faire la guerre à tous les Dieux, & d'attaquer toutes les religions.

Pythagore, bien loin de leur avoir enſeigné l'immortalité de l'ame, l'avoit appriſe chez eux & l'avoit accommodée à ſes idées; il ſe confirma encore dans cette doctrine, par les voyages qu'il fit en Egypte.

Les Druides n'aſſignoient aucune récompenſe dans l'autre vie, ils ſuivoient en cela les dogmes de la plupart des Juifs; idées peu conſolantes dans les maux, dont nous ſommes accablés dans le cours de notre vie. Ils avoient une grande vénération pour le chêne [2], parce qu'il avoit ſervi de premiere nourriture à l'homme; c'étoit par la même analogie que l'on diſtribuoit des couronnes de cet arbre [3] chez les Romains, à celui qui avoit ſauvé la vie à un citoyen.

Celſe, liv. 1.

Le gui que porte cet arbre étoit ſacré parmi eux; il préſervoit, diſoient-ils, ceux qui le portoient, de tout venin & de tout maléfice; c'étoit un remede univerſel. Lorſqu'on le prenoit en

---

[1] *Cum ipſis Diis immortalibus bella geſſerunt.* Cicero pro Font.

[2] Le chêne, dans l'Ecriture Sainte, étoit déja un arbre révéré, il étoit défendu de le couper: ce fut au pied du chêne de Mambre qu'Abraham éleva un autel au vrai Dieu.

[3] Les Gaulois ne portoient jamais la hache ſur les chênes; lors du ſiege de Marſeille, Céſar fut obligé de montrer l'exemple d'en abattre: ils crurent que la foudre l'écraſeroit pour ſon impiété, il s'en moqua & il fut imité.

breuvage, il rendoit les animaux féconds, & produiſoit d'abondantes récoltes, quand on jetoit l'eau dans lequel il avoit trempé, ſur les terres enſemencées : on le coupoit deſſus le chêne, le ſixieme de la lune, au commencement de Mai, avec des cérémonies myſtérieuſes. On ſe ſervoit d'une ſerpe d'or; le Prêtre, monté ſur l'arbre, habillé d'une robe de lin toute blanche, faiſoit tomber le gui avec reſpect, ſur une piece d'étoffe de la même couleur : on vouloit déſigner apparemment la pureté qu'il falloit apporter dans des fonctions ſi reſpectables; emblême ſouvent fautif, mais qui n'en eſt pas le garant.

Je laiſſe le détail de leurs cérémonies pour m'attacher aux particularités les moins connues de leur culte.

Les Druides n'ont laiſſé aucun mémoire ſur leur religion; ils n'écrivoient rien, par la crainte de donner au public quelques connoiſſances de leur culte, mais ils faiſoient apprendre à leurs diſciples leurs maximes, en vers & par cœur, pour qu'ils puſſent plus aiſément les retenir : ils paſſoient quelquefois vingt années dans cette eſpece de noviciat.

J'ai avancé que la religion & les cérémonies Juives reſſembloient à celle des Druides; on en peut voir dans Celſe des traits ſi décidés, qu'il paroît qu'on n'en peut douter : j'en raſſemble ici quelques-uns au haſard.

Les Sacrificateurs, chez les Juifs comme chez les Gaulois, portoient dans les fonctions de leurs myſteres la robe blanche. Les Juifs n'avoient pas de punition plus ſenſible que d'être chaſſés de leur Synagogue, & les Gaulois d'être privés de la participation des myſteres de leurs Druides [1].

---

[1] Dom Martin, Religion des Gaulois.

Le reſpect ne pouvoit être plus grand chez ces deux peuples pour les Miniſtres des Autels; les Sectaires des deux religions s'aſſembloient tous les ans, les uns à Chartres, les autres à Jéruſalem.

Les Gaulois dévouoient leurs ennemis, & le butin qu'ils faiſoient ſur eux, au Dieu qu'ils adoroient; les Juifs vouoient les peuples entiers [1] avec tout leur bétail à l'anathême.

Quand les Gaulois eurent corrompu leur premiere doctrine, ils firent un Dieu d'airain, & les Juifs adorerent un veau d'or : cent exemples frappans confirment ces reſſemblances; ainſi les Druides, comme les Juifs, prétendoient que tout ce qui étoit voué à Dieu ne pouvoit ſe racheter. Loi dure, qui marque trop l'humeur auſtere de ſon légiſlateur ! Il ne paroît pas naturel qu'un Dieu de paix [2] conſervateur, ordonne des ſacrifices qui font horreur à la nature : une loi plus douce & plus ſage nous éclaire aujourd'hui.

C'eſt de ces barbares principes, que ſont ſortis les ſacrifices ſanglans qui ont inondé le monde. Nous accuſons encore de férocité les nations qui les ont pratiqués, & même les Grecs & les Romains n'ont pas été exempts de ce reproche : cependant on prétend que ce culte cruel a pris ſon origine de l'ordre qu'Abraham reçut de Dieu de ſacrifier ſon fils; on

---

[1] Dieu ordonna aux Iſraélites, lorſqu'ils firent la conquête des Moabites & des Madianites, d'égorger les mâles & toutes les femelles qui avoient connu les hommes, de peur que ces adorateurs de Belphegor ne répandiſſent leur culte dans le camp d'Iſraël; Dieu avoit cependant ordonné la multiplication : *Creſcite & multiplicamini.*

[2] Saint-Ambroiſe paroît approuver ces ſacrifices ſanglans, lorſqu'il dit : *Non poſſum accuſare virum, cui neceſſe fuit implere votum.*

crut en conſéquence que ces ſacrifices étoient agréables à l'Etre éternel, puiſqu'il les avoit ordonnés ; on s'imagina qu'ils pouvoient éloigner les malheurs de la patrie, en offrant à Dieu ce qu'on avoit de plus cher : c'eſt par le même principe que Polycrate jeta la bague qu'il aimoit beaucoup, pour prévenir les malheurs dont il étoit menacé; mais les Dieux qui vouloient le perdre, refuſerent ſon préſent. On voit cependant qu'Abraham a été un homme non-ſeulement célébré par Moïſe, mais même reſpecté dans la plus haute antiquité. Toutes les nations l'ont regardé comme un homme doué d'un génie extraordinaire & comme un grand légiſlateur. On lui a rendu des hommages ſous différens noms; c'eſt *Brama* chez les Indous, le *Zoroaſtre* des Perſes, & le *Saturne* des Grecs. Porphyre nous apprend qu'il portoit auſſi le nom d'Iſraël : il nous dit qu'il para ſon fils de ſes plus beaux habits, pour l'offrir en ſacrifice & détourner les malheurs de ſes Etats.

Les Juifs ont fait d'Abraham le pere des Croyans & de leurs Patriarches : les Turcs le reſpectent, & croient qu'il a été le premier qui ait donné l'exemple de l'adoration d'un Etre ſuprême.

Il ne ſeroit pas difficile de ſuivre la marche de l'eſprit humain, & de montrer comment un culte changeoit d'objet ſelon les différentes circonſtances & les paſſions qui agitoient les hommes [1]. Le ſacrifice d'Iſaac, celui de Jephté, qui immola ſa fille par un vœu indiſcret, pour le ſalut de ſa nation; celui de Samuel qui fit immoler Agag; le ſacrifice que Mœſa, Roi des Moabites, fit de ſon fils, après avoir été vaincu par Joſaphat,

[1] Tout ce qui étoit voué à Dieu devoit mourir.

ſont encore une preuve des ſacrifices ſanglans pour détourner la colere de Dieu; on voit auſſi Iphigénie chez les Grecs: tant d'autres exemples nous font connoître que les hommes ſe copient ſans y penſer; il n'eſt donc pas ſurprenant que les Druides qui avoient d'ailleurs dans leur morale des principes ſi élevés, en ait admis dans leur culte d'auſſi inhumains; ils étoient autoriſés par des exemples que l'on croyoit ordonnés par Dieu : ces principes ſont horreur à la nature, & c'eſt avoir une fauſſe idée de la Divinité, que de croire que les ſacrifices humains puiſſent lui être agréables [1]. Ils ont ſouvent ſervi chez les Druides de prétexte à des vengeances particulieres, ils vouloient en impoſer au Peuple; & ſous l'ombre d'anathême, on a ſouvent fait périr des innocens pour venger des coupables.

Nous avons déja fait voir la reſſemblance du culte des Juifs & de leurs ſacrifices, avec celui des Druides; mais ceux-ci croyant apparemment montrer plus de zele pour une Divinité qu'ils connoiſſoient ſi mal, avoient encore de grands ſimulacres de géans conſtruits d'oſier, qu'ils rempliſſoient des miſérables qu'ils avoient dévoués à la mort. Ils entouroient ces monſtrueuſes figures de paille ou de foin, ou d'autres matieres combuſtibles qu'ils allumoient. Ils entendoient de ſang froid les cris de ces victimes expirantes, & ces cruels miniſtres

---

[1] C'étoit une politique chez les Druides de rendre la Divinité terrible, par des ſacrifices cruels & barbares qu'ils faiſoient ſous les yeux du Public; par cette manœuvre, ils en rendoient les miniſtres plus craints & plus reſpectés : tout cede aux volontés des hommes qui ont le glaive à la main, pour faire valoir les droits d'un Etre ſouverain qu'ils font parler à leur gré.

joignoient aux tourbillons d'épaiſſe fumée, des chants impies qu'ils adreſſoient aux Dieux qu'ils croyoient ſe rendre favorables par l'excès de leurs cruautés [1], mais qu'ils vouloient plutôt rendre complices de leurs fureurs.

Que de réflexions naiſſent de l'extravagance de tous ces cultes ridicules, & combien de fois n'a-t-on pas vu renouveller ces erreurs dans différens fanatiſmes ! Ce que l'on croit des vertus, ne ſont ſouvent que des délires que notre imagination enfante, que la poſtérité rejette, pour en inventer encore de plus monſtrueux.

Outre les Prêtres Druides, il y [2] avoit encore des femmes initiées dans leurs myſteres, qui partageoient leurs fonctions; elles demeuroient auſſi au milieu des forêts, & dans des grottes où on alloit les conſulter ſur les événemens futurs : il paroît que c'eſt delà qu'on a pris l'idée de la féerie, dont nous voyons des traces dans notre nation ; on ſait combien nos anciens romanciers aimoient à débiter de fabuleuſes merveilles. L'homme a eu de tout temps des idées ſingulieres ſur la divination ; on a toujours voulu ſavoir l'avenir, voler ſon ſecret à la divinité, & prévoir d'avance ce qu'on ſeroit fâché qui nous arrivât : un accident imprévu, qui n'a aucun rapport avec ce qu'on veut

---

(1) Les Druides enſeignoient qu'il falloit ſacrifier un homme pour racheter la vie d'un autre. Les Prêtres de toutes ces fauſſes religions, ont toujours été fourbes, intéreſſés & cruels dans leur vengeance lorſqu'on vouloit dévoiler leur myſtere, & faiſoient parler leurs Dieux à leur volonté.

(2) *Pomponius Mela* dit qu'elles avoient le don d'exciter des tempêtes & de prendre la forme de l'animal qu'elles vouloient, & de guérir les maux incurables : on a perdu aujourd'hui cette recette utile.

ſavoir, peut-il influer ſur l'avenir? Le faux ſage cherche dans la Nature à juſtifier ſes erreurs, & le vrai philoſophe ne la contemple que pour éclairer ſa raiſon & connoître ſes devoirs.

Il y avoit de trois ſortes de Druideſſes : celles qui étoient obligées de garder la continence, comme les Veſtales; les autres ne pouvoient quitter leurs fonctions qu'une fois l'année, pour aller trouver leurs maris, & les dernieres vivoient en ménage, où elles élevoient leurs enfans ſous les yeux de leurs peres. On les diviſoit encore en Prêtreſſes & Miniſtres : c'étoit ſur-tout à ces dernieres qu'on s'adreſſoit pour connoître l'avenir. On conſultoit de toutes parts leurs oracles; les Druides en compoſoient auſſi à l'inſpection du mouvement du diaphragme des victimes qu'ils immoloient, en enfonçant leurs couteaux ſacrés entre les deux épaules qu'ils ſéparoient pour en tirer l'augure.

On ajoutoit auſſi foi aux prédictions de ces femmes, comme à celles des Dieux mêmes. Vopiſcus nous raconte un événement arrivé à l'occaſion de ces prédictions : il dit que Dioclétien, dans le temps qu'il n'étoit pas encore dans les emplois de la République, calculoit tous les jours ſa dépenſe, & qu'une Druideſſe lui reprocha ſon avarice. Dioclétien lui répondit qu'il ſeroit moins économe lorſqu'il ſeroit Empereur. Eh bien! lui dit la Druideſſe, vous le ſerez lorſque vous aurez tué le ſanglier. Dioclétien frappé de cet augure, alloit ſouvent à la chaſſe, & tuoit des ſangliers, ſans voir la prédiction s'accomplir; mais elle n'eut ſon effet [1] qu'après la mort d'Aper qu'il tua.

---

(1) Les Oracles ſont toujours équivoques; celui-ci rouloit ſu... d'*Arrius Aper*, qui en latin veut dire *ſanglier*, qui fut tué par ... pour venger la mort de *Numérien* qu'*Aper* avoit tué.

Les Druideſſes n'étoient preſque pas vêtues, elles n'avoient que des eſpeces de tuniques blanches qu'elles attachoient avec une agraffe ſur une épaule, & qu'elles lioient avec une large ceinture d'airain autour de leur corps; elles ne portoient pas de chauſſures dans l'exercice de leur miniſtere. Strabon nous les repréſente chez les Cimbres & chez les Ambrons, ſuivant les armées, un coutelas à la main, entraînant les Captifs près d'un grand vaiſſeau d'airain; alors elles leur enfonçoient un couteau dans la gorge, jugeant par la maniere dont leur ſang couloit, quel ſeroit le deſtin de leur nation.

Tel fut à peu près l'état de ces Prêtres juſqu'à la conquête de la Gaule par Céſar.

Il s'étoit déja gliſſé avant ce temps dans la religion des Gaulois quelques Dieux étrangers. Mercure, ſous le nom de Theut, y étoit révéré; Pluton & Mars avoient encore la préférence; mais les Druides n'avoient pas admis ce mêlange dans leur culte.

Après que les Romains ſe furent établis dans les Gaules, Céſar défendit aux Druides leurs affreux ſacrifices. Auguſte voulut les abolir, quoiqu'il eſtimât ces Prêtres [1], parce qu'ils lui avoient prédit l'Empire; mais malgré les ordres de cet Empereur, ils exercerent toujours en ſecret leur myſtere. Tibere les chaſſa à la fin, quoique avec beaucoup de difficulté; il fit des édits qui les condamnoient aux mêmes peines qu'ils faiſoient ſouffrir à leur victime. Pline; Hiſt. Nat.

Néron fit brûler leurs forêts & leurs habitations dans la baſſe-

(1) Il leur permit de ſe ſervir dans la Ville de Rome de chaires comme les Dinales Flamines.

Bretagne, où ils s'étoient retirés; ils s'accoutumerent enfin peu à peu aux Dieux des Romains, mais ils voulurent toujours reſter dans le rang dont ils connoiſſoient trop les avantages pour en abandonner les fonctions. Leur haine contre les Romains fut toujours implacable pour avoir détruit leur culte, qui ſubſiſta encore ſourdement pendant pluſieurs ſiecles ſur la divination (1), par l'envie que les hommes ont toujours eu de connoître l'avenir, & par l'avantage que cette ſecte trouvoit à tromper par ſes preſtiges, ceux qui vouloient y ajouter foi : pour réparer les breches que la diminution de leur crédit avoit faite à leur fortune, & pour ſoutenir leurs enfans dans un rang diſtingué, ils attacherent depuis le ſacerdoce à leur famille.

(2) Les Druides, dans la ferveur même de leur religion, avoient été tolérans; ils s'étoient foiblement oppoſés aux nouveaux Dieux étrangers que le commerce avoit apportés dans la Gaule, quoique très-zélés pour leur culte : la plupart menoient une vie retirée, & paroiſſoient rarement en public, ils étoient auſteres & contemplatifs, ils étudioient la nature pour en pénétrer les myſteres & en reconnoître l'Auteur; tout ce qui ne regardoit pas les avantages particuliers de leur corps, étoit gouverné avec équité, ils aimoient leur patrie, comme on eſt attaché à un bien que l'on poſſede, ils enſeignoient la juſtice & l'amour du bien public.

---

(1) Les Druides ſubſiſtoient encore dans le ſixieme ſiecle ſous les Rois François, on en trouve même des traces ſous Charlemagne.

(2) *Procope* nous dit que, malgré le Chriſtianiſme établi chez les François, ils pratiquoient une partie des ſuperſtitions des Gaulois, & qu'ils égorgeoient des victimes humaines pour connoître l'avenir, dont l'avide curioſité a encore été de nos jours la ſource de mille crimes.

Ils

Ils auroient été de pair avec les plus grands Philoſophes par leurs maximes nobles, ſi l'ambition & l'intérêt ne les avoient pas trop gouvernés, & qu'ils euſſent été moins cruels dans leurs ſacrifices; ils avoient établi l'immortalité de l'ame comme un motif qui devoit porter les hommes à la vertu & à la valeur; ils brûloient leurs morts & jetoient dans le bûcher tous les meubles qui pouvoient ſervir pour l'autre vie; ils prêtoient de l'argent pour être rendu dans l'autre monde.

Commentaires de Céſar.

Valere Maxime.

Ils connoiſſoient les vertus de pluſieurs plantes dont ils compoſoient d'excellens remedes avec un grand myſtere, pour que la connoiſſance n'en fût pas répandue, & ſe rendre néceſſaires par le ſecret & entretenir leur crédit; on devoit tirer de terre certaines plantes ſans les regarder, & en arracher d'autres en fuyant. De tout temps on a abuſé de la crédulité des peuples pour leur en impoſer par des preſtiges; l'ambition & l'avarice ont toujours été la ſource de la fourberie & des crimes.

Pline; Hiſt. nat.

[1] Il y avoit une ſuperſtition ſinguliere chez les Druides: ils prétendoient que deux ſerpens élevés l'un contre l'autre formoient de leur écume un œuf qu'il falloit ſurprendre dans certain temps de l'année; ils croyoient par ce preſtige fixer les faveurs de la fortune, & gagner du crédit chez les Rois. C'étoit pour eux une eſpece de pierre philoſophale à laquelle la prévention attachoit la confiance; leurs diſcours influoient beaucoup ſur le débit de pareilles marchandiſes dont ils tiroient des ſommes conſidérables, & laiſſoient au haſard l'événement heureux dont ils s'attribuoient tout l'honneur.

---

(1) *Voyez* Dom Martin, ſur le monument Celtique trouvé à la Cathédrale de Paris.

Telle a été cette Secte qui a gouverné long-temps les Gaules : elle fut ſage & retirée dans ſa premiere inſtitution, & gagna la confiance publique par ſes ſervices ; mais après avoir goûté le plaiſir de ſe faire aimer, les Druides porterent leurs vues juſqu'à la ſouveraine puiſſance : ils y arriverent par la fineſſe, & s'y ſoutinrent par la fourberie. Ils avoient acquis de grandes richeſſes ; mais comme tout ſe découvre, tout paſſe, ils tomberent avec les peuples qu'ils s'étoient aſſujettis : ils donnerent bien de la peine aux Romains pour achever la conquête de la Gaule ; ils entretenoient des ſéditions, ils excitoient les révoltes par l'envie qu'ils avoient de ſe maintenir dans une domination qu'ils avoient uſurpée. Ils ſe répandirent après dans tout le monde, où ils conſerverent leurs maximes & les débitoient en ſecret ; on en voyoit encore des traces ſous la ſeconde race de nos Rois.

DU DIEU CRÉPITUS.

N°. 3 de la premiere Planche.

La figure que l'on voit ici eſt celle du Dieu Crépitus; elle paroît d'une grande antiquité & d'un très-mauvais deſſin : on donnera quelque remarque ſur ſon culte, qui fut apporté d'Egypte dans la Gaule. Il paroît auſſi qu'il avoit eu quelque établiſſement à Dijon, puiſqu'on a trouvé la repréſentation de ce Dieu près de cette Ville, dans des vignes à l'oueſt, au deſſous du village de Talant [1], parmi un tas de pierres qui étoient peut-être les ruines de quelques édifices d'un ſectateur de ce Dieu ridicule. Il y a diverſes repréſentations de ces figures : celle que je donne ici porte une eſpece de toque; il paroît qu'il a toute l'expreſſion d'une violente douleur de colique, il appuie fortement ſes mains contre ſon ventre.

On voit auſſi que ſa coëffure eſt percée d'une eſpece de béliere qui ſervoit à paſſer un ruban, pour laiſſer tomber le Dieu ſur le ventre, lorſqu'on vouloit être ſoulagé des douleurs pour leſquelles il étoit invoqué.

(1) Talant eſt un aſſez gros Village ſitué près de Dijon, ſur une montagne où étoit un château des Ducs de la premiere race; il jouiſſoit du droit des Villes municipales : un Auteur a prétendu que les Druideſſes y rendoient leurs oracles; que c'eſt delà qu'on a cru que les Fées y étoient établies, & que c'eſt ſur cet établiſſement que l'on a depuis bâti la Paroiſſe dédiée à la Vierge.

Remarques sur le Dieu Crépitus.

Les hommes ont preſque toujours donné des marques de folie & d'extravagance dans les différens cultes des religions qu'ils ont embraſſées : la prévention ou l'intérêt les aveuglent toujours, & de tout temps la raiſon fut ſacrifiée à l'eſpérance & à l'amour propre.

Les deſirs & les beſoins ont inventé les Dieux les plus ridicules, & l'uſage les a autoriſés. On voit dès le commencement du monde les hommes frappés au même coin : chez les Egyptiens, la crainte ou la reconnoiſſance ont déifié les bêtes, & l'utilité de quelques plantes ont fait naître les Dieux dans leurs jardins. Les Romains & les Grecs éleverent depuis des autels aux paſſions; la fureur, la vengeance & l'amour ont vu les hommes tremblans, l'encenſoir à la main parfumer leurs temples, pour implorer des ſecours qu'ils ne pouvoient pas leur donner : chaque douleur, chaque infirmité avoit ſon Dieu tutélaire, on en faiſoit pour les objets les plus bizarres; chacun invoquoit ces divinités ſourdes & inconnues, ſelon ſes paſſions ou ſes beſoins.

Le nombre que l'on en fit, mit bientôt les dévots adorateurs dans la néceſſité d'avoir chez eux des endroits particuliers pour exercer leur culte; il y avoit des temples pour les grands Dieux, & des autels dans les maiſons pour les Lares & pour les Pénates : c'étoient les protecteurs particuliers de ceux qui les habitoient, les révérences, l'huile & l'encens ne leur manquoient jamais; c'étoient auſſi leurs anges tutélaires & les génies conſervateurs. On rendoit dans les temples des hommages publics aux grands Dieux, & chaque famille encenſoit particuliérement les ſiens;

peut-être ſans leurs beſoins les hommes n'auroient-ils pas eu de divinité : l'extravagance alla même ſi loin chez les Romains, qu'ils firent des ſacrifices aux Dieux étrangers ennemis, pour tâcher de les corrompre & de les mettre dans leur parti. Lorſqu'on attaquoit une Ville puiſſante & difficile à réduire, on invitoit ſes Dieux protecteurs de venir à Rome, & d'abandonner un peuple qui n'étoit pas digne de les poſſéder ; on leur promettoit des temples, des Prêtres, un culte plus reſpectable, de l'encens, des victimes plus abondantes, s'ils vouloient ceſſer d'accorder leur protection à l'ennemi que l'on attaquoit : enfin, débaucher un Dieu, étoit une victoire ſignalée qu'on remportoit ſur la Divinité. Quelle idée tant de grands hommes pouvoient-ils avoir de l'objet de leur hommage !

Il y avoit encore, outre ces Dieux, des Divinités pour chaque membre, & d'autres topiques qu'on appliquoit dans la criſe des douleurs, ſur les parties affligées, & dont on invoquoit le ſecours : il y en avoit pour le plaiſir & pour le bonheur.

Outre tous ces cultes, on avoit encore apporté d'Egypte à Rome, celui d'Iſis & celui du Dieu Crépitus : ce dernier s'étoit même établi chez les Gaulois, qui croyoient tirer leur origine des Egyptiens. Saint-Clément (1) nous dit que ces peuples décernoient de grand honneurs à ces vents renfermés, qui cauſent de ſi grands ravages dans l'économie animale. Minutius Felix (2) nous apprend que *Crepitus ventris* étoit un Dieu très-reſpecté chez les Egyptiens, & nous dit auſſi que Sérapis n'avoit pas plus d'autels que cette Divinité ; on lui décernoit des vœux

(1) *Crepitus, ventris pro numinibus habendos eſſe docuêre.* S. Clément Rom.

(2) Minutius Felix dit : Ægyptii non Serapidem, magis quàm Crepitus per *pudenda corporis emiſſos*, contremiſcunt.

comme à l'auteur de la ſanté, que ce Dieu apportoit par ſes ſaillies hors du corps (1) : il étoit invoqué comme l'auteur du ſoulagement de ces cruelles douleurs, que l'on appelle coliques venteuſes; on l'attachoit au col avec des rubans, & afin qu'il fût d'un uſage plus facile aux dévots qui imploroient ſon aſſiſtance, on le laiſſoit tomber ſur le ventre.

Il y avoit des fêtes & des danſes particulieres que l'on faiſoit à ſon honneur; & lorſque par des ſauts redoublés la préſence du Dieu ſe manifeſtoit, on la célébroit par le rire, c'étoit l'hommage de la reconnoiſſance : on l'accompagnoit de chants particuliers dans leſquels on imitoit les accens de ſa voix.

Son image n'étoit ni agréable ni majeſtueuſe, mais elle répondoit à ſon attitude naturelle & aux ſalutaires effets qu'on en attendoit. La figure ci-jointe a été trouvée, comme nous l'avons déjà dit ci-devant, dans une vigne près du village de Talant, où un dévot de ce Dieu l'avoit peut-être perdue dans les fonctions de ſon culte : ces monumens ſont rares, mais intéreſſans pour faire connoître les écarts de l'eſprit humain (2).

M. de Caylus nous a donné, dans ſes antiquités Egyptiennes, trois Dieux de cette eſpece : la premiere, qu'il dit être un Bacchus Egyptien, eſt à peu près de la même figure que celui-ci, mais il porte ſur la tête une eſpece de couronne de plume fort élevée, il n'a pas la main ſur le ventre, ce qui marque l'at-

---

(1) Saint Céſaire rapporte dans ſes dialogues que ce n'eſt pas ſans folie que les Egyptiens faiſoient un Dieu de Crépitus : *Flatus ventris non ſine furore quondam inter Deos retulerunt.*

(2) Ménage dit que le Dieu Pet étoit adoré chez les Peluſiens comme l'auteur des maladies, & imploré comme celui du ſoulagement de la colique. S. Jerome dit : *Taceant crepitus ventris inflati, quæ Peluſiana religio eſt.*

titude d'une perſonne qui eſt tourmentée des violentes douleurs de la colique. Il en donne un autre ſous le nom de *Stercoratus*, ſon attitude accroupie le montre; mais celui que l'on donne ici paroît avoir encore plus d'expreſſion, & déſigne mieux l'état violent d'un homme qui ſouffre : cette figure n'eſt pas d'un ſtyle élégant, & n'eſt pas, il eſt vrai, l'emblême de la ſpiritualité ni de la délicateſſe; mais tous les agrémens diſparoiſſent bien vîte au milieu des tourmens.

Les hommages que l'on rendoit à ces Dieux imaginaires, font voir que nos offrandes ſont toujours intéreſſées, & que le premier mobile de nos cœurs eſt notre avantage particulier.

Toutes les Villes d'Egypte avoient chacune des Dieux auſſi bizarres, & des miniſtres fourbes & intéreſſés : cependant ils cachoient ſouvent ſous ces emblêmes ridicules un ſens moral, mais ils mêloient à leurs cérémonies des ſuperſtitions, pour faire croire au peuple qu'ils parloient à leurs Dieux & diſpoſoient de leur pouvoir ; c'étoit en lui en impoſant, qu'ils conſervoient la vénération qu'ils en exigeoient, & qu'ils augmenterent encore leur fortune : ils cachoient ſous des myſteres leurs ſecrets, de crainte d'être pénétrés; c'eſt ainſi que ſouvent on déguiſe l'iniquité ſous les apparences de la vertu, & qu'on devient tyran en affectant la protection à ceux dont on prétend diſpoſer. On voit chez les Prêtres Egyptiens les initiations dans les demeures ſouterreines, où ces fourbes cachoient les prétendus ſecrets de Cérès ou d'Iſis : on y voit ces nuits obſcures, ces tonnerres & ces éclairs factices, dont on épouvantoit ceux qui vouloient être initiés; enfin, un jour brillant ſuccédoit à tous ces faux éclats, qui ramenoit le calme & l'eſpérance dans le cœur du proſélyte, affoibli par les jeûnes, fatigué par les épreuves, & étonné par les preſtiges : ce n'étoient que

les jeux d'une ſociété de Prêtres ambitieux, qui vouloient s'aſſurer de la confiance que l'on devoit prendre à ceux qu'ils admettoient à leurs myſteres, & pour connoître s'ils avoient aſſez de fermeté pour ſoutenir le ſecret de leur impoſture, dont les ſermens les plus affreux étoient encore les garans.

C'eſt ainſi que les erreurs ſe ſont perpétuées, & qu'elles ont établi les religions les plus étranges; c'eſt encore de cette ſource que ſortirent chez les Grecs & chez les Romains tant de cultes nouveaux dont l'illuſion, toujours environnée de ténebres, inonda le reſte du monde, que les deſirs, l'intérêt & les préjugés accrurent encore; c'eſt ainſi qu'à la honte de l'humanité on a toujours vu ſuccéder ce qu'il y avoit de plus bizarre à ce qui étoit de plus ridicule.

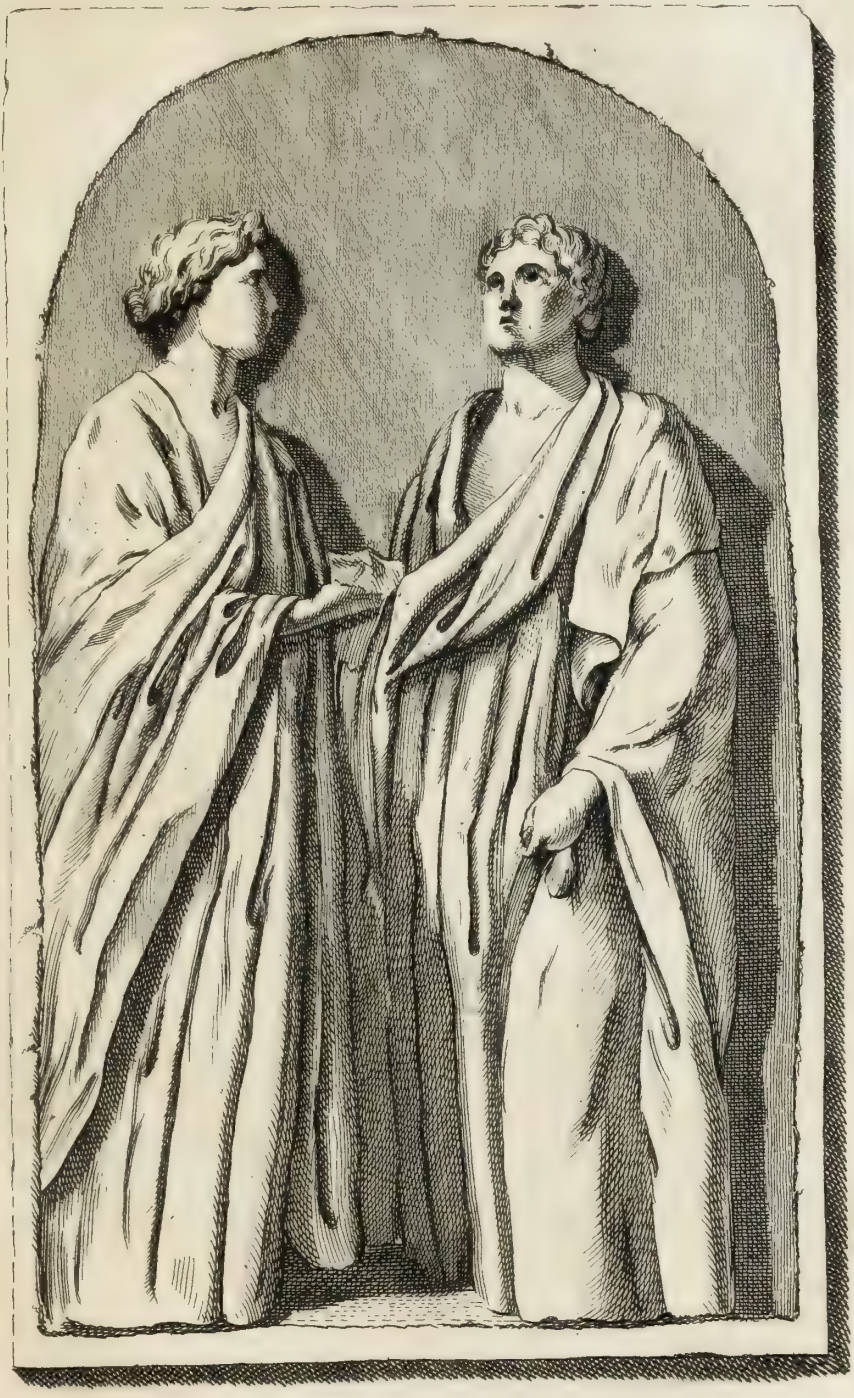
PLANCHE II.

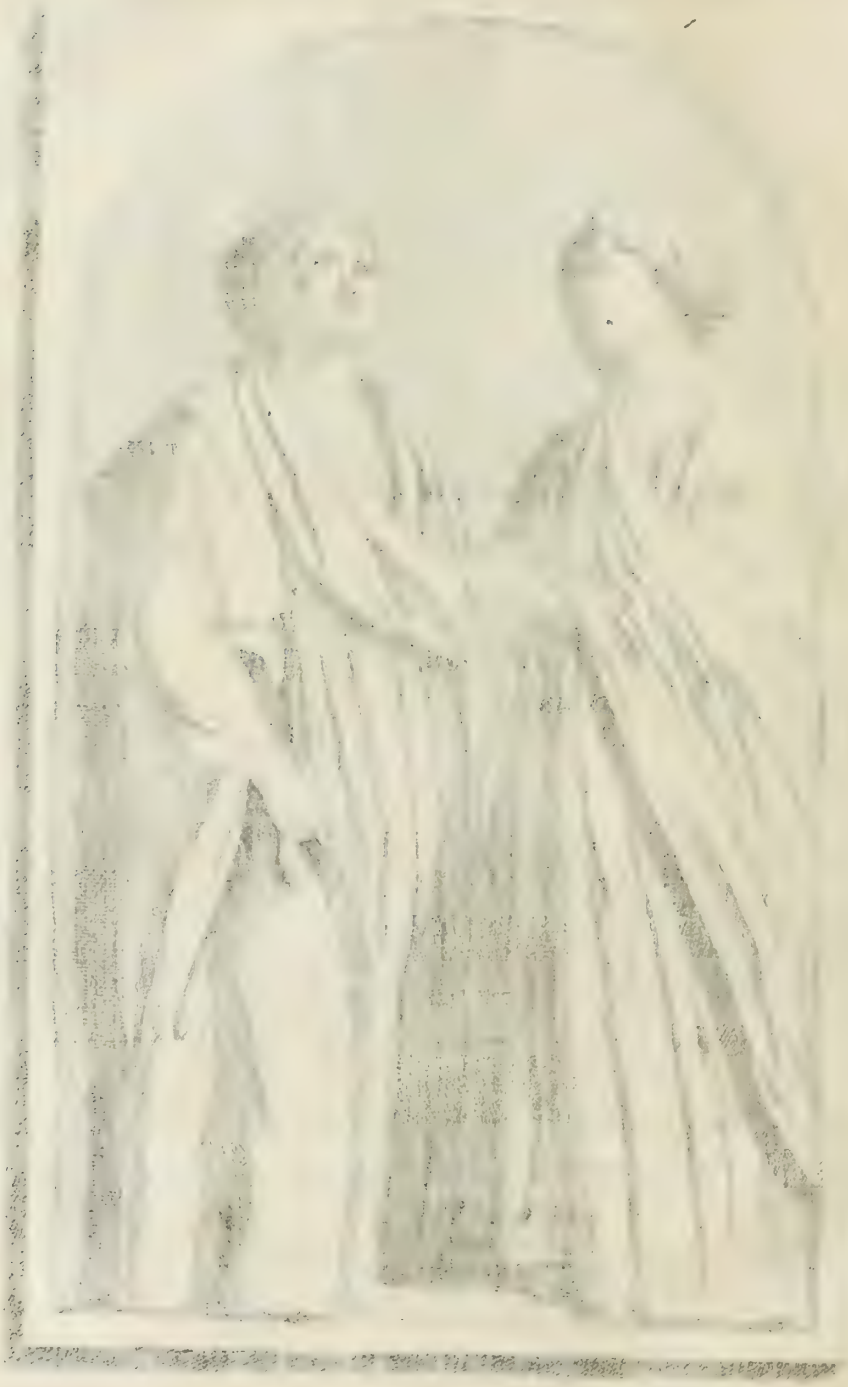
N°. 1er.

Les cérémonies du mariage ont été en uſage chez tous les peuples connus, mais elles ont été pratiquées différemment: elles avoient d'abord été aſſez ſimples chez les Romains, elles ne conſiſtoient alors que dans le conſentement des parties & de quelques témoins qui ſervoient de ſûreté à cet engagement; mais elles ont changé pluſieurs fois. Celle qui eſt ici repréſentée, nous fait voir deux époux couverts de leurs toges, qui étoient l'habit de cérémonie (à peu de choſe près) commun aux deux ſexes. Ces époux ſe donnent ici la main: le mari paroît, les yeux élevés, prendre le Ciel à témoin de ſes engagemens; la femme paroît plus attentive à une cérémonie qui la touche davantage.

On ſait que chez les Romains il y avoit pluſieurs eſpeces de mariages

N°. 1





mariages & des cérémonies différentes : le premier étoit ſimple & ſe faiſoit ſeulement avec le conſentement des parties, & la ſeule formalité de trois témoins ; il y en avoit encore un autre que l'on nommoit confaréation, qui ſe faiſoit en préſence de dix perſonnes & du grand Pontife, qui offroit en ſacrifice aux Dieux protecteurs de l'hyménée, des gâteaux faits de froment & de quelques autres choſes que l'on pêtriſſoit enſemble avec du miel, en prononçant des paroles pour le bonheur des époux ; mais la cérémonie la plus pratiquée étoit celle où l'on commençoit par prendre les augures, puis on faiſoit des ſacrifices pour la félicité du mariage, on en faiſoit ſur-tout à *Penor*, qui préſidoit aux noces : on mettoit ſur la tête de l'épouſée une couronne de verveine que l'on couvroit de ſon voile, puis on l'arrachoit des bras de ſa mere avec violence ; c'étoit le ſymbole de la réſiſtance qu'elle devoit faire pour garder ſa virginité : on la menoit après à la maiſon de ſon mari, dont la porte étoit ornée de feſtons ; il ne lui étoit pas permis de dire ſon nom, (mais on diſoit c'eſt *Caïa* [1].) Le ſeuil de la porte étoit frotté de graiſſe de loup, pour empêcher les mauvais Eſprits d'entrer : il étoit eſſentiel de ſauter par deſſus ſans le toucher ; après quoi on faiſoit un feſtin, où chacun répétoit, dans des chanſons à l'honneur de l'hyménée, le nom de Thalaſſius [2].

---

(1) Caïa-Cæcilia étoit femme de Tarquin l'ancien ; elle fut une excellente mere de famille, qui paſſoit ſa vie à filer : les cartes alors n'étoient pas encore inventées.

(2) Thalaſſius étoit de ces maris rares & heureux, qui avoit toujours parfaitement bien vécu avec ſa femme : on prétendoit que ce nom étoit de bon augure dans les mariages, on le répétoit ſouvent ; mais il y a long-temps que l'on en a perdu l'uſage.

Saint Auguſtin [1] nous nomme tous les Dieux qui étoient priés aux noces dans cette eſpece de mariage: on invoquoit, dit-il, la *Déeſſe Vierge*, lorſqu'on déshabilloit l'épouſe, le Pere *Subigue*, lorſqu'on la mettoit au lit, *Dame Pertunde*, afin qu'elle ne fût pas farouche à ſon mari, & Vénus & Priape pour achever la fête. Priape y étoit admis, ajoute Saint Auguſtin, par une coutume très-pieuſe des Dames Romaines; on faiſoit aſſeoir l'épouſée ſur cet infame Dieu, pour empêcher les charmes & les ſortileges, & mettre l'époux à couvert des ſorts que l'on auroit pu jeter ſur lui. On faiſoit encore brûler pendant la nuit les flambeaux de l'hyménée, qui étoient faits avec le bois de pin, arbre réſineux & toujours verd, ſymbole des feux toujours nouveaux: c'étoit par ces longues cérémonies que l'on formoit des nœuds, qu'une petite cédule de divorce rompoit dans le moment.

Il y avoit encore à Rome une autre eſpece de mariage, appellé *contubernium*, qui ſe pratiquoit entre les eſclaves, mais qui n'avoit pas la ſanction des autres unions.

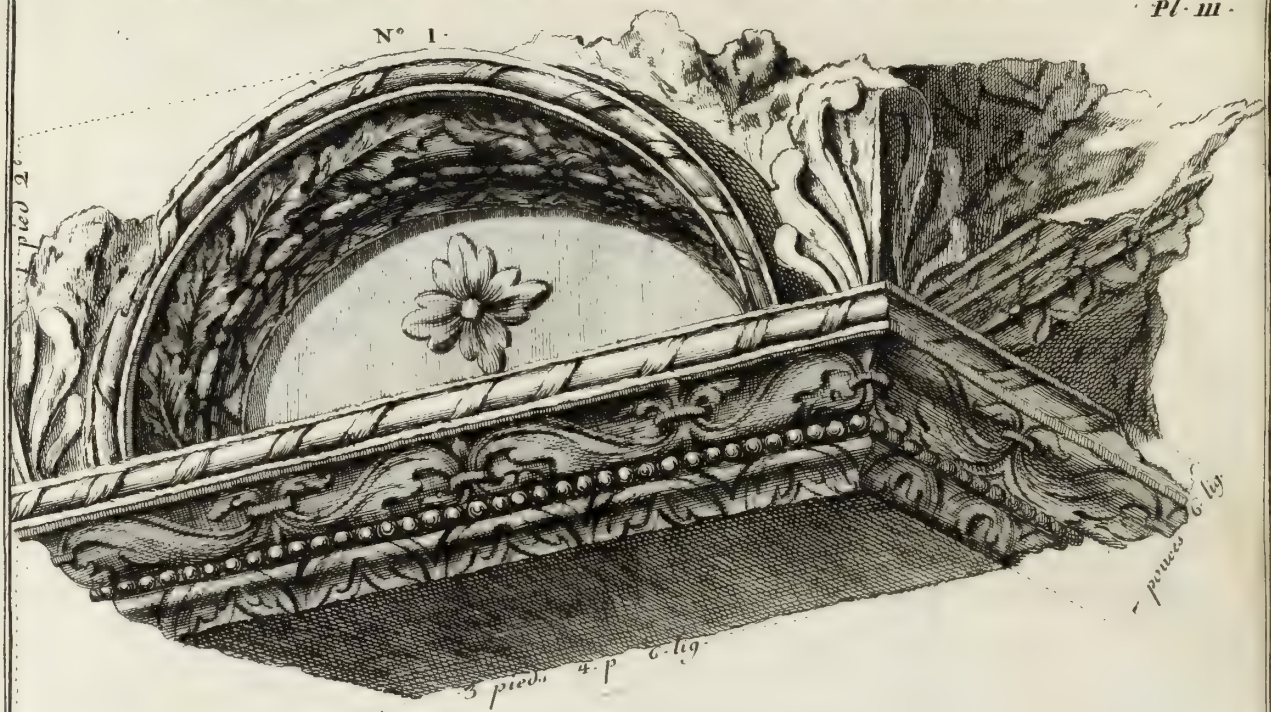
Il paroît que la cérémonie qui eſt repréſentée dans cette planche, eſt de l'eſpece de celles qui ſe faiſoient par achat, (*Emptione.*) Ici les mariés ſe donnent la main, & le mari tient de l'autre une bourſe où eſt le prix de la dot dont ils étoient convenus: cet achat étoit pratiqué chez les Juifs; il paroît encore parmi nous quelques traces de cet ancien uſage, par la piece d'or ou denier à Dieu que l'on donne à la femme lorſqu'on l'épouſe [2].

---

[1] Dans ſa Cité de Dieu, chap. 2, liv. 4.

[2] On peut croire encore que cette grande pierre a ſervi de tombeau où l'on a voulu repréſenter la cérémonie du lien qui avoit uni les deux époux pendant leur vie, & faire connoître à la poſtérité que leur attache-

N° I.



N° II.

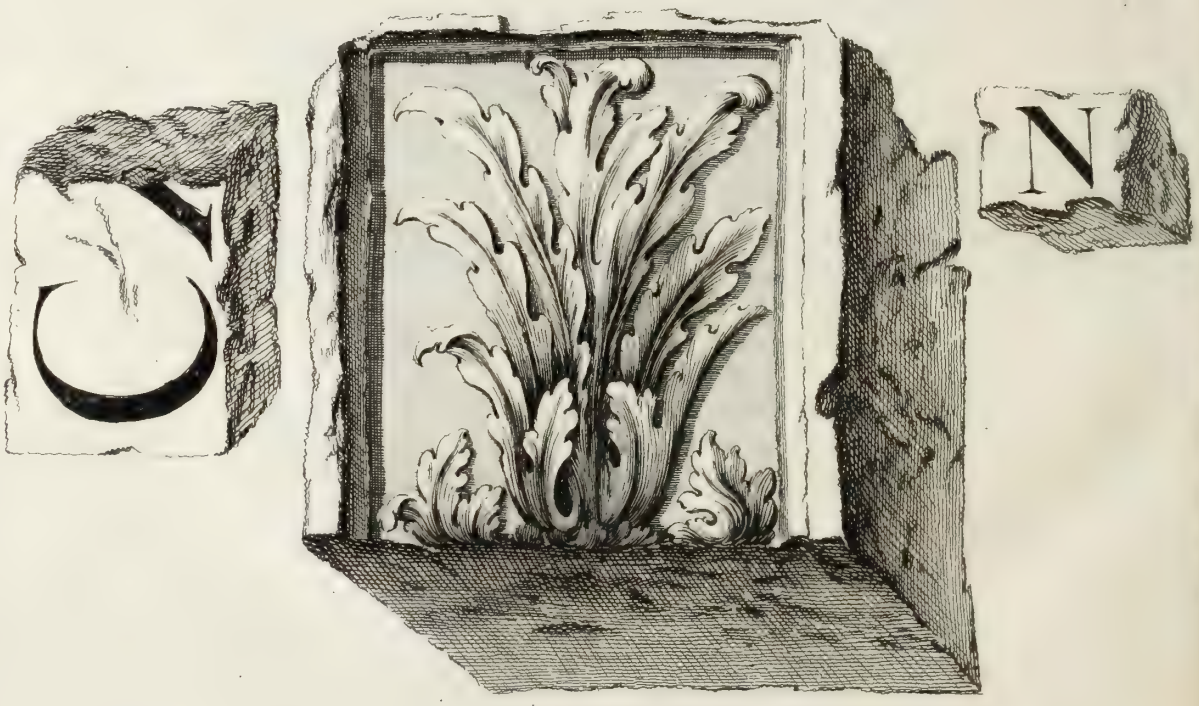


PLANCHE III.

N°. 1er.

Le temps a passé sa faux sur nos plus beaux monumens, & l'ignorance en a presque moissonné les restes. Cette planche nous présente le couronnement d'un autel ou d'un grand tombeau d'ordre Corinthien de la plus belle maniere, orné de sculpture du meilleur goût : il ne peut avoir été fait que pour quelques gens de distinction qui habitoient alors la Ville de Dijon; ou s'il a servi d'autel, il étoit dans quelque temple sur lequel on ne peut avoir aucune connoissance, & dont les débris répandus de tous côtés ne peuvent donner aucune idée positive, mais seulement faire connoître qu'ils sont du temps des premiers Empereurs.

Ce monument étoit à quatre faces, dont il y en avoit deux avec des frontons ceintrés & ornés de cordons & de feuilles d'acanthe, & sur le plein du fronton il y avoit une grande rose sculptée; les faces des côtés étoient ornées d'un autre fronton terminé en pointe & sculpté de même.

N°. 2.

Le second numéro de cette planche est la partie supérieure d'un pilastre, terminé par le couronnement d'un groupe de feuilles d'acanthe très-bien dessinées, qui sont aussi les débris de quelques

---

ment avoit duré jusqu'à la mort, & que leurs cendres, quoique froides, conservoient encore les feux dont ils avoient été animés pendant leur vie : cela peut servir d'exemple pour les époux modernes.

Palais; on voit encore à côté les reſtes (1) d'inſcriptions qui étoient ſur quelque entablement dont on ne peut donner aucune idée.

PLANCHE IV.

Nº. 1er.

C'eſt ici l'épitaphe d'Euphronia, qui exiſte encore près de Dijon, & qui a été tirée, à ce que l'on croit, d'Autun; elle a été déja donnée par pluſieurs antiquaires. (2) Munier, dans ſes recherches, Maffei, Muratori & d'autres, en ont auſſi parlé, mais tous ne l'ont point rapportée avec exactitude; on la donne ici copiée d'après le marbre, ſous les yeux & par une main ſûre. Ce qui nous a engagé à la répéter, c'eſt que l'on n'y avoit pas joint la figure que l'on verra dans cette planche; elle eſt d'un beau deſſin, & vêtue de cette eſpece de tunique, nommée *Veſtis Talaris*, parce qu'elle deſcendoit juſqu'aux talons : elle eſt attachée avec une ceinture, ce qui rendoit cet habillement plus décent.

Euphronia étoit chrétienne, comme on le voit par le mot *percepit*, qui eſt la même choſe que *percepit baptiſmum*, elle a été baptiſée.

Les premiers Chrétiens ne vouloient pas dévoiler le ſecret de leur culte aux Païens; il ſe ſervoient de cette formule pour ſe reconnoître entr'eux, & la mettoient ſur leurs monumens

(1) Il eſt à remarquer que les caracteres qui ſont ſur ces morceaux de pierres, étoient du plus beau rouge, & ont été tirés des fondations, ſans que la couleur en ait été altérée par la longueur du temps qu'elles étoient reſtées ſous la terre.

(2) Munier, rech. d'Autun, p. 26. Maff. Gall. ant. 90. Murat. theſ. p. 1864, n. 1.

N°. I·

EVFRONIA
FILIA ET
NAVFRACIC
NECTA·NAT
PRIKAL·NO
PERCEPIT
IIII·D·APRIL
DECESSIT
PRIKAL·MA

N°. II·

AC Sc

publics : il falloit, pour être initiés dans leurs myſteres, qu'ils euſſent des cautions qui étoient alors ce que nous appellons aujourd'hui des parrains, qui aſſuraſſent la foi & la diſcrétion des Néophytes, afin que leurs ſecrets ne fuſſent pas divulgués. On baptiſoit alors, en plongeant trois fois dans l'eau les Catéchumenes; mais on a changé cette coutume depuis, lorſque l'on conféra le baptême aux enfans qui venoient de naître; ils n'auroient pu ſupporter, dans la foibleſſe de l'âge, ces immerſions ſi réitérées, on trouva l'aſperſion ſuffiſante : cependant Saint Cyrile ne la trouva pas auſſi bonne ; l'uſage en a décidé. Souvent on ne baptiſoit, dans les premiers temps, qu'à la mort, mais cela parut entraîner de grands inconvéniens, car ſous ombre que les péchés étoient entiérement remis par la vertu du ſacrement, on s'abandonnoit ſans remord à des crimes, avec d'autant plus de facilité, que l'on étoit ſûr que par cet acte religieux tout ſeroit pardonné. On ſait que Conſtantin ne fut baptiſé qu'à l'extrêmité : ce Prince différa long-temps cette cérémonie, pour mieux s'aſſurer de la vie éternelle; il ſe connoiſſoit d'un tempérament emporté & ſouvent cruel. Sa foi fut long-temps chancelante; mais quelques vertus, & ſur-tout l'honneur d'avoir beaucoup contribué à l'établiſſement de la religion chrétienne, l'ont rendu célebre; l'Egliſe même lui a de grandes obligations, auſſi elle n'a point mis de bornes à ſa reconnoiſſance : il a ſans doute effacé par ſa pénitence, ce qu'on peut lui reprocher d'irrégulier dans ſa conduite (1).

---

[1] Il fit mourir ſon fils Criſpus, Prince de grande eſpérance; il eut la foibleſſe de croire Fauſte ſa femme, qui accuſa ce jeune Prince d'avoir attenté à ſon honneur, dans le temps qu'elle vouloit le ſéduire. Conſtantin fut foible, jaloux & trop crédule ; mais il remporta de grandes

Les assemblées des Fideles se faisoient alors dans des souterreins que l'on appelloit cryptes : il y avoit parmi eux cinq différens ordres de Chrétiens, les Evêques, les Prêtres, les Diacres & les Servans, les initiés ou baptisés, & les Catéchumenes. Ils n'avoient point entr'eux d'habillemens distingués, mais le dernier rang n'étoit point admis dans leurs mysteres, c'étoient ceux dont on vouloit éprouver la foi & la discrétion, ils ne participoient point aux agapes qui se faisoient le soir entre les initiés ; c'étoit aussi dans ces cryptes que se faisoient les conférences pour perpétuer la foi, ordonner la discipline & maintenir l'ordre dans cette religion naissante : c'est sur ces assemblées secretes que les Païens publioient des choses si étranges sur le culte & sur les mysteres des Chrétiens.

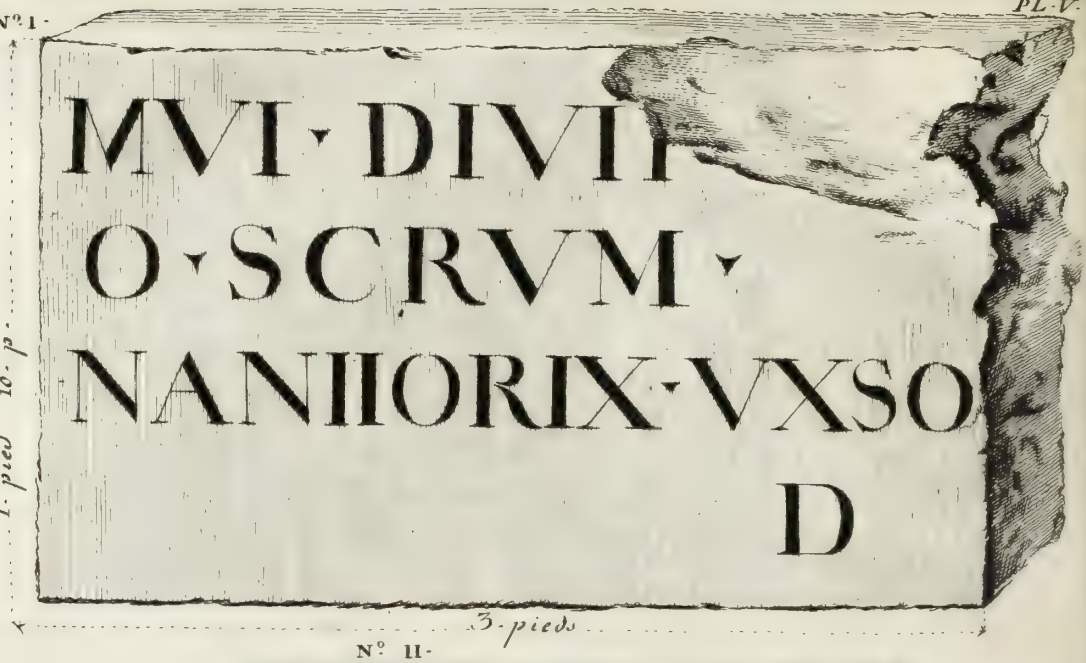
N°. 2.

On trouve ici un Prêtre des faux Dieux, dans un habit de cérémonie, qui tient une cassette où l'on voit des pains d'encens qu'il jetoit apparemment sur un autel qui a été rompu avec la partie inférieure de celui qui offroit le sacrifice : on voit à côté un jeune homme, on le nommoit *Camille*, qui servoit à porter l'encens qu'on devoit offrir aux Dieux, comme on nomme aujourd'hui Thuriféraires les jeunes gens qui portent l'encens, & s'exercent à l'encensoir dans nos Eglises ; ces figures doivent être avant le temps d'Aurélien : on a trouvé l'autel & le reste de la figure en morceaux. Ces cérémonies se pratiquoient pour accomplir des vœux, ou avant que d'entreprendre quelque affaire d'importance.

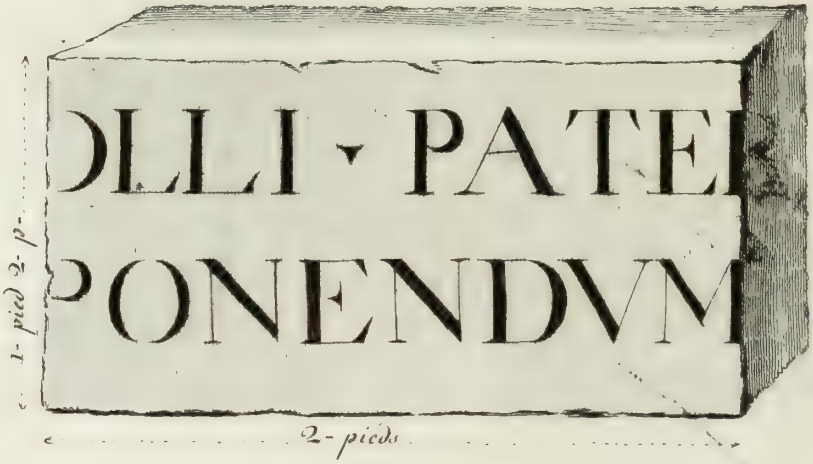
---

victoires sur ses ennemis, & fit beaucoup de bien à l'Eglise : il fut baptisé par Eusebe, Evêque Arien ; cependant l'Eglise de Constantinople & quelques autres d'Occident l'ont reconnu pour Saint & en ont célébré la fête.

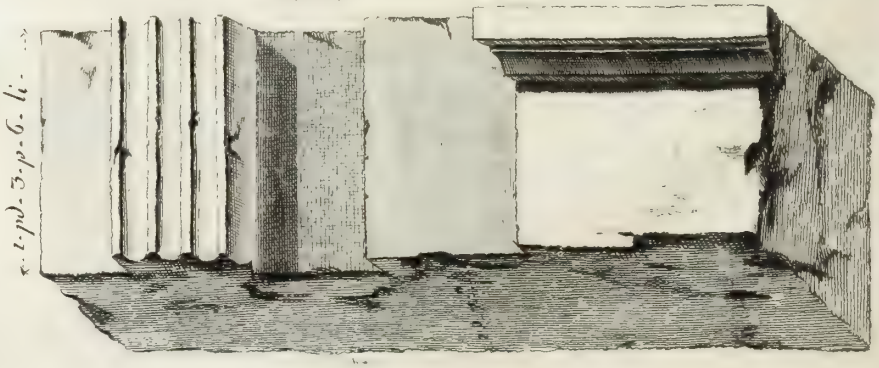
N°. I.



N°. II.



N°. III.



M. Sc.

PLANCHE V.

N°. 1er.

L'ignorance ne nous a laiſſé aucun monument entier, & on voit à regret des reſtes d'inſcriptions ſi mutilées & ſi rompues, qu'il eſt difficile de les rétablir; elles ne préſentent ſouvent que des mots ſur leſquels on ne peut aſſeoir aucun jugement ſolide: on les donne ici exactement, mais en plus petit caractere.

Celui-ci eſt le vœu d'un autel ou d'un temple que Raniorix conſacroit à ſa femme; ce nom de Raniorix eſt Gaulois: je laiſſe à des perſonnes plus habiles à donner une interprétation pour reſtituer ce paſſage. Les caracteres ſont des plus beaux ſiecles, & paroiſſent être tout au moins du temps des Antonins: peut-être étoient-ils gravés ſur le tympan de quelque édifice, dont la pierre avoit plus de ſix pieds de long, comme on le voit par la partie tronquée qui nous reſte; mais le temps nous voile encore des vérités plus néceſſaires.

N°. 2.

Ces caracteres ſont de même goût & du même temps que les précédens, ce ſont les reſtes d'un tombeau de la famille Sollia; elle étoit très-connue, il y en avoit à Langres, comme on le voit dans quelques monumens de cette Ville: ceux-ci en étoient, ſelon les apparences, une branche, qui vint s'établir à Dijon lorſque cette Ville devint conſidérable; ce ſont les reſtes de l'inſcription du tombeau, ſur lequel on peut lire, *ponendum curavit*, en ſous-entendant *monumentum*; mais on ignore ſi ce ſont ſes parens ou ſes amis qui l'ont fait faire.

N°. 3.

On voit encore au bas de cette planche un reſte de pilaſtre canelé, avec un autre tout uni, qu'on a trouvé joignant la pierre du premier monument de cette planche; ce qui peut faire croire que c'eſt un débris appartenant à l'inſcription.

PLANCHE VI.

N°. 1er.

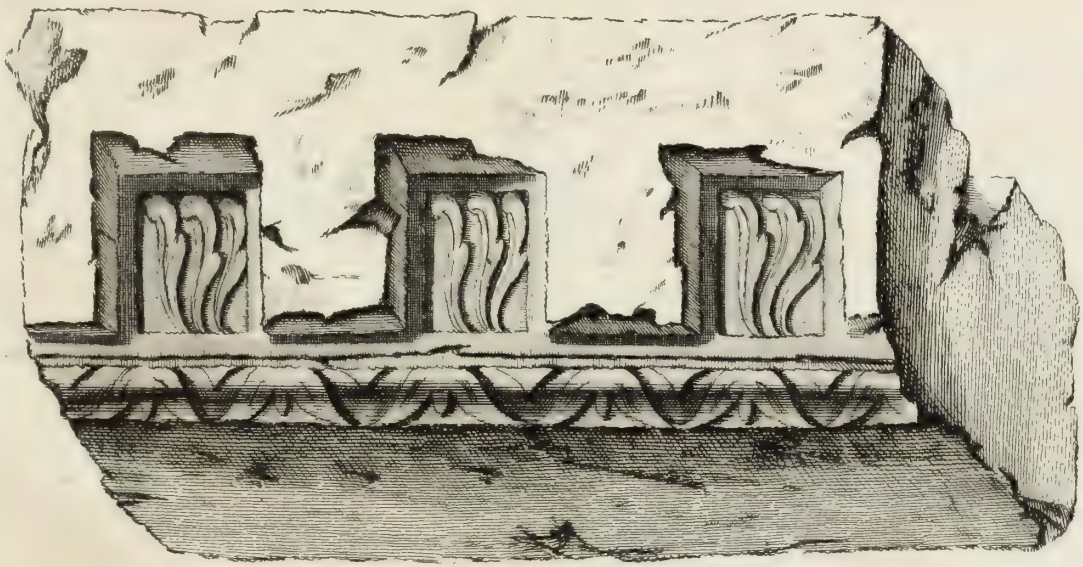
Tous les morceaux d'architecture que l'on rencontre dans ces ruines, nous prouvent l'état de l'ancien Dijon : on voit ici les reſtes d'une belle corniche ſculptée, dans le temps où les arts fleuriſſoient, avec les modillons de la partie de cette corniche d'ordre corinthien, qui ſervoit d'entablement à quelque temple ou à quelque grand édifice ; mais on doit remarquer qu'ils n'ont pas été détruits par la vétuſté, on y voit encore les coups de marteaux qui ont ſervi à les aligner avec d'autres pierres dans les fondations des murs de la Ville.

PLANCHE VII.

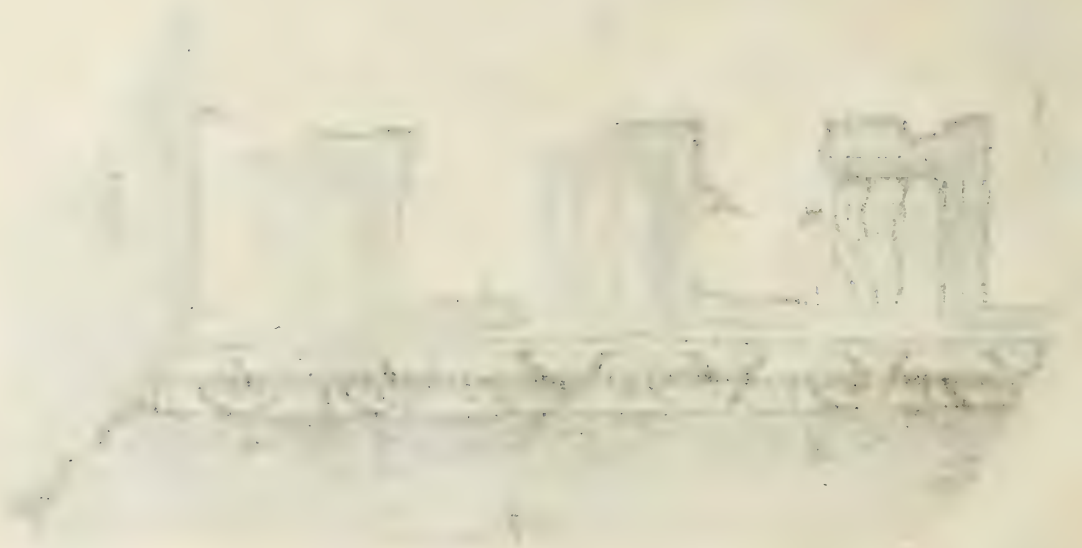
Il falloit que la piété envers les morts fût une des parties eſſentielles du culte des habitans de Dijon, puiſque dans les différentes démolitions des anciennes murailles conſtruites par Aurélien, on rencontre toujours des débris de tombeaux, d'inſcriptions ſépulcrales, & des repréſentations de figures en boſſe, formées

N°. I.

N°. II.



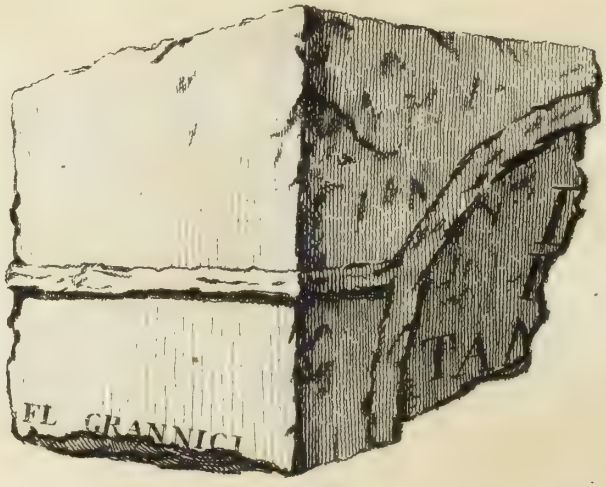
1. pied. 5. pouces.



N° I.

D M
NOVELLAE ET SEX
SEXTANVS P C
2 pieds 7 pouces
6 pouces
1 pd 9 p

N° II.


FL GRANNICI

formees dans de grands blocs de pierre blanche, avec les attributs des arts, des métiers ou de la profession de ceux qui y sont représentés, tels qu'ils étoient pendant leur vie : on y voit des gens de tout état, des autels, des vœux, des sacrifices dont il est difficile de décrire les sujets ; les usages de ce temps ne sont presque pas connus, & la plupart des inscriptions sont mutilées. Quoique Langres n'ait contribué en rien à la fondation de la Ville de Dijon, il est cependant naturel de croire que les habitans de la Capitale de cette République, ou les peuples des environs étant venus s'établir dans cette nouvelle demeure, y apporterent avec eux leurs coutumes & leurs mœurs : nous en retrouverons quelques exemples dans la suite, qui donneront plus de jour à cette vérité ; nous voyons peu de pareilles représentations avec des gobelets dans les autres sépultures de la Gaule, à l'exception de celles que l'on trouve dans la Ville de Metz, ce qui marque quelque confraternité d'alliance ou de commerce entre ces deux Villes. Martin Meurisse, Evêque de Madaure & suffragant de Metz, nous a donné quelques figures de cette maniere dans l'histoire des Evêques de cette Ville ; elles sont aussi rapportées dans l'antiquité expliquée du Pere Montfaucon, il n'en reste plus que quelques débris : M. Schœpflin se plaint amérement dans son *Alsatia illustrata*, du peu de soin que l'on a pris de ces monumens, dont il regrette la perte, comme nous la regrettons aujourd'hui dans les débris de ce qui nous reste de ceux de Dijon.

N°. 1er.

Cette planche représente les restes du tombeau d'un Romain : il est assez simple ; les saillies des plinthes & des filets qui le bordoient, ont été détruites pour mieux ajuster les pierres dans

les fondations comme de l'[illegible] meurs. Ce monument a été conſacré aux manes de *Flavia Novalla* & de *Sextanus* : ce Sextanus avoit eu ſoin de le placer ou de le faire apparemment conſtruire de ſon vivant.

N°. 2.

Le numéro ſecond n'eſt que la portion du tombeau, où on lit d'un côté *Flavi Granici*, comme dans l'autre on a écrit *Flavi Omfalinæ* : ce ſont les noms de ceux qui avoient mis leurs cendres dans le même tombeau ; il étoit commun à cette famille, dont le premier nom pouvoit marquer quelque alliance avec celle des Flaviens [1].

La premiere inſcription eſt poſée ſur le champ de la pierre qui a été taillée & enfoncée d'environ un pied de profondeur ; il eſt ſurmonté d'un ceintre formé de deux pieds & quelques pouces d'ouvertures ; on voit encore de grandes mortaiſes qui ſervoient à mettre des crampons, apparemment de bronze, comme c'étoit l'uſage dans ces temps, pour retenir ce tombeau, ou l'attacher à quelque édifice : nous en verrons encore quelques autres de même.

Mais ce qu'il y a de plus ſingulier dans ce monument, c'eſt que le creux de ces caracteres ſe ſont trouvés peints du plus beau [2] rouge, lorſqu'ils ont été tirés de vingt pieds ſous terre,

---

[1] Les femmes ne portoient ordinairement que le nom de leurs familles, juſqu'à ce qu'elles fuſſent mariées, où elles prenoient le nom de leurs maris.

[2] Ceux qui s'appliquent à la connoiſſance des antiquités Etruſques, en ont remarqué ſouvent des caracteres peints en rouge & en noir ſur les

où ils étoient depuis plus de quinze ſiecles; ils en ſont ſortis avec toute la fraîcheur & l'éclat du plus beau cinabre : on voit que ces deſtructions ne peuvent venir d'un incendie, qui auroit altéré l'éclat des couleurs.

Sur les caracteres D. M. *que l'on trouve avec les inſcriptions ſur les anciens monumens.*

LA ſépulture a été regardée de tous les temps, & chez tous les peuples, comme des devoirs ſacrés : cette pratique conſtante a été établie ſur la croyance que tous ceux qui n'avoient pas été inhumés, reſtoient des temps infinis ſans pouvoir parvenir au ſéjour des bienheureux; par cet acte de piété, les vivans croyoient donc rendre un grand ſervice aux morts, en leur procurant promptement cette heureuſe ſituation; ceux mêmes qui manquoient à un devoir ſi eſſentiel, étoient notés d'infamie : les mêmes devoirs ſubſiſtent encore parmi nous; mais nous en avons conſervé l'uſage par des motifs plus reſpectables.

On trouve ſur les anciens tombeaux des invocations aux Dieux Manes, que les Romains & les Grecs avoient coutume de joindre aux inſcriptions ſépulcrales, ſans qu'il ſoit encore décidé quels étoient les Dieux qu'ils invoquoient par cette

urnes cinéraires de cette nation; mais comme les lettres n'y ſont point parées, ils ſont peints à plat, comme les ornemens & les deſſins qu'on fait ſur la porcelaine. Les Antiquitaires pourront exercer leur ſagacité ſur ces uſages, qui ont entr'eux quelques rapports marqués.

formule, *Diis Manibus.* On a beaucoup varié dans l'interprétation qu'on en a voulu donner dans la mythologie païenne : on croyoit que les hommes conſervoient encore après leur mort les mêmes paſſions qui les avoient gouvernés pendant la vie; & comme dans tous les ſiecles l'ambition & l'intérêt ont été les premiers mobiles du cœur humain, on avoit imaginé un fleuve & un batelier qui paſſoit les ames pour de l'argent, on croyoit par conſéquent qu'il étoit néceſſaire de payer pour entrer au ſéjour des bienheureux; ce qui a fait croire depuis à la poſtérité que c'étoit par de pieuſes fondations qu'on arrivoit à la vie éternelle [1], & qu'il falloit payer ceux qui nous procuroient un ſi grand bien : l'eſpérance & la crainte ſont toujours libérales, ſur-tout lorſque l'on croit ſatisfaire ſes paſſions ſans danger.

On mettoit une piece d'or ou d'autre monnoie dans la bouche du mort, apparemment pour avoir une plus prompte expédition : cet uſage s'eſt maintenu pendant long-temps, & il en reſte encore des traces dans le Chriſtianiſme.

Par cette expreſſion, par cette formule d'uſage, a-t-on voulu faire entendre qu'il y avoit des Dieux protecteurs des ames, à qui on les recommandoit, & qu'on imploroit pour leur être favorables, ou croyoit-on que les ames elles-mêmes étoient diviniſées, comme nous voyons que les Romains l'ont penſé dans les apothéoſes des Empereurs?

Le véritable objet de cette formule ne paroît donc pas bien

---

[1] Rien n'eſt plus commun dans les chartres de fondations que les expreſſions, tantôt *ad refrigerium animæ meæ*, tantôt *pro remedio animæ meæ.*

développé dans les différens ſens où il a été préſenté, mais ils forment toujours une preuve conſtante de la croyance qu'on a toujours eu de l'immortalité de l'ame : les Sectateurs de la métempſycoſe ſe ſont ſervis de la même invocation, quoique leur ſyſtême ſur la vie future n'eût aucun rapport avec la béatitude dont les autres prétendent jouir après leur mort dans les Champs Elyſées.

L'incertitude des dogmes du Paganiſme, les vues bornées des Idolâtres ſur l'étendue du pouvoir ſuprême d'un ſeul Créateur, leur avoient fait imaginer des êtres mitoyens, qu'ils croyoient des ſubſtances légeres & aériennes, des êtres intelligens, à qui la Divinité vouloit bien remettre le détail du gouvernement du monde; ils les croyoient des protecteurs [1] qui veilloient plus particuliérement au bonheur des hommes, & qui étoient plus à portée de les ſecourir dans leurs beſoins : il y en avoit pour tous les états; il y en avoit auſſi pour la ſanté, pour la maladie, pour l'ame & pour la mort, & ces idées conſtamment reçues étoient devenues des loix dont la tranſgreſſion étoit dangereuſe, comme l'éprouva Socrate, & on voit ſouvent parmi nous que l'habitude eſt le principe des Ordonnances politiques.

Apulée nous dit au ſujet des Manes, que l'ame de l'homme détachée des liens du corps & délivrée de ſes fonctions, devient une eſpece de Démons ou Lémures, comme les appelloient les Romains : ces Lémures étoient de deux eſpeces; les bienfaiſans,

---

[1] Les Péripatéticiens admettoient des formes ſubſtantielles, des êtres mitoyens, qui produiſoient les différens arrangemens de la nature; il paroît qu'Ariſtote, en multipliant les cauſes ſecondes, voulut ôter à la cauſe premiere ſa gloire & ſa puiſſance.

que l'on appelloit Lares domeſtiques, ce ſont eux qui entretenoient la concorde dans la famille : les autres Lémures, étoient ces génies malfaiſans, condamnés pour leurs crimes à errer ſans trouver aucun repos; ils donnoient de l'effroi aux bons & tourmentoient les méchans. On nommoit auſſi Larves ceux qui étoient craints, & Penates ceux qui étoient adorés dans les maiſons; c'étoit comme chez nous des anges tutélaires, dont nous ne connoiſſons pas particuliérement les fonctions, mais que nous regardons en général comme génies protecteurs : il paroît que chez les Romains on invoquoit également tous ces Eſprits, pour leur demander des ſecours qu'ils n'étoient pas en état de rendre, tant par l'inſuffiſance de leur eſpece que par l'oppoſition de leurs caracteres, qui ſembloient contrarier les fins que l'on ſe propoſoit.

Il y avoit dans toutes les maiſons des Laraires, qui étoient dans le goût de nos Oratoires, où on dépoſoit une quantité de ces petits Dieux fabriqués par l'imagination des hommes; on croyoit qu'ils influoient beaucoup ſur le bonheur des morts & des vivans, on invoquoit les bons comme les mauvais : ſouvent on adreſſoit auſſi ſes vœux à des hommes diviniſés par la faveur, qui n'avoient eu pendant la vie d'autre mérite que d'avoir caché les crimes les plus odieux ſous l'écorce de la vertu.

Quelques-uns ayant réfléchi ſur les inconvéniens d'un pareil ſyſtême, voulurent donner une idée plus juſte de ces invocations. Feſtus nous dit que les Manes étoient invoqués par les augures, chez le peuple Romain, comme les Eſprits aériens; qu'il y en avoit de ſupérieurs & d'inférieurs qui préſidoient chez les morts & chez les vivans : il paroît par ce paſſage qu'on les croyoit des ſuſtances légeres, exiſtantes & répandues dans tout l'univers, ſous la protection & aux ſoins deſquels on recommandoit les ames, ſoit avant ſoit après le décès.

D'autres les ont regardés ſeulement comme des Dieux infernaux, qui préſidoient aux tombeaux & qui en avoient ſoin, des ſubſtances ſpirituelles qui voltigeoient autour de leurs dernieres demeures, en attendant un nouveau gîte dans les Champs Elyſées, ou qu'elles fuſſent placées dans un autre corps. La Mythologie païenne a toujours varié ſur ces idées, faute d'un point d'appui ſolide pour établir les dogmes; d'un autre côté, les Romains, par leurs apothéoſes, ont voulu nous faire croire que c'étoit aux ames mêmes à qui on adreſſoit des vœux, & que ces ſubſtances dégagées des liens du corps, étant devenues plus épurées, ayant acquis par conſéquent un degré de ſpiritualité plus parfait, avoient été enfin diviniſées.

Mais on mettoit toujours ſur les tombeaux, ſans en chercher la raiſon, & par la ſeule habitude, *Diis Manibus.*

Cette formule n'étoit pas la même chez les Grecs, elle étoit plus ſimple [1]. Ces peuples étoient plus ſpirituels que les Romains, dont les idées n'étoient pas ſi nettes & bien plus compliquées; on mettoit ſeulement chez les Grecs le nom du mort, auquel on ajoutoit le nom de bon, & c'eſt de ce nom exprimé par celui de *Manus*, que ces derniers ont pris les Dieux *Manes* qu'ils invoquoient dans les tombeaux. Ils formoient au haſard, comme les Romains, des ſubſtances, ſans en connoître la

---

[1] On trouve cependant dans pluſieurs inſcriptions Grecques ces mots : ΘΕΟΙΣ ΚΑΤΑΧΘΟΝΙΟΙΣ, exprimés ſouvent par les ſigles Θ. Κ, qui déſignoient les Dieux Manes des Romains; mais cette formule n'a été obſervée par les Grecs, qu'après la conquête que les Romains en avoient faite, & qu'ils ſe furent conformés aux uſages de leurs vainqueurs.

nature, & l'ignorance ſuivoit des preſtiges enfantés par le menſonge, ſource des erreurs qui de tout temps ont inondé le monde.

Cependant le reſpect pour les morts, & leur invocation a été dans tous les ſiecles, & chez preſque tous les peuples, un culte conſtant. Les Chinois ont toujours rendu un hommage particulier à leurs aïeux, nous en avons des preuves dans les diſputes que ces cultes occaſionnerent parmi nos Miſſionnaires. Le peuple le plus ancien du monde a toujours eu la plus grande vénération pour ſes ancêtres; chaque particulier conſerve encore aujourd'hui leurs images dans ſa maiſon, & par des génuflexions redoublées leur rendent chaque jour des hommages, & leur offrent de l'encens pour chaſſer les mauvais eſprits qui pourroient leur nuire : nous voyons dans l'ancien Teſtament [1] que l'uſage des encenſoirs étoit déjà établi comme à la Chine, qu'il a été de tout temps un culte de reſpect; & comme l'amour propre & la vanité ſe mêlent par-tout, nous avons par imitation conſervé des ſtatues & des tableaux pour repréſenter ceux dont nous tenons notre origine, & nous en avons laiſſé le culte & l'encens aux Chinois. Ce même culte ſubſiſte encore chez quelques peuples de l'Amérique, qui penſent comme les Romains que les ames ſont des ſubſtances ſubtiles & légeres; ils les croient quelquefois viſibles, & qu'elles font les mêmes fonctions ſpirituelles, que lorſqu'elles étoient unies avec le corps. L'habitude

---

[1] L'Exode, le Lévitique & les autres Livres de l'ancien teſtament, parlent ſouvent de l'encens & de l'encenſoir; rien n'eſt plus commun dans ces écrits ſacrés que ces mots, *adolere incenſum*; cet uſage a pris ſon origine de la fumée des ſacrifices qu'on offroit à la Divinité.

prend

PL. VIII.

N.° I.

N.° II.

2 Pieds

1 Pied 3 P.

prend toujours la force de la conviction, malgré les raiſonnemens les plus ſolides que l'on peut oppoſer à des pratiques ſi contraires à la raiſon; mais à travers ces incertitudes, on voit que les hommes toujours foibles, & connoiſſant l'inſuffiſance de leur nature, ont voulu s'appuyer de la protection de quelques Etres que l'imagination enfante, tandis que la raiſon leur démontre une Intelligence ſuprême, qui n'a pas beſoin d'Etre mitoyen pour mettre l'univers en action, puiſque ſa volonté ſeule eſt l'arbitre éternel de la Nature.

PLANCHE VIII.

Nos. 1 & 2.

Il paroît par les reſtes de ce monument, qu'ils ont ſervi de baſe à quelques trophées élevés après quelque victoire remportée ſur les ennemis. La foudre que l'on remarque ſur le bouclier, pourroit faire croire que c'eſt quelqu'action particuliere dont la Légion foudroyante a voulu conſerver la mémoire au retour de quelque campagne dans laquelle elle s'étoit diſtinguée par ſa valeur; mais on ne peut donner à ce ſujet que des conjectures très-équivoques : on voit ſouvent d'autres boucliers ſur leſquels il y a des foudres, qui repréſentent tout l'effet que doivent produire la valeur & l'activité dont elles ſont le ſymbole. Ici ſont toutes les marques des Légions Romaines; l'Aigle perché ſur un globe, pour marquer la puiſſance & l'autorité que Rome s'étoit acquiſes par ſes victoires ſur le reſte du monde : l'on reconnoît auſſi l'habillement des Soldats, les épées, les épieux & les autres armes deſtinées à l'attaque ou à la défenſe.

Cette baſe a été rompue, & ſemble avoir ſoutenu quelque colonne ou quelque monument remarquable ; on voit également le bon goût du temps où cet Edifice a été conſtruit & la célébrité du lieu où il a été élevé.

PLANCHE IX.

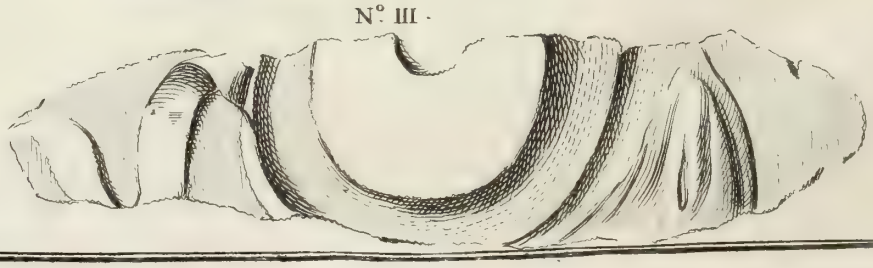
N°. 1er.

Les trois Figures qui paroiſſent dans ce bas relief, ont été trouvées dans les démolitions d'une des tours bâties par Aurélien. elles ſubſiſtent encore dans la maiſon d'un Particulier de Dijon, dont l'aïeul, homme habile dans ce genre de littérature, a laiſſé la deſcription : il a prétendu que c'étoit la repréſentation du mariage d'un certain Sintrus & de Caſſiopé ſa femme, dont on avoit trouvé le nom dans une inſcription voiſine de ce monument ; il ſoutient auſſi que l'enfant que l'on voit au bas, eſt l'Hyménée avec un bâton d'Augure. Il y a cependant apparence que ces Figures repréſentent un objet bien oppoſé à cette idée : je crois au contraire que c'eſt un tombeau ; on en peut juger par l'urne cinéraire que la femme porte à la main. On a déjà dit que ces repréſentations étoient communes dans la cité de Langres : cette urne, ſelon les apparences, contenoit les cendres du mari & de la femme ; on croiroit, à leur ſituation, qu'ils veulent partager le ſoin de porter chacun la moitié du poids, & qu'ils n'avoient pas voulu déſunir, même après leur mort, ce que l'Amour avoit uni pendant la vie. On voit que, chez nos ancêtres, l'amour conjugal étoit porté même au-delà du tombeau ; cette portion d'héritage a été conſommée par le temps.

N°. I.

N°. II.

N°. III.



On trouve une inſcription rapportée par Spon, qui nous apprend que c'étoit l'uſage de mettre les cendres du mari & celles de la femme dans la même urne :

Urna brevis geminum quamvis tenet iſta cadaver; Spon. ant.

On y mettoit même quelquefois les cendres de toute une famille du commun, & l'on évitoit par là la dépenſe de pluſieurs ſépultures : ainſi tout ſemble confirmer que c'eſt ici un tombeau de famille, & que l'enfant qui eſt au bas, & que l'on a pris pour le Dieu de l'hyménée, eſt plutôt le Génie qui avoit préſidé au bonheur de ces deux époux pendant leur vie; il eſt déſigné par un ſeul cœur qu'il tient à la main. Cet emblême repréſente leur parfaite union, & le bâton augural marque auſſi le bonheur dont ils devoient jouir dans le ſéjour des Bienheureux, pour récompenſe de leur tendreſſe réciproque ; ſi l'on n'aimoit mieux dire que le cœur entre les mains de cet enfant vouloit montrer que c'étoit le fruit de leur amour, & qu'après ſa mort ſes cendres avoient été enfermées dans le même tombeau.

PLANCHE X.

Nº. 1er.

Apollon étoit révéré chez les Romains ſous pluſieurs emblêmes : il étoit regardé comme le Dieu des beaux arts, alors on lui mettoit la lyre à la main; on l'honoroit auſſi comme le pere de la lumiere & l'auteur des biens que produit la Nature, on le repréſentoit alors avec des rayons; il étoit encore adoré ſous différens attributs, ſelon les ſervices divers qu'en attendoient ceux qui lui rendoient des hommages : il étoit auſſi fameux par

les Oracles qu'il rendoit à Delphes & à Claros. On avoit apporté ſon culte chez les Gaulois ſous le nom du Dieu Mithra : ils ne reçurent cependant ce Dieu dans leur Pays, que par complaiſance pour les Romains qui avoient tiré cette Divinité de Perſe, & à condition que ſon culte ſeroit confondu avec celui de Mercure, qui étoit leur Dieu ancien & favori, & qui faiſoit chez eux preſque toutes les fonctions des autres Divinités. On ne recevoit nulle part les Dieux étrangers, ſans faire quelques changemens dans leur culte, qui, pour ainſi dire, les naturaliſaſſent avec les autres Dieux du Pays; on éludoit par là la défenſe d'en admettre de nouveaux : on voit chez les Gaulois, depuis l'arrivée des Romains, les cérémonies unies & les Dieux confondus dans les différens hommages qu'on leur rendoit : on ſacrifioit auſſi des victimes humaines à Apollon; on le repréſentoit dans la Gaule monté ſur un taureau, comme il étoit repréſenté en Perſe ſous la face d'un lyon, pour marquer que c'étoit ſous ces ſignes qu'il étoit dans ſa plus grande force.

Ce Dieu portoit encore dans la Gaule le nom de Belenus [1]. Lorſque les Druides eurent adopté ſon culte, ils exercerent la Médecine ſous ſa protection; il en fut regardé comme l'inventeur. Auſone nous apprend qu'ils étoient particuliérement les Prêtres de ce Dieu, & même que le ſacerdoce ſe tranſmettoit de pere en fils dans leurs familles.

Il avoit un Temple à Dijon : on a trouvé une portion de ſon buſte, tel qu'on le voit ci-après dans la Planche; il étoit environné de guirlandes & de bandelettes : ſa figure étoit coloſſale,

---

[1] Belenus, en Langue celtique, veut dire blond, jaune : on prétend que c'étoit à cauſe qu'il étoit blond, qu'on l'avoit nommé Belenus; ce mot ſignifioit auſſi, en Grec, Splendeur, Lumiere.

comme il eſt aiſé de le remarquer par les proportions de la tête; mais il ne paroît pas ſculpté avec autant de goût qu'il auroit dû l'être ſous les Empereurs, où, ſelon les apparences, il a été travaillé, puiſqu'il a été trouvé parmi des monumens mieux exécutés : le ciſeau en eſt ſec; il a ſans doute été fait par des Artiſtes qui de tout temps ont été bons ou médiocres, tant à Rome que dans les Provinces, ſelon les dépenſes que l'on vouloit faire.

N°. 2.

Voici ce qui nous reſte d'une Diane, qui probablement étoit placée dans le même Temple que ſon frere, & où on lui rendoit les mêmes hommages; leur culte étoit ſouvent uni. Cette derniere Figure a beaucoup ſouffert dans les deſtructions des bâtimens; ſa tête, dont il ne reſte que la moitié, paroît d'une meilleure main que l'Apollon : l'on ne peut connoître aucun des attributs qui lui étoient particuliers, ni quel étoit le culte que l'on pouvoit lui rendre; il eſt à préſumer que c'étoit ſous le nom de Diane, puiſqu'elle eſt repréſentée avec un croiſſant derriere ſes épaules. On le voit placé de même ſur un marbre ancien rapporté par Spon : il nous dit, dans ſes recherches d'antiquités, qu'elle étoit adorée dans la Syrie ſous le nom d'un Dieu [1]; il ajoute que ceux qui croient que la Lune eſt une Déeſſe, ſeront toujours dominés par leurs femmes, dont ils deviendront les eſclaves; & qu'au contraire ceux qui la regarderont comme un Dieu, ne ſuccomberont jamais à leurs artifices : c'eſt peut-être de ce culte féminin adopté dans la Gaule, que les femmes

[1] On a ſouvent cru que la Lune préſidoit ſur le ſexe; mais l'on voit ici que ſes influences ont encore plus d'étendue.

chez les Gaulois ont tant pris de ſupériorité ſur les hommes, & que cet héritage, dont elles ſont reſtées en poſſeſſion, leur a été tranſmis juſqu'à nos jours.

Cette Divinité avoit, comme ſon frere, pluſieurs emplois : Diane dans les Bois, Proſerpine dans les Enfers, flambeau de la nuit dans les Cieux; c'étoit ſous cet emblême que les Romains l'adoroient ſouvent, & qu'ils imploroient ſon ſecours en pluſieurs endroits.

N°. 3.

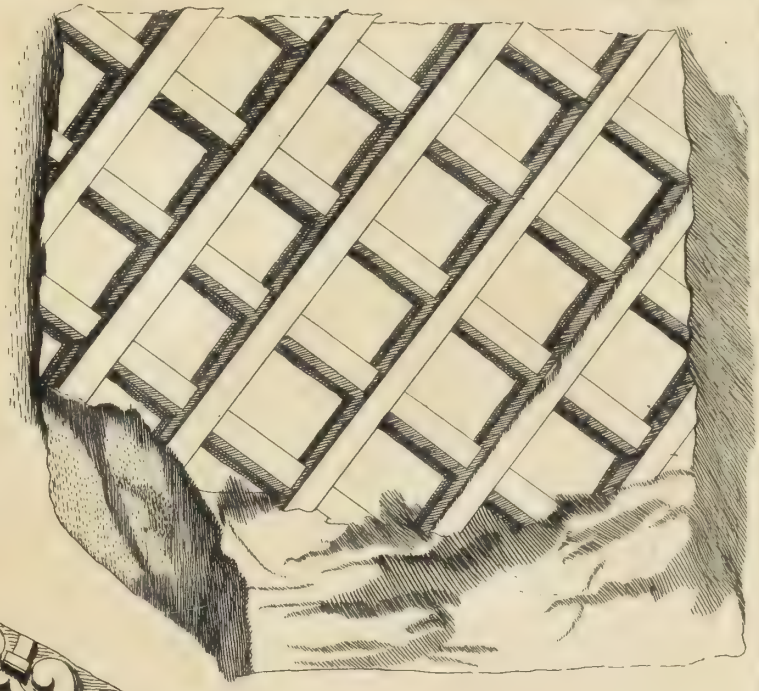
On a fait auſſi deſſiner le reſte de cette Diane par derriere, pour faire voir que le croiſſant n'étoit pas placé ſur la tête, comme on le voit ordinairement; mais qu'il prenoit ſon origine ſur les épaules, comme les Syriens l'ont repréſentée ſous le nom du Dieu Lunus. Les cornes & le deſſus du viſage de la Déeſſe ont été rompus en tirant les reſtes de cette figure de deſſous terre, il n'en reſte que la naiſſance du croiſſant attaché aux épaules; les Gaulois alors habitans de Dijon avoient cru qu'il étoit plus décent de le placer de même : les temps & les circonſtances changent les uſages & les maximes chez tous les Peuples, & une hiſtoire ſuivie de toutes les variations ſeroit curieuſe; les hommes ſont toujours deſſinés ſur le même fond, quoiqu'avec différentes nuances.

PLANCHE XI.

N°. 1er.

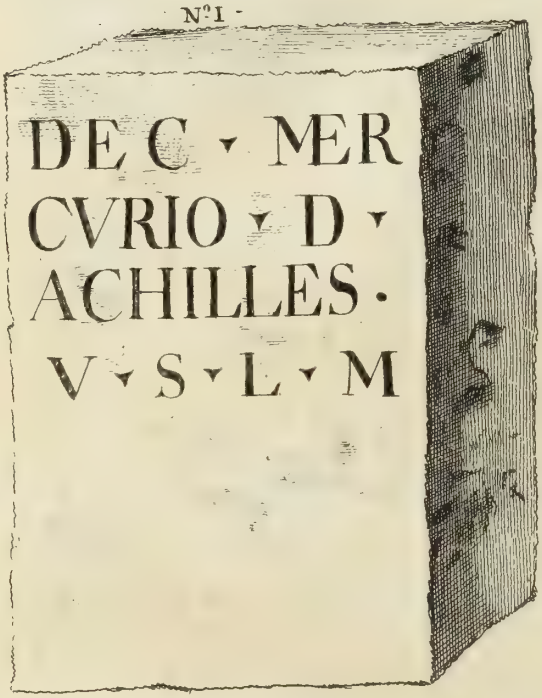
On a découvert, dans la deſtruction de la Tour de Bar, ce morceau d'architecture; c'eſt la moitié du fronton d'un Temple

N° II

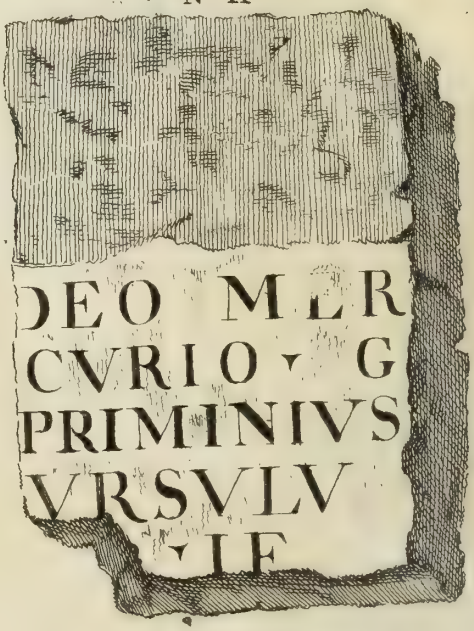


N° I·

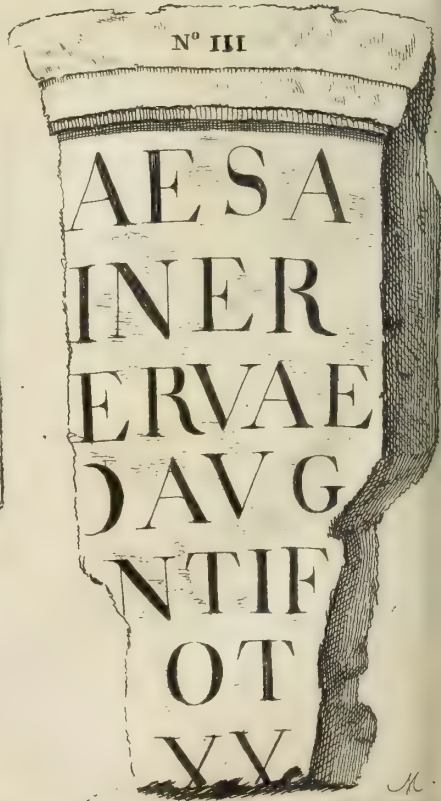
N°I ·



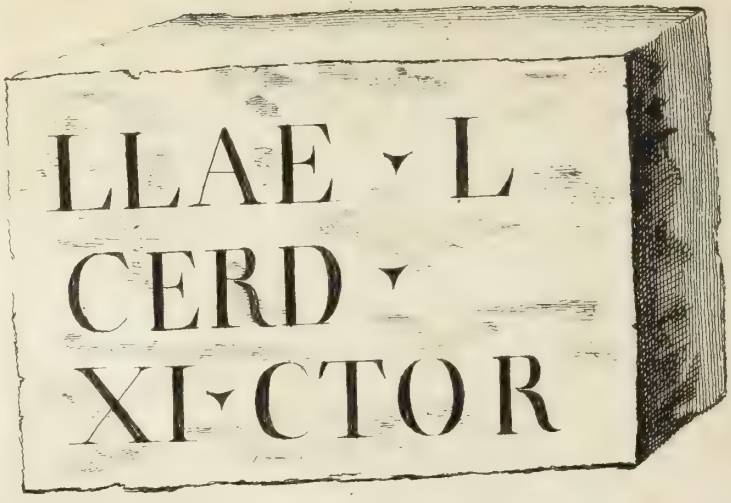
N° II ·



N° III



N° IV ·



ou d'un grand Tombeau, comme il eſt ici repréſenté : on en a coupé la corniche qui étoit trop ſaillante, pour l'ajuſter avec les autres pierres des fondations des murs d'Aurélien ; cette même corniche régnoit auſſi dans le bas & faiſoit reſſaut ſur la friſe qui étoit au deſſous. Il y a au milieu du tympan de ce fronton une urne avec deux anſes à côté, ce qui peut faire croire que c'étoit un monument deſtiné à quelque ſépulture, que l'on a voulu déſigner par cette urne : elle paroît ſoutenue par deux Dauphins qui rempliſſent les vuides du bas de ce fronton triangulaire, dont les bords ſont ornés de ſculpture.

N°. 2.

Ce fragment nous préſente les reſtes d'un plafond de pierre formé en parquet & diſtribué par quarrés : il paroît que c'eſt un débris de quelque Temple, dont les reſtes ont été diſperſés ou briſés. On voit encore beaucoup de voûtes d'anciens édifices de cette figure : la partie qui regarde le goût, eſt auſſi intéreſſante dans l'Architecture que dans la Sculpture ; il doit régner dans tous les Arts, c'eſt le génie recteur qui s'acquiert difficilement, qui met à leur place les parties qui doivent compoſer un tout régulier.

PLANCHE XII.

N°. 1er.

Parmi quantité de débris de caracteres bien formés, on a trouvé les reſtes de pluſieurs Inſcriptions que je rapporte ici. La premiere, eſt dans un grand morceau de pierre ſolide & quarré, que l'on a taillé pour l'ajuſter dans une muraille ; c'eſt une partie

d'Autel dédié à Mercure par Décime Achille, qui exécutoit le vœu qu'il avoit fait à ce Dieu : *VOTUM SOLVIT LIBENS MERITO;* comme on le voit par les lettres initiales. Mercure étoit un Dieu très-reſpecté dans les Gaules, comme nous l'avons déjà remarqué; il avoit pluſieurs ſortes de gens ſous ſa protection : ce *Décimus Achilles* étoit un Négociant qui avoit fait vœu de lui élever un Autel, peut-être pour le garantir des Voleurs en quelque occaſion dangereuſe, ou pour favoriſer ſon commerce dans quelques entrepriſes. On en voit un autre à côté.

N°. 2.

Ce monument a déjà été donné par Gudius & Muratori ſur les mémoires de M. de la Mare : c'eſt un reſte d'Autel couronné d'une corniche, qui a été rompue par les raiſons ci-devant dites. C'étoit peut-être auſſi un vœu fait par Caïus-Primicius-Urſulus; on ne peut porter ſur le reſte un jugement aſſuré, par le défaut de la pierre.

N°. 3.

Ce ſont les reſtes d'une Colonne milliaire, qui a été déjà donnée : les Romains avoient ſoin d'en mettre ſur tous les grands chemins, pour marquer la diſtance des lieux. La premiere étoit dans le Marché Romain, *in Foro Romano :* on la nommoit Colonne dorée. Les autres étoient diſtribuées ſur toutes les routes de l'Empire, pour fixer les diſtances des lieux principaux & la route que les Voyageurs avoient à parcourir; mais toutes ces Colonnes milliaires ne répondoient pas de ſuite en ſuite à la Colonne dorée de Rome, il y avoit de grandes Villes d'où l'on comptoit auſſi les différens chemins qui y aboutiſſoient. Celle-

ci

N°. I ·

2 pied 2 p.

N°. II ·

N°. III ·

ci a été trouvée près de Dijon, ſur la route qui conduiſoit à Autun; il la faut lire ainſi :

IMPERATORI CÆSARI DIVI NERVÆ FILIO,
NERVÆ TRAJANO AUGUSTO, PONTIFICI MAXIMO,
TRIBUNITIA POTESTATE. VV.

On ne voit pas le commencement du milliaire, la pierre rompue par le bas nous a enlevé les deux jambes inférieures des V, qui alors auroient formé des X, ce qui auroit marqué la vingtieme année de la puiſſance tribunitienne de Trajan, qui ſe rapporte à l'an 116 ou 117 de l'ere Chrétienne; que cette inſcription eſt peut-être auſſi un monument élevé en l'honneur de Trajan : il faudroit pour décider la queſtion trouver les parties qui en ont été ſéparées.

N°. 4.

Cette inſcription ſe trouve ſur la moitié d'une autre pierre rompue; il eſt difficile d'en deviner le véritable ſens, l'on peut croire que le mot *Cerd* eſt peut-être le reſte du mot *Sacerdos :* quelques jours l'on trouvera d'autres monumens qui ſerviront à l'explication de celui-ci. Comme le nombre des différens Dieux que l'on révéroit à Rome étoit immenſe, le nombre des Prêtres pour les différens cultes l'étoit auſſi; l'on n'a trouvé ni repréſentation ni aucun autre morceau qui pût nous apprendre à quel uſage cette inſcription avoit été deſtinée.

PLANCHE XIII.

N°. 1er.

Le premier ſoin de ceux qui gouvernent un Etat, eſt d'y faire aborder des alimens ſuffiſans pour la nourriture de ceux

qui le compoſent, ſans quoi l'eſprit de révolte en trouble bientôt la conſtitution. Cette Planche repréſente le Tombeau d'un Chef des Nautonniers de la Saone, qui devoit faire ſa réſidence à Dijon [1] : cet emploi étoit une eſpece de Magiſtrature qui avoit ſoin de la fourniture des vivres du Pays. Il y avoit cinq Corps de ces approviſionneurs, ſur les plus grandes Rivieres de la Gaule [2]; ils avoient de grands privileges : c'étoit une Société de riches Négocians qui avoient leurs Chefs; les Chevaliers Romains s'honoroient de ce titre, comme on le voit dans pluſieurs Inſcriptions. C'étoit à Châlons [3] que ſe faiſoit le dépôt de tous les bleds que l'on diſtribuoit, ſelon les beſoins. Nous voyons dans une Notice de l'Empire, ſous le regne d'Honorius, qu'alors l'Amiral ou Chef de tous ces Nautonniers demeuroit à Châlons-ſur-Saone; cette Ville étoit le magaſin de la Gaule, dès le temps de Céſar : ce Prince avoit fait faire un chemin pour la commodité des voitures, & c'étoit delà qu'il tiroit les grains dans le temps de la guerre qu'il fit aux Suiſſes.

Mais c'eſt à Commode que l'on doit l'origine de ces aſſociations d'approviſionneurs : ce Prince voyant que Rome manquoit ſouvent de bled, parce que l'Egypte, qui en étoit le grenier, en manquoit ſouvent elle-même, établit des Compagnies pour en amener d'Afrique; c'eſt ſur cet événement que le Sénat fit frapper une Médaille à l'honneur de cet Em-

---

[1] L'Inſcription étoit en très-belles lettres, d'un beau rouge, comme on en a déjà vu pluſieurs; mais on n'a pu la préſenter ici avec cette couleur.

[2] *Erant quinque Corporati navigantium, Ararici, Ligerici, Sequanenſes, Druentici, Petracorii.* Céſar. Comm.

[3] *In Provinciâ Lugdunenſi primâ, Præfectus claſſis Araricæ Cabalduno.* Not-Imp.

pereur, où l'on lit *Providentia Auguſti :* ſur le revers il préſente un Vaiſſeau de l'eſpece que l'on nommoit *oneraria* ou *geraria*, & dans les Commentaires de Céſar, *Navis frumentaria*, parce qu'il ſervoit à tranſporter les vivres. Ce n'eſt pas cependant à cette époque ſeule que l'on doit rapporter le commerce des bleds de l'Afrique pour Rome, on en tiroit déjà depuis long-temps : Auguſte avoit fait le même établiſſement pour l'Egypte; mais ce ne fut qu'environ l'an 185, le cinquieme du regne de Commode, que l'on établit cette Société d'Afrique, ſi favorable au public, puiſqu'elle mettoit l'Italie en état de ne plus craindre la famine, & cette attention procura à ce Prince le ſeul éloge qu'il ait mérité : on trouva cet établiſſement ſi avantageux, qu'il ſe répandit bientôt dans toutes les Provinces de l'Empire. Tibere avoit déjà ordonné des aſſociations de Marchands ſur la Seine, comme on l'a découvert ſous les fondations de l'Egliſe Notre-Dame de Paris; mais depuis que l'on eut connu l'utilité de celle de Commode, l'on créa des Magiſtrats pour veiller à l'exécution de ce projet, & c'eſt le Chef de ces Magiſtrats dont nous rapportons ici le Tombeau [1]. Le Sculpteur a marqué ſon emploi par la voiture que l'on décharge; elle étoit de l'eſpece de celle appellée *Benna*, faite avec de l'oſier, qui ſervoit également dans la Gaule à tranſporter les denrées, & de voiture aux Particuliers : delà venoit le nom de *Combenones* que l'on donnoit à ceux qui louoient de pareils Charriots pour le voyage; ceux-ci étoient à quatre roues d'égale hauteur, & tirés par deux chevaux de

[1] On voit par les lettres initiales H. M. S. L. H. N. S. *Hoc monumentum ſibi liber hæres non ſequitur :* ce qui nous fait connoître que ce monument avoit été fait pour lui ſeul &, ſelon les apparences, de ſon vivant, & qu'il défendoit à ſes héritiers d'y faire dépoſer leurs cendres.

front, & même quelquefois trois, avec des colliers & des harnois très-légers. On voit dans le Char un homme qui enleve le grain de la voiture, & un autre qui, ſelon les apparences, le tranſporte dans un *modium*, pour le donner à ceux qui le mettoient dans les Magaſins.

N°. 2.

Pour confirmer ce que l'on vient d'avancer, on donne ici la Médaille de Commode, qui fut frappée par ordre du Sénat, en reconnoiſſance du ſervice que ce Prince rendoit à la Ville de Rome par l'établiſſement d'une Société qui la garantiſſoit de la famine; ce fut le ſeul ſervice qu'il rendit pendant ſon Gouvernement. Quoique les Médailles de Commode ſoient très-communes, celle-ci avec ce revers eſt très-rare, & ſert à nous apprendre le temps de cet établiſſement; il eſt marqué par la légende : l'on ne voit ſur le vaiſſeau qu'un ſeul Pilote, pour montrer que l'Empereur ſeul gouvernoit l'Empire, & que la gloire de tous les événemens heureux devoit lui être attribuée; il eſt repréſenté [1] dans cette Médaille ſans Soldats & ſans Matelots, donnant ſes ordres par l'attitude de ſon bras. L'on en frappa encore une autre ſur le même ſujet; elle eſt très-rare. Dans celle-ci l'Empereur poſe le pied droit ſur la proue d'un Vaiſſeau; l'Afrique paroît lui préſenter des épis : ce Prince étoit vain, il exigeoit beaucoup de reconnoiſſance & faiſoit peu de bien; il vouloit qu'on lui offrît des ſacrifices comme à un Dieu.

---

[1] Pluſieurs Antiquaires prétendent que Spon a mal rapporté cette Médaille, & qu'au lieu de P. D. *Populus dedicavit*, il faut lire, S. C. *Senatûs-Conſulto*.

N°. 3.

Les hommes comptent en vain s'immortaliſer par leurs ſépultures, leurs ſucceſſeurs ou quelques accidens détruiſent bientôt le ſouvenir de leur exiſtence avec les monumens qu'ils croyoient devoir perpétuer leur gloire. Ce Tombeau a été tiré des ruines d'une Tour, & lui ſervoit de fondation : il y eſt reſté environ 1500 ans ; l'inſcription s'eſt encore trouvée peinte du plus beau rouge, malgré l'eſpace de tant de ſiecles, que cette couleur étoit demeurée dans la gravure des caracteres. On ne doit point préſumer de ſupercherie dans ceux qui ont déterré ce monument : les Manœuvres & les Maçons qui le trouverent, étoient prêts à le briſer pour l'enlever plus aiſément ; il fut ſauvé de leurs mains, pluſieurs perſonnes l'ont vu encore peint du rouge le plus vif, qui s'eſt cependant preſque diſſipé après avoir été expoſé pendant une année à la pluie & au ſoleil. Ce Tombeau eſt aſſez ſimple : il eſt creuſé, comme celui que nous avons déjà rapporté, de la profondeur d'environ un pied ; l'ouverture qui eſt au bas du centre eſt de trois pieds, les ornemens du tour ont été détruits, l'on voit ſeulement les trous des crampons qui ont ſervi pour l'attacher à quelques morceaux d'Architecture qui l'accompagnoient : l'Inſcription nous marque que c'étoit le Tombeau que *Sentrus Secularis* avoit fait faire de ſon vivant pour y mettre ſes cendres & celle de *Caſſiope* ſa femme ; il étoit encore deſtiné à mettre celles de *Carantillus*, qui peut-être étoit ſon fils. C'étoit un monument qu'un pere avoit vraiſemblablement préparé de ſon vivant pour ſa famille ; il paroît qu'elle étoit fort étendue à Dijon, par pluſieurs Sépultures que l'on a trouvées de ce nom,

ſans que nous puiſſions être inſtruits par le reſte de l'Inſcription, du rang qu'elle y tenoit. Le mot de *monimentum* eſt une expreſſion que l'on trouve quelquefois au lieu de *monumentum*; les caracteres en ſont très-beaux & ne ſe reſſentent nullement de la décadence de l'écriture.

PLANCHE XIV.

Avec des Obſervations ſur les Vaſes & différens uſtenciles que l'on voit à la main des Figures.

On trouvera dans cette Planche, & dans les ſuivantes, pluſieurs figures ſculptées, à demi-boſſes, ſur de grandes pierres blanches; ce ſont des Tombeaux de familles Gauloiſes ou Romaines, où l'on a repréſenté les défunts.

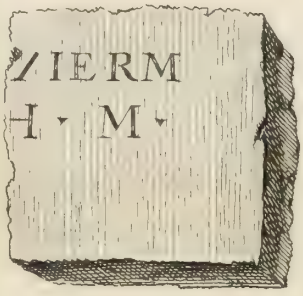
L'envie de conſerver la mémoire de ce qui avoit été cher, & la vanité de faire connoître ſes ancêtres à la poſtérité, ont été de tout temps & ſont encore aujourd'hui les motifs d'un uſage pratiqué dans tous les Pays.

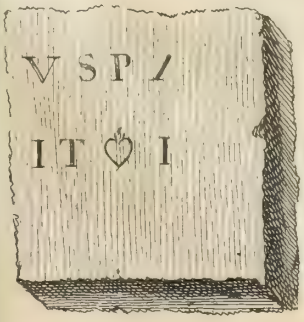
On trouve dans preſque toutes les ruines des anciens murs de Dijon, des Figures, avec des vaſes, des gobelets, des paniers ou d'autres uſtenciles. On ne nous a encore donné que de foibles lumieres ſur ces uſages & ſur la véritable cauſe de ces repréſentations : on les rencontre communément dans ce que l'on appelloit autrefois la Cité de Langres, qui comprenoit ce que cette République avoit poſſédé avant la conquête des Romains, ſur le territoire de laquelle la Ville de Dijon a été fondée; on en trouve encore quelques autres dans le Pays Meſſin.

N° I -

N° II -

N° III -





M. S.

Le Pere de Montfaucon nous dit dans ſes Antiquités, qu'il eſt difficile de rendre raiſon de tous ces uſages; il croit cependant que ces taſſes n'ont été miſes entre les mains de ces figures que pour nous apprendre que le pays étoit abondant en excellent vin : il pouvoit encore, par la même raiſon, nous aſſurer que ceux qui avoient le gobelet à la main aimoient beaucoup en faire uſage, puiſqu'ils portoient la marque de leur penchant; mais il n'a pas voulu apparemment ajouter cette réflexion naturelle, par politeſſe pour le ſexe & pour les enfans qui portent dans toutes ces figures les mêmes ſymboles que leurs peres & leurs maris.

Je rapporte ici ce que j'ai trouvé de plus vraiſemblable, pour mettre les Lecteurs plus à portée de décider ſur ces repréſentations : le peu de connoiſſance du temps de leur fabrique, le débris des Inſcriptions & des Figures, & d'ailleurs les mœurs particulieres de ces temps qui nous ſont preſque inconnues, nous empêchent de porter un jugement aſſuré ſur tous ces uſages; nous tâcherons cependant de les expliquer en rapportant ce que les Auteurs les plus inſtruits ont dit de plus vraiſemblable.

Dijon, après les premiers temps de ſa fondation, prit le goût regnant de la Capitale du monde : le luxe y perça comme dans tout le reſte de l'Empire; mais l'on voit tant de mélange du bon ou du mauvais goût dans les Figures qu'on rencontre ſous ces décombres, qu'il paroît d'abord difficile d'en donner une raiſon ſuffiſante. On y voit les deſſins les moins corrects à côté de ceux du plus beau ſtyle : les caracteres des Inſcriptions & l'Architecture ſont de même; mais la raiſon de ce mélange eſt facile à découvrir, ſi on conſidere que les Ouvriers qui travailloient aux fortifications d'Aurélien, trouvant à leur portée différentes

ruines de Temples ou d'autres édifices, s'en ſervoient au haſard pour former les fondations. Preſque toutes ces Figures ont à la main des vaſes ou autres uſtenciles, cet uſage étant particulier, comme nous l'avons déjà dit, à la République de Langres; c'eſt ce qui rend l'explication plus difficile.

Les Romains avoient différentes ſortes de vaſes; les uns étoient appellés votifs, les autres ſacrés : ceux-ci ſervoient dans les ſacrifices & dans les Laraires, & les autres étoient deſtinés pour les Tombeaux, ſoit pour y dépoſer les cendres des morts, ſoit pour les libations ou pour les repas funéraires, comme nous l'apprend Athénée; les autres vaſes étoient pour les uſages ordinaires de la vie.

Spon nous apprend que l'uſage de repréſenter les morts avec des gobelets venoit des repas funéraires qu'on leur faiſoit : on les appelloit *Cœnæ ferales*. On mettoit près du Tombeau, ſur une table, quelques plats avec des gobelets, comme on le voit encore dans un repas repréſenté ſur un marbre à Saint Jean de Latran; le mort y porte un vaſe à la main : ne ſeroit-ce pas là l'origine de la coutume que nous avons encore aujourd'hui, de ſervir la table des Princes après leur trépas ? Cette cérémonie paroît marquer le regret de quitter ce que nous perdons : que l'on ſe fait illuſion ſur ſon malheur, en voulant prolonger par ces apparences le moyen de le poſſéder plus long-temps !

On trouve encore ſur un revers d'une Médaille de *Marc-Aurele*, rapportée par Du Choul, dans ſon Diſcours ſur la religion des anciens Romains, *Concordia Auguſtorum*. L'on y voit Marc-Aurele tenant une taſſe à la main, qui annonce par ce ſigne ſa déification : il paroît que c'étoit la repréſentation de l'urne cinéraire dans laquelle on penſoit que le vivant ſubſiſtoit

ſubſiſtoit encore après ſa mort. Cette idée confirme ce que nous dit *Chorier*, dans ſes Antiquités de Vienne, page 500, où il veut prouver que ces vaſes étoient des urnes cinéraires. Il nous rapporte une Inſcription de la plus belle morale :

SI ABSIT CINIS HAC IN URNA,
T. N. SPIRITUM CERNE, IN CUJUS
SALUTEZ NIHIL TEMERÈ DICTUS EST *.

Si vous ne voyez plus les cendres dans cette urne, ſongez à la belle ame contre laquelle il ne fut jamais rien dit.

Il paroît que toutes ces ſortes de vaſes déſignoient aux vivans l'immortalité de ceux dont l'on ſculptoit l'image ſur le Tombeau; on croyoit encore que leur génie voltigeoit autour de la repréſentation du mort & de l'urne qui en contenoit les cendres : c'étoit auſſi delà que venoit le reſpect que les Romains avoient pour les ſépultures; ils penſoient que c'étoit bleſſer un mort que de détruire ſa derniere demeure. On rencontre encore dans un grand nombre de monumens antiques, la Juſtice repréſentée une taſſe à la main & un ſceptre dans l'autre; ce qui montroit que l'on rendoit aux morts la juſtice qu'ils avoient méritée pendant leur vie.

Tous ces emblêmes ſont les expreſſions du reſpect que les vivans conſervent pour les morts, dans le temps où l'envie n'a plus de quoi exercer ſa malignité, & que nous n'avons plus cette jalouſie cruelle qui nous empêche de leur rendre,

---

* Pluſieurs Savans aſſurent que cette Inſcription n'eſt pas véritable; cependant Chorier déſigne l'endroit où il l'a trouvée.

pendant la vie, la juſtice qui leur eſt due. L'uſage de cette eſpece d'apothéoſe avoit été négligé dans d'autres pays, mais il avoit été plus particuliérement adopté dans ces cantons, & ſur-tout dans la Ville de Dijon : il avoit été auſſi très-ſuivi dans celle de Metz; quantité de familles Romaines y étoient établies, & tous les Citoyens avoient obtenu le droit de Bourgeoiſie.

Un habile Antiquaire nous rapporte, dans ſon Livre de la religion des Gaulois, un Tombeau de la Ville de Metz, dans le goût de ceux de Bourgogne, qui avoit déjà été donné par Meuriſſe : il paroît confirmer ce que je viens de dire ſur la façon dont les Gaulois repréſentoient leurs morts. On y voit un jeune homme qui tient une taſſe de la main gauche, & ſur la droite, il porte une tourterelle prête à s'envoler : on a voulu déſigner par cet oiſeau l'ame qui partoit du corps; & par la taſſe, le repos éternel repréſenté par les cendres qui étoient cenſées contenues dans ce vaſe. Enfin, il ſemble qu'on vouloit faire voir par ces repréſentations extérieures, le ſoin que l'on avoit eu de mettre dans le Tombeau tout ce qui pouvoit ſervir au repos des manes de ceux qui avoient été inhumés.

Ces ſortes de repréſentations ſervoient encore de leçon morale pour les vivans; l'on peut encore confirmer ce ſentiment par une autre Inſcription rapportée par Chorier :

HAC IN URNA CLAUSUM PANDITUR TOTUM SECRETUM.

Ici ſe découvre tout le ſecret de la vie humaine *.

Il paroît que l'on a voulu dire que les hommes qui avoient tant fait de bruit pendant leur vie, & dont la vanité leur

---

* Voyez la Note précédente.

avoit fait faire tant de fauſſes démarches, que ceux enfin qui ſe croyoient ſi grands & ſi puiſſans étoient réduits à ce peu de cendres que contenoit le vaſe, & que c'étoit là que ſe réduiſoit tant de fauſſes vapeurs qui avoient inondé leurs ames, & qu'ils en reconnoiſſoient la folie par le peu qui en reſtoit.

Dom Martin en rapporte encore une autre, par où l'on voit que la croyance de la double ſubſtance qui conſtitue notre être, étoit bien connue & bien développée chez les Gaulois nos ancêtres; l'Inſcription nous dit:

Leve le voile & médite ſur le compoſé des ſubſtances qui s'uniſſent & ſe ſéparent.

Cette morale qui nous aſſure d'un autre état après notre mort, avoit été enſeignée par les Druides: elle faiſoit expoſer leurs Diſciples aux plus grands périls [1]; ils mépriſoient cette vie qui leur paroiſſoit indifférente, par l'inconſtance & les miſeres qui l'accompagnent; ils tournoient toute leur attention ſur celle qui devoit ſuccéder, & qui devoit être plus heureuſe & plus ſtable.

Outre ces taſſes, l'on voit encore des pots de différentes façons, des corbeilles, des boîtes, des ſeaux & des rouleaux, *volumina*, des acerres, des bâtons d'augures, & différens autres inſtrumens qui étoient les ſuites du reſpect que l'on rendoit aux morts: l'on vouloit auſſi déſigner leur état par ces différens attributs.

---

[1] *Maximè virtutem excitari putant metu mortis neglectu.* Comment. de Céſar.

La plupart des pots ſont des *Ollæ*, dont on ſe ſervoit dans les ſacrifices, qui déſignoient l'eſpece de ceux que l'on avoit faits aux manes des défunts. D'autres figures portent des ſceaux dans leſquels l'on mettoit les os qui reſtoient après avoir brûlé les corps ſur les buchers; les petits coffres carrés étoit *l'acerra* où l'on mettoit les parfums que l'on brûloit continuellement dans le lieu où ils étoient dépoſés, juſqu'au jour de l'inhumation : l'on croit encore, avec raiſon, que les papiers roulés qu'ils avoient à la main, marquoient les emplois qu'ils avoient eu dans la Magiſtrature. Dans d'autres figures, l'on trouve des outils, qui repréſentoient les métiers ou les arts qu'ils avoient exercés pendant leur vie : il paroît que ceux qui étoient chargés de ces détails funéraires, avoient mieux aimé déſigner la qualité des perſonnes par ces repréſentations que par l'écriture; mais malheureuſement l'explication en eſt devenue plus difficile, par le peu de connoiſſance que les Hiſtoriens nous en ont laiſſé.

Nous donnerons dans le détail de l'explication des Planches, ce que nous trouverons de plus plauſible ſur ces matieres; nous indiquons dans ce précis une idée générale de toutes ces repréſentations, pour ne pas revenir à chaque inſtant ſur nos pas, & pour éviter la répétition des objets aſſez triſtes, qui n'intéreſſent que les amateurs de l'antiquité, & que le regne de la frivolité déſavouera.

La figure du numéro 1er. de cette Planche, dont il ne reſte que la moitié du corps, paroît être d'un Romain : on diſtingue encore ſur ſa tunique quelques traces d'une toge qui lui recouvre la main droite, dans laquelle il tient un rouleau; c'étoit la marque de quelque Magiſtrature ou Dignité qu'il avoit exercée pendant ſa vie. On ne peut voir l'action de

ſon autre main qui a été détachée avec le reſte du corps ; ſon nom eſt écrit en beaux caracteres, ſur le rebord, avec l'invocation aux Manes, MASCELLIONI, *Marci Soli Filio :* celui-ci étoit peut-être encore de la famille des Sollii ; on n'a pas voulu nous inſtruire de ſon emploi, ainſi l'on ne peut tirer que de foibles lumieres pour l'Hiſtoire.

On ſait que le rouleau de papier que l'on mettoit à la main des morts étoit une marque de diſtinction; on en voit ſur les repréſentations des Conſuls ou des autres grands Magiſtrats de Rome : ceux qui avoient quelque commandement en voulurent porter comme des *agenda* de ce qu'ils devoient ordonner; chacun depuis voulut auſſi avoir un rouleau à la main, pour ſe donner un air d'autorité. L'amour propre engage ſouvent les hommes à uſurper des titres qui ne ſont dûs qu'à la naiſſance ou au mérite : cette marque d'honneur dégénéra bientôt en abus, & s'introduiſit dans tous les Etats ; comme chacun voulut auſſi, chez les Romains, porter des anneaux qui ne furent d'abord qu'une marque de diſtinction particuliere : ainſi la méthode des uſurpations s'eſt perpétuée juſqu'à nos jours [1].

N°. 2.

Le numéro ſecond de cette Planche paroît avoir éprouvé les injures du temps ou des deſtructions : il repréſente deux jeunes hommes entourés d'une toge ou *pallium* qui leur cache les bras; le contour eſt très-effacé, la pierre a été briſée, &

---

[1] En France, chacun veut auſſi, par abus, porter l'épée & le titre de Marquis.

l'on ne voit aucune écriture qui nous apprenne ni le nom ni l'état qu'ils avoient.

N°. 3.

Les mêmes accidens qui ont détruit les premieres figures, ont influé ſur celle-ci, dont il ne reſte que la moitié : on y voit un homme d'un âge déjà avancé, qui regarde, avec une eſpece de chagrin, une femme qui porte ſes regards ſur lui avec attention. La premiere figure eſt vêtue d'une toge ouverte qui eſt ſur ſa tunique ; les bras ont ſuivi le ſort du reſte. La femme qui eſt à côté porte un vêtement qui lui tombe ſur l'eſtomac ; c'étoit, ſelon les apparences, un pan de ſa robe que l'on redoubloit en le faiſant paſſer ſur l'épaule : l'on voit la même invocation aux Dieux Manes, & ſur le rebord D. M. Biillicia, Bell. Soror. On mettoit ſouvent dans les Inſcriptions deux I pour un E : l'Inſcription eſt fruſte & difficile à rétablir.

On trouve encore ici deux morceaux d'Inſcription, ſur deux pierres rompues, où il ne paroît que le reſte d'un nom trop défiguré pour ſe livrer à des conjectures : H. M. ſont les lettres initiales de *Hoc Monumentum*.

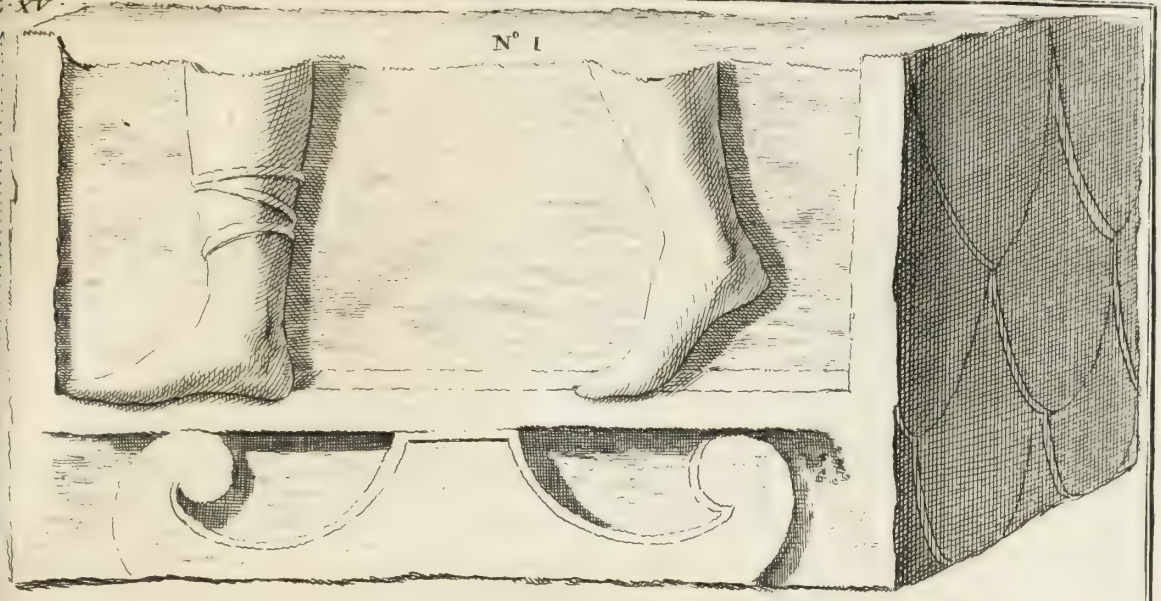
PLANCHE XV.

N°. 1er.

Si l'on trouvoit ſur tous les monumens que l'on a découvert l'hiſtoire de ceux qu'ils repréſentent, on auroit pu en compoſer une, de cette partie de la Gaule ſur laquelle l'on a ſi peu écrit de détails, & les morts que l'on a honorés de leurs repré-

PL. XV.

N° I



2 Pds.

N°. II.

8. Pouces

2. Pds. 3. P.

18. Pouces

N III

15 Pouces

1. Pieds 9. P.

N. IV.

1. Pied 10. P.

ſentations, auroient aujourd'hui inſtruit les vivans de ce qui s'eſt paſſé; & tous ces reſtes combinés ou comparés les uns aux autres, nous auroient appris l'hiſtoire même par ces ruines, au défaut des Hiſtoriens : l'on verra ici, comme ailleurs, les ravages de l'ignorance.

Ce numéro eſt le débris d'une grande figure repréſentée ſur une pierre de ſix pieds; on n'a trouvé que la moitié des jambes, bien diſpoſées & d'un bon deſſin, qui ſont poſées dans l'attitude de marcher : la pierre eſt ornée par le bas, & ſur les côtés, de grandes écailles ſculptées; ſa chauſſure eſt à la Gauloiſe, & au premier coup d'œil on le prendroit pour Apollon : on a en vain cherché les parties qui en dépendent.

N°. 2.

Les Anciens ſe ſervoient ſouvent d'emblêmes pour marquer les qualités perſonnelles de ceux dont ils donnoient l'image : ces repréſentations ſuppléoient à l'écriture & ſervoient de précis à l'hiſtoire de la figure, qui n'auroit pu être détaillée dans le peu d'eſpace d'un monument. On trouve ſur cette pierre, dont il ne reſte que la partie ſupérieure, une figure très-triſte, qui porte une eſpece de bandeau qui lui retient les cheveux autour du front; elle porte une ſaie Gauloiſe aſſez courte. On voit ſur ſon bras gauche un mouton, ce qui pourroit déſigner la douceur de celui qu'on voit ici repréſenté; mais le fouet qu'il porte dans l'autre y paroît oppoſé : à cette premiere idée, la douceur n'a pas beſoin de châtimens; ce ſont des énigmes difficiles à expliquer. Cette figure porte le ſagum fort court, ce qui pourroit repréſenter un de ces Précepteurs eſclaves que l'on prenoit pour élever les enfans : auroit-on voulu montrer que celui-ci avoit adouci, par la correction,

ſon diſciple, & l'avoit rendu plus ſouple ? Ce ne ſont que des conjectures auxquelles on eſt obligé d'avoir recours, qui ſervent quelquefois à donner des idées au défaut d'Inſcriptions.

N°. 3.

Toujours des figures & des monumens mutilés. Celle-ci ſur laquelle on ne voit aucune Inſcription ni aucun nom, nous laiſſe ignorer ſi ce ſont les reſtes d'un Tombeau ou la repréſentation d'un mariage : on voit l'homme ayant une main ſur la poitrine, & l'autre ſur l'épaule d'une femme qui eſt peut-être la ſienne; ſon attitude ſemble témoigner ſon amour ou ſa foi : ce ſont des momens flatteurs qui ne ſont pas toujours durables dans le mariage, mais que le Sculpteur a choiſis pour marquer les ſignes paſſagers du bonheur. La femme ſemble lui témoigner ſa reconnoiſſance par un regard affectueux. Sa coëffure approche de la figure précédente, ſes cheveux ſont renverſés ſur ſa tête; elle porte auſſi une eſpece de bandeau que l'on nommoit *Infula*; il étoit de laine & de couleur blanche, & retenoit les cheveux ſur les tempes, & revenoit s'attacher par derriere : les Sacrificateurs en portoient auſſi qui ſe nouoient de même, & dont les deux bouts pendoient ſur les épaules.

On ne voit, au reſte, rien qui puiſſe nous apprendre ce que repréſentent ces figures; mais on trouve toujours des choſes qui nous découvrent quelque uſage intéreſſant.

N°. 4.

La derniere figure de cette Planche eſt ſur une pierre carrée, ſans Inſcription, comme les précédentes; l'on y voit une jeune femme dans une attitude bien deſſinée, tenant un gobelet à la main

main, ce qui nous assure que cette pierre étoit la représentation d'un Tombeau : les cheveux sont bien ajustés & son visage agréable, avec de grands traits à la Romaine, mais elle paroît nue ; l'on voit cependant que la main dont elle tient le vase est recouverte de draperie, il n'en paroît aucune sur le reste de son corps : on peut croire que c'est au temps à qui l'on peut attribuer ce défaut ; mais si c'est le temps, il a travaillé la figure en nud aussi adroitement que le Sculpteur, quoiqu'il ne soit pas facile de le décider par la quantité de mutilations que le Dessinateur n'a pas marquées. On prendroit d'abord cette figure pour celle de *Hygia*, Déesse de la santé, & fille d'Esculape : la figure que l'on voit sous sa main paroît être celle d'un gros serpent [1], & le gobelet qu'elle porte pourroit aussi désigner la santé ; elle a été représentée plusieurs fois à peu près dans cette attitude, sans que l'on puisse assurer que ce soit cette Déesse, quoiqu'elle porte comme elle le vase de la médecine, & sous sa main, le symbole d'Esculape.

---

[1] On pourroit regarder ce fragment comme le reste d'une *corne d'abondance*, ce qui donneroit alors occasion à de nouvelles conjectures : on représentoit souvent des figures portant des cornes d'abondance, pour marquer que les richesses sont filles du travail & de l'épargne ; peut-être est-ce ce qu'on a voulu marquer ici, & que cette femme avoit acquis de grands biens par sa frugalité & son économie. Cette pierre dont la moitié a été brisée, & les draperies détruites par le temps, nous empêchent de pouvoir porter un jugement assuré. Voilà les conjectures les plus vraisemblables que l'on peut donner sur ce monument.

PLANCHE XVI.

Nº. 1er.

La décoration de ce numéro nous offre une grande urne, jetant des flammes; la ſculpture en eſt de bon goût & du temps des beaux Arts : le peu d'épaiſſeur de cette pierre prouve qu'elle a été appliquée à quelqu'Autel; le Sculpteur, ſelon les apparences, a voulu marquer par ces flammes la vivacité des vœux de celui qui l'avoit conſacré. C'étoit peut-être auſſi un emblême que l'on mettoit ſur les Tombeaux, pour déſigner l'éternité de l'ame de celui à qui il étoit deſtiné.

Nº. 2.

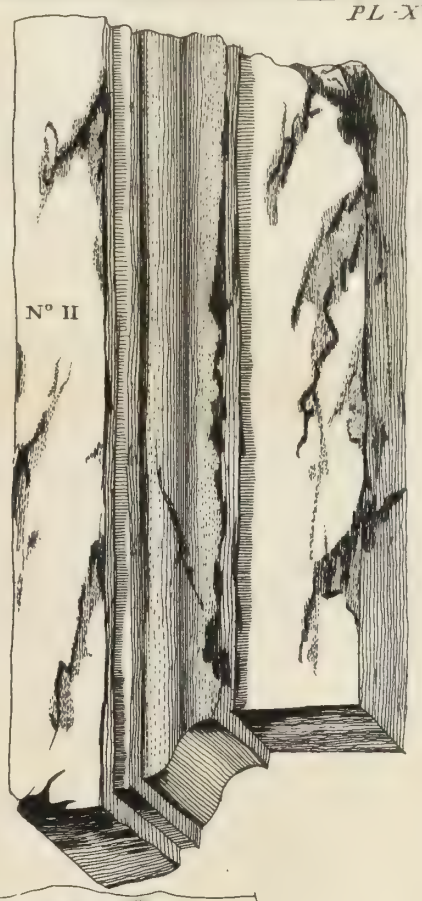
On voit ici les reſtes d'un grand piedeſtal; les moulures ſont d'un beau profil, elles ſervent à montrer, avec les autres morceaux d'Architecture, que la Ville devoit avoir de grands Edifices dans le temps que les beaux Arts regnoient, & qu'elle doit ſa fondation à un ſiecle fort antérieur à celui d'Aurélien.

Nº. 3.

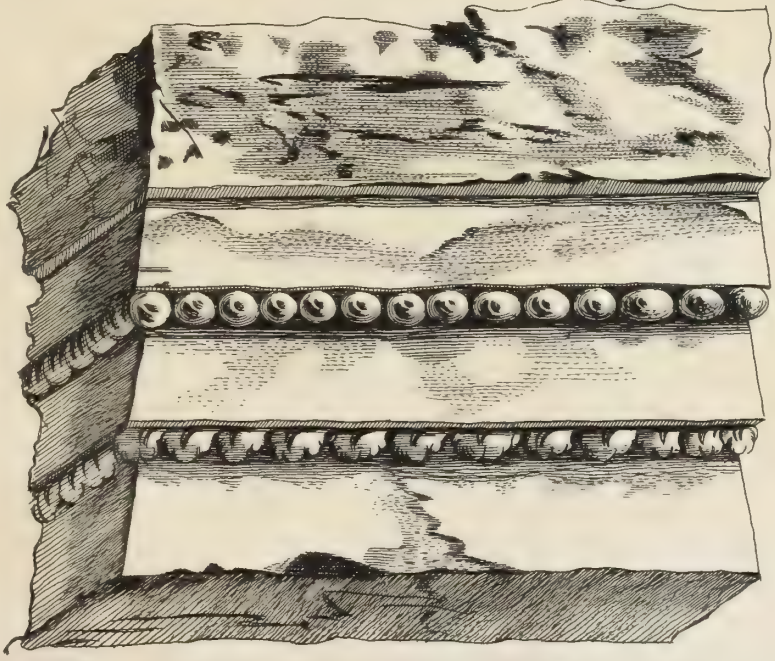
Ces reſtes ſont d'ordre Corinthien; la ſaillie de la corniche a été détruite pour mieux ajuſter les pierres d'aſſiſes dans les fondations : tout nous montre une deſtruction forcée dont on a ramaſſé les matériaux épars pour en fonder des murailles.

N°. I.

N° II



N° III



N° I.

N°. II.

N°. III.

PLANCHE XVII.

N°. 1er.

L'on voit toujours des vaſes à la main de nos figures; celle-ci repréſente un Gaulois avec un gobelet, coutume ordinaire des Habitans de la Cité de Langres, & marques non équivoques que les figures ſont avant l'établiſſement du Chriſtianiſme à Dijon.

N°. 2.

Il nous repréſente encore un Gaulois dans une pierre creuſée; celui-ci porte la ſaie beaucoup plus longue que les autres, il paroît avoir le bras droit plus à découvert, & ſur ſes manches quelque draperie dont on ne peut deviner l'uſage: il porte, comme les autres, à la droite, ſon urne cinéraire, & à la gauche une eſpece de ſeau dans lequel on apperçoit quelque choſe qu'on ne peut aiſément déſigner. Seroit-ce les outils de ſa profeſſion? Il étoit rare que des Artiſans ou leurs héritiers fiſſent dans ces temps la dépenſe de cette eſpece de Tombeau; on pourroit plutôt croire que c'étoit dans ces ſeaux que l'on mettoit les mets deſtinés aux repas funéraires dont j'ai parlé plus haut.

Duchoul a prétendu que ces figures étoient la repréſentation des victimaires, & que ces ſeaux renfermoient les inſtrumens de leurs métiers : ce n'étoit pas certainement des Druides, puiſque cette ſecte & ſes cruels ſacrifices avoient été abolis au temps de la fondation de Dijon ; c'étoit donc le Tombeau d'un victimaire du Paganiſme. Mais comme rien d'ailleurs ne

confirme cette idée, il paroît que l'on peut croire que ce ſeau ſeroit la repréſentation d'un *oſſuarium*, ou vaſe, où l'on mettoit le reſte des os que l'on avoit retirés des cendres, après en avoir brûlé les corps.

N°. 3.

Cette troiſieme figure paroît être un de ces Miniſtres prépoſés pour porter dans la ſépulture les cendres des morts que l'on avoit brûlés : les circonſtances que déſigne ce bas relief paroiſſent les mêmes que celles qui ſont décrites dans les cérémonies mortuaires [1]. Suétone, dans les funérailles d'Auguſte, nous dit que ceux qui étoient chargés de ces fonctions funéraires avoient les cheveux épars, & qu'ils les attachoient ſous un long manteau. L'urne contenoit les cendres du défunt pour les dépoſer avec toutes les marques de la plus grande douleur dans le Tombeau de la famille. Ces Miniſtres funéraires avoient les pieds nuds & marchoient ſans ceinture, ayant ſoin de répandre auparavant du vin ſur les cendres que l'on faiſoit ſécher après ſur une toile de lin; on les remettoit enſuite dans l'urne pour la porter à ſa deſtination. Ce triſte appareil fini, tous ceux qui avoient pris quelque part au mort pendant ſa vie lui venoit faire le dernier adieu : ces anciens uſages ſemblent ſubſiſter encore dans l'eau-bénite que les parens & les amis viennent jeter aux morts; c'eſt ce qui exprime encore le dernier adieu des anciens. Cette figure paroît ici dans les mêmes circonſtances, & confirme la vérité des cérémonies Romaines, dont Dijon avoit adopté les uſages.

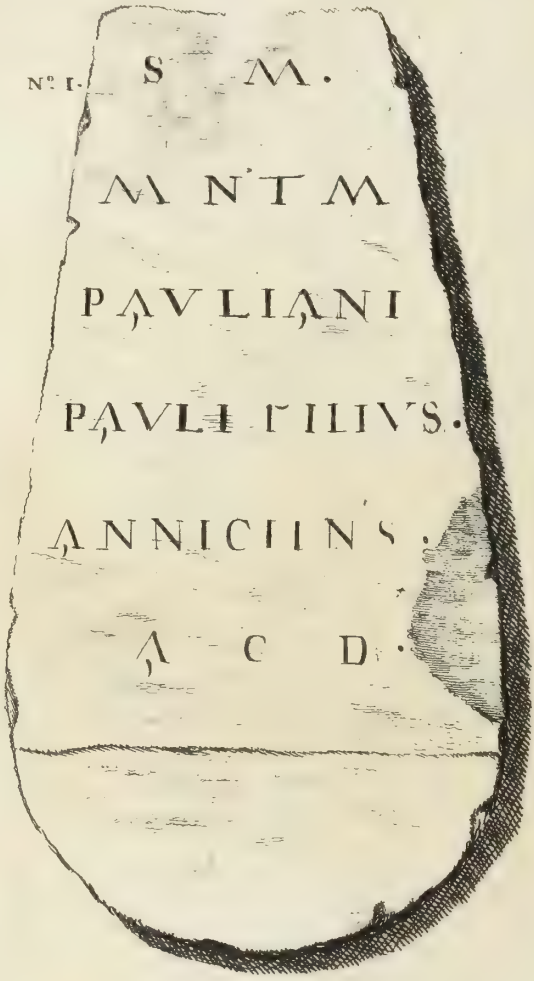
---

[1] *Tunicati & diſcincti pedibuſque nudis in mauſoleo condiderunt.*

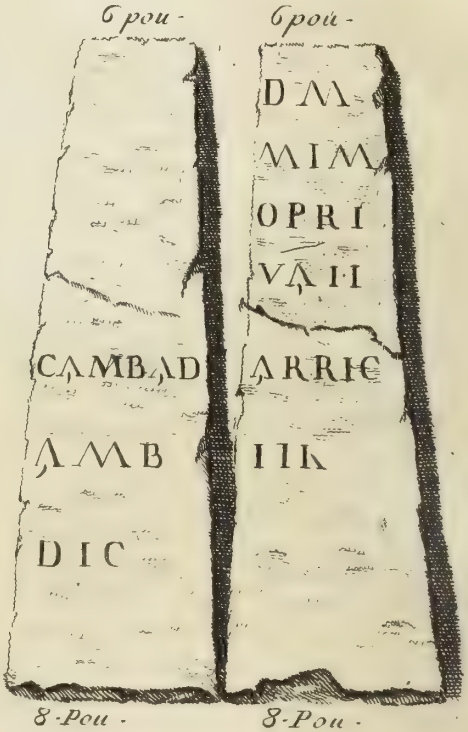
2-Pied. 2-P. 7 li.

4. Pieds. 4. P.

N°. I.



N° II



N°. III.

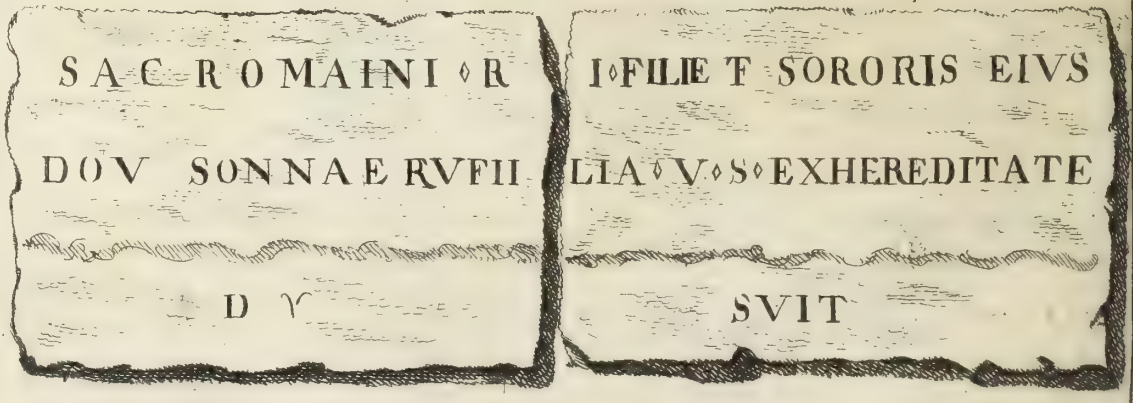


PLANCHE XVIII.

N°. 1er.

On a raſſemblé dans cette Planche trois Inſcriptions de Tombeaux, de figure très-différente. Le premier, eſt une pyramide tronquée, qui a une baſe arrondie : l'Inſcription étoit apparemment poſée auprès de quelque niche dans laquelle on avoit dépoſé les cendres de Paulianus, fils de Paul, de la famille des Aniciens. Celle-ci étoit nombreuſe & fort connue dans la Cité de Langres, & très-conſidérable à Rome : il y en avoit pluſieurs branches, dont l'une étoit, ſelon les apparences, établie à Dijon; l'invocation n'eſt pas comme l'uſage général adreſſé aux Dieux Manes, mais ſeulement à ſes manes, *ſuis manibus* ou [1] *ſacrum manibus*, ce qui peut faire ſentir une différence entre les manes des morts, avec les Dieux Manes que l'on comptoit parmi les Divinités infernales : le mot M. N. T. M. eſt l'abrégé de *Monumentum*.

N°. 2.

Cette pyramide tronquée eſt le reſte d'un Tombeau, dont une partie a été perdue : on lit ſur les deux côtés la formule ordinaire, D. M. le reſte eſt difficile à expliquer, les caracteres en ſont mal formés & paroiſſent être de la décadence des Arts ; conjecture que ce monument ne ſubſiſtoit pas depuis long-temps lorſque les ouvriers l'employerent dans la fondation

[1] Ce que l'on pourroit interpréter, Autel conſacré aux Manes.

des murs d'Aurélien, ou que les caracteres en avoient été négligés, ſoit par l'inſuffiſance de ceux qui le faiſoient faire, ou par le défaut de bons ouvriers.

N°. 3.

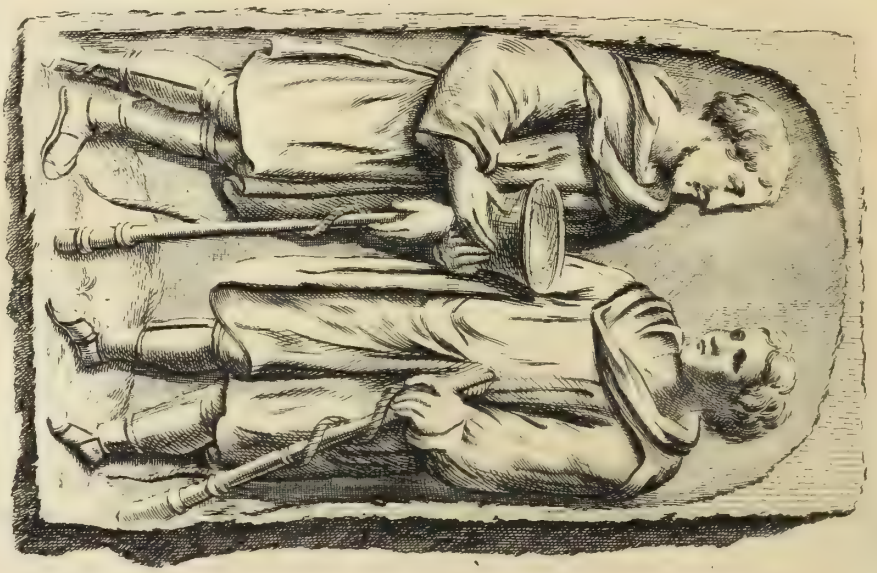
Le premier coup d'œil que l'on jette ſur les Inſcriptions flatte un Antiquaire, par l'eſpérance d'y trouver quelque choſe de nouveau, mais cette eſpérance eſt bien-tôt après détruite par la mutilation des objets dans leſquels il eſpéroit faire des découvertes heureuſes : cette Inſcription eſt gravée ſur une partie d'architecture d'ordre ionique; elle ſe trouve ſur deux pierres mutilées, dont l'une ſervoit de retour, les caracteres en ſont beaux, & ſelon les apparences, elles ont fait partie d'un Tombeau ou d'un Temple que la fille de Rufus avoit fait bâtir des deniers de l'hérédité ; l'on voit après D. Y. qui veut dire *Diis Manibus :* l'on exprimoit quelquefois L. M. par le caractere Y. Il eſt difficile de donner l'explication de tout ce que contenoit ce monument.

PLANCHE XIX.

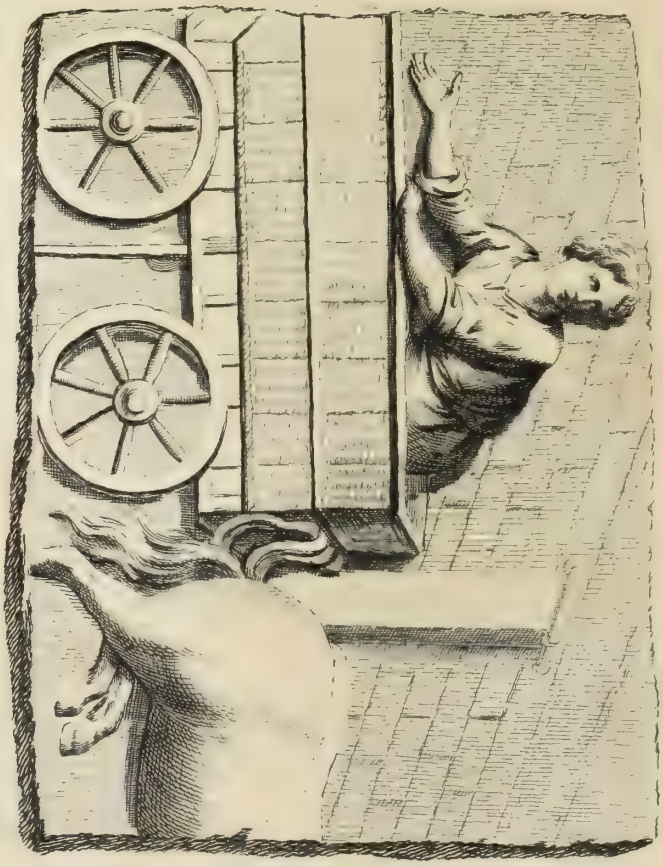
Les différens habillemens que l'on rencontre ſur les antiquités, ſont d'autant plus de plaiſir, qu'ils nous inſtruiſent du coſtume que l'uſage de nos jours renouvelle ſouvent, & que le caprice remet à la mode.

Cette eſpece de ſaie que porte ce jeune homme n'étoit pas ouverte ſur le devant; on la mettoit en paſſant la tête par l'ouverture du deſſus, à peu près comme les ſurtouts dont ſe ſervent encore de nos jours nos Rouliers quand ils menent

M. S.



N.° II



N.° I.

leurs voitures en campagne. Cette ſaie avoit de longues manches qui la diſtinguoient de la tunique plus étroite, & qui deſcendoit près du poignet; la ſaie Gauloiſe au contraire avoit ordinairement de grandes manches, elle étoit auſſi quelquefois plus ſerrée, comme nous le voyons dans quelque figure ornée de bandes de pourpre : cet habillement Gaulois étoit même paſſé à Rome avant la conquête de la Gaule, on s'en ſervoit à différens uſages; mais le vêtement que l'on voit ici eſt de l'eſpece de ceux que l'on appelloit *penula ;* c'étoit une toge courte qui ſe renverſoit autour du col, & qui différoit beaucoup de l'autre par ſon ampleur. Cette figure paroît être celle d'un Victimaire ou d'un autre Miniſtre des Autels : ſon bras eſt recouvert d'une piece de drap; il paroît auſſi par ſon geſte & ſon regard préſenter quelque offrande que le temps nous a enlevée. Son attitude nous montre beaucoup d'attention à ce qui ſe paſſe : le bout du bâton qu'il porte à la main gauche eſt peut-être le reſte d'une hache qui a été rompue.

PLANCHE XX.

Cette pierre faiſoit partie d'un ancien monument plus conſidérable : pour juger ſainement de ce que l'on a voulu repréſenter, il faudroit l'avoir vu tout entier. On trouve dans ce qui nous reſte la repréſentation d'un char, à peu près de la forme de celui que nous avons donné ci-devant dans la Planche du *nauta araricus*, c'eſt la même maniere d'atteler les chevaux, tout paroît du même temps & à peu près du même deſſin : l'on voit ici ſur ce char un jeune homme, ou plutôt une femme qui donne quelques ordres ou paroît arriver ou partir d'une Ville ou d'une grande Maiſon, comme on en peut juger par

les murs qui ſont derriere ; elle paroît parler ou offrir à quelqu'un de monter dans ſa voiture. C'étoit l'uſage dans les Gaules de ſe ſervir de pareils charriots pour les voyages : on les appelloient *Benna*, & ceux qui s'en ſervoient *Conbennatores*, comme je crois l'avoir déjà dit. Cette pierre qui ſubſiſte encore dans une cour, a été donnée dans une lettre écrite ſur les antiquités de Dijon, mais dans un deſſin peu exact ; l'on a mis pour orner la repréſentation du mur, des baluſtres qui ne ſont pas dans l'antique : jamais les Romains ni les Gaulois ne ſe ſont ſervis dans leurs architectures de pareils ornemens ; ces fauſſes repréſentations déshonorent l'antiquité, & font douter de la fidélité de l'Antiquaire.

N°. 2.

Nous ſavons ſi peu de choſe des uſages Gaulois, que preſque toutes les figures anciennes que l'on rencontre ſont autant d'énigmes qu'il faut expliquer : nous devons eſpérer cependant que nous percerons cette obſcurité par les différentes pieces de comparaiſons, ſi dorénavant l'on a plus de ſoin de les raſſembler, & ſi quelques perſonnes curieuſes de l'Hiſtoire veut prendre la peine de l'écrire ; quand même elles auroient manqué le but, nous ſerions éclaircis par leurs fautes, une juſte critique les releveroit & ſerviroit, pour ainſi dire, à bâtir des échafauds pour élever l'édifice.

Le bas relief de cette Planche repréſente deux cochers appuyés chacun ſur un fouet qu'ils ont à la main droite, ils ſoutiennent de la gauche une eſpece de panetiere ; l'on ignore ſi cette pierre repréſente un Tombeau, ou ſi l'on a voulu conſerver la mémoire de quelque événement, ou de quelque courſe qui auroit été diſputée par ces deux concurrens, qui avoient, ſelon les apparences, également remporté le prix de la courſe

des

des chariots : ſi nous ſommes en défaut ſur la connoiſſance de ces uſages, nous pouvons au moins jouir de l'avantage de confirmer ici l'eſpece d'habit de campagne en uſage dans la Cité de Langres. M. de Caylus, parmi ſes collections immenſes d'Antiquités de toute eſpece, nous a donné à la fin de ſon quatrieme volume, le fragment d'un Tombeau qui lui a été envoyé de Langres, où l'on voit un cocher menant un chariot chargé d'une grande futaille fort allongée, étroite par les deux bouts, comme celles qui nous arrivent du Nord; ſon habillement eſt pareil à ceux dont on donne ici la figure : cet habit paroît une *lacerne* de l'eſpece de celle que nous avons décrite, ſur laquelle on voit le *Bardo Cucullus* qui y étoit attaché; il ne paroît ſur ces deux figures que de gros plis, marqués ſur le devant des épaules, formés par ceux du capuchon lorſqu'il étoit rabattu; c'étoit un habit groſſier & de fatigue deſtiné pour les voyages. Le *Cucullus* ſervoit à couvrir la tête, comme nos Moines font encore de leurs capuchons, & comme les Matelots le portent dans les mauvais temps; on ne le mettoit d'abord qu'à la campagne, mais l'uſage en devint très-fréquent à Rome, ſur la fin de la République : Juvénal en parle comme d'un habillement que les jeunes Romains mirent fort à la mode; ils s'en couvroient pour n'être pas connus lorſqu'ils alloient en bonne fortune. M. de Caylus nomme cet habillement *Santonilus* & *Lincolinus*, ce qui paroît prouver qu'il avoit été inventé dans la Saintonge ou le pays Langrois; c'étoit auſſi l'uſage de le porter à Dijon, dépendance encore alors de la Cité de Langres : les cochers ſont ici avec le capuchon du *Bardo Cucullus* renverſé, on en apperçoit aiſément les marques par les larges plis qui retombent ſur leurs épaules. Le bas de la lacerne, qui eſt fort courte, nous laiſſe voir les

jambes couvertes d'eſpeces de bottes nommées *ocreæ*; elles étoient attachées par quelques courroies, afin qu'on pût les arrêter ſur la jambe : le fouet & l'habillement nous montrent que c'étoit des conducteurs de chariots; mais rien ne nous peut faire parfaitement connoître l'événement que l'on a voulu repréſenter, juſqu'à ce que quelqu'autre figure, dans d'autres circonſtances particulieres, nous donne le mot de cette énigme.

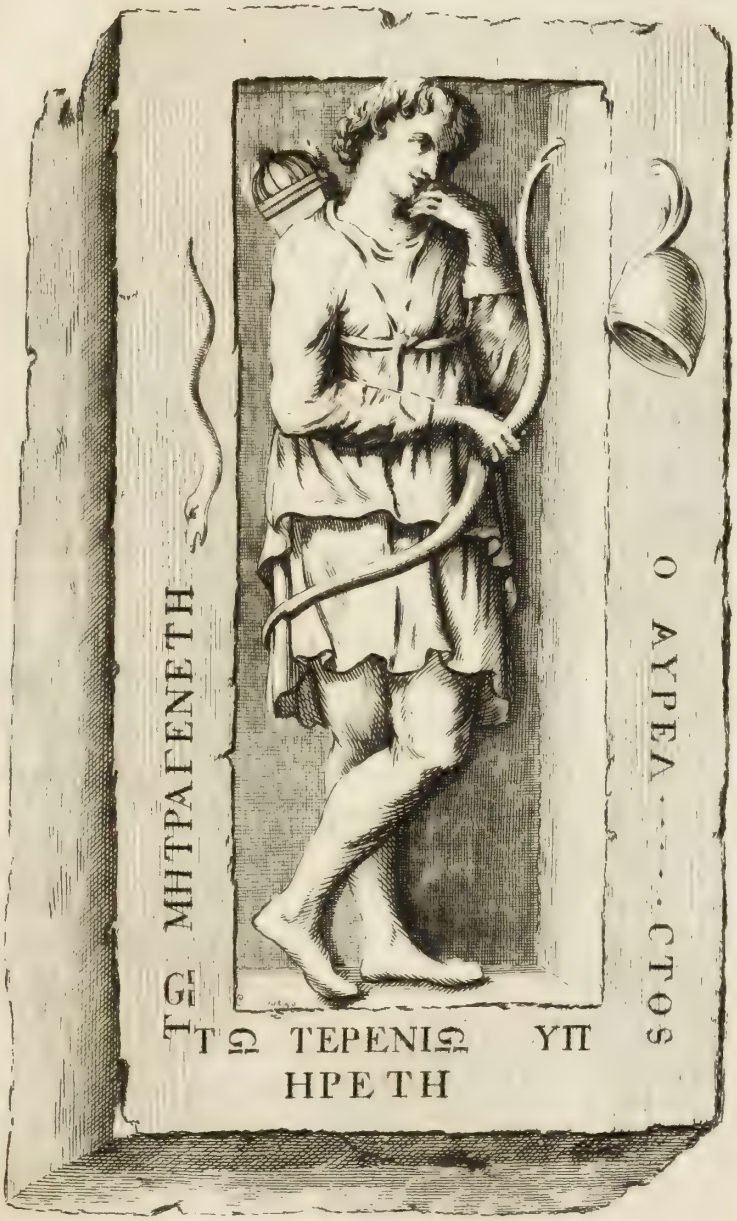
PLANCHE XXI.

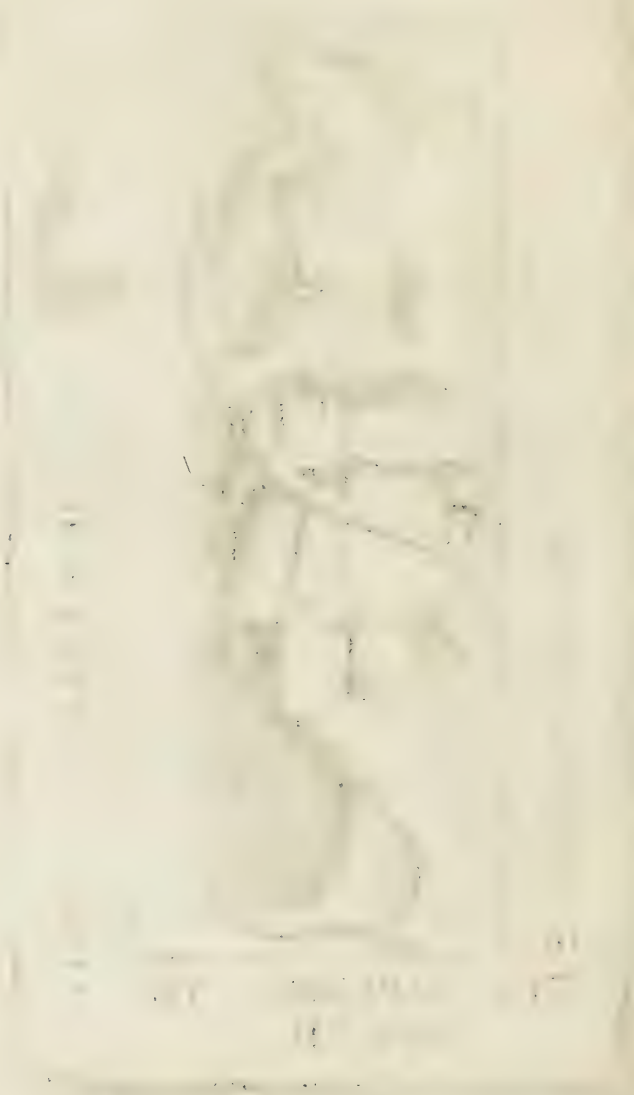
Cette Figure déjà rapportée, & mal donnée dans les Antiquités du Pere de Montfaucon & par d'autres Antiquaires, a été tirée depuis long-temps des démolitions des murs de Dijon : la pierre ſur laquelle elle eſt inſcrite a ſervi de banc dans la maiſon d'un Particulier, ſans qu'il ſe ſoit trouvé une perſonne aſſez curieuſe pour lui donner une place où elle pût être conſervée; enfin, la maiſon ayant changé pluſieurs fois de Maître, le dernier poſſeſſeur l'a fait employer à quelque bâtiment. Il y a environ quarante ans que M. du Tilliot, qui formoit un cabinet & cherchoit ce qu'il y avoit de plus curieux, fit deſſiner cette Figure ſous ſes yeux, avec toute l'exactitude poſſible; c'eſt ſur ſes deſſins qu'on copie cette eſtampe. Reineſius eſt celui qui nous a donné le grec le plus exactement; mais l'explication que les Antiquaires en ont donnée, ne paroît pas préſenter la véritable idée de ce qu'elle contient; le Pere de Montfaucon entr'autres la rapporte ainſi :

Ο ΑΥΡΕΛΙΑΝΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΣ ΤΩ ΜΙΤΡΑ
ΓΕΝΕΤΗ ΤΩ ΤΕΡΕΝΤΙΩ ΥΠΕΡΕΤΗ.

Ce qu'il explique :

Aurélien Auguſte, à Mithras, dit Géniteur, & à Térence, Miniſtre.


ΤΩ ΜΗΤΡΑΓΕΝΕΤΗ
ΤΩ ΤΕΡΕΝΙΩ ΥΙΙ
ΗΡΕΤΗ
Ο ΑΥΡΕΛ ... CTOS



Mais ce ſavant Auteur ne trouvant aucun rapport de cette Inſcription avec la figure qu'il voyoit repréſentée, il la jugea fauſſe & ſuppoſée, tandis qu'il croyoit la figure légitime : il dit que, n'ayant pas vu l'original, il ne peut décider ſi le bâton augural que l'on voyoit d'un côté, & le ſerpent de l'autre, n'avoient pas été faits d'après coup.

La véritable Inſcription que l'on donne aujourd'hui, & que le ſavant Reineſius [1] a rapportée, à peu près conforme à celle-ci, nous la met dans tour ſon véritable jour. Vainement l'on a penſé qu'il étoit parlé d'Aurélien; vainement auſſi a-t-on prétendu prouver la fondation de Dijon par ce Prince, en diſant que cette repréſentation étoit d'un valet qui étoit chargé de lui porter ſon arc & ſes fleches, qui étant mort dans cette Ville pendant le ſéjour d'Aurélien qui l'aimoit beaucoup, il lui avoit fait élever un monument qu'il avoit conſacré au Dieu Mithra : il paroît que M. de la Monnoie étoit tombé dans la même erreur, par une Lettre qu'il écrivit à l'Abbé Nicaiſe [2]; il avoit été trompé ſur un faux rapport de l'Inſcription, où l'on croyoit trouver quelque analogie du Serpent avec le Dieu Mithra, comme on le voit ſouvent rapporté dans les bas reliefs mithriaques. Mais pour en connoître le véritable ſens, je crois qu'il faut d'abord obſerver que le mot ΑΥΡΕΑ n'eſt pas bien exprimé par le Sculpteur; il devoit être écrit plus correctement ΑΥΡΗΑ, qui ne ſignifie que Αυρήλιος : il vient enſuite le mot ....στος précédé de pluſieurs points; il manque, ſelon les apparences, les lettres initiales d'un

[1] *Inſcr. Antiq. Syntag.* p. 880.

[2] Il en eſt parlé dans l'édition nouvelle que l'on vient de donner des Œuvres de M. de la Monnoie, 1770.

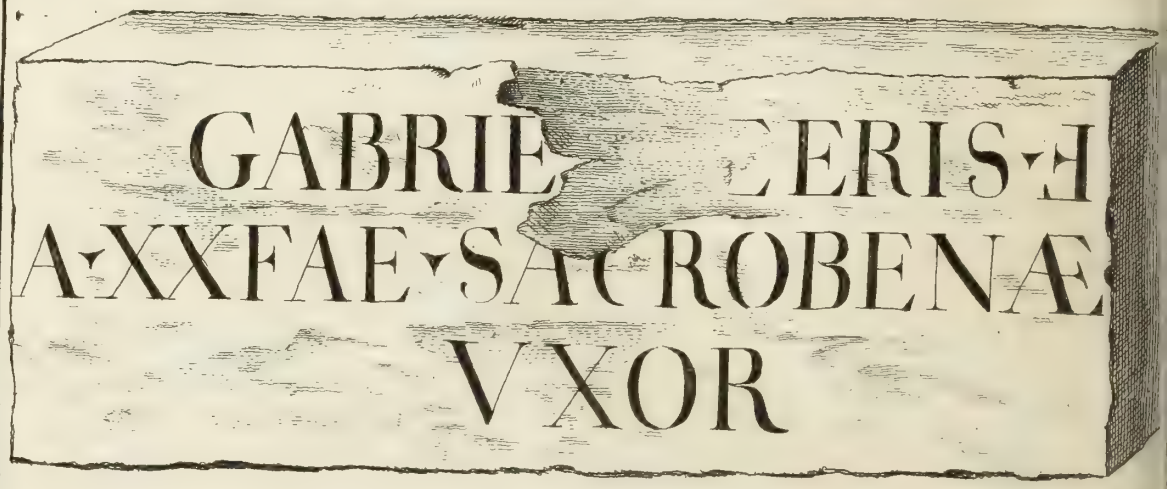
nom terminé en στος, Φαῦστος, ou tout autre mot dépendant de cette terminaiſon. Celui-ci poſa cette Inſcription à l'honneur de Térence, ΤΩ ΤΕΡΕΝΤΙΩ, comme il eſt rapporté dans Reineſius; ou de Térenius ΤΩ ΤΕΡΕΝΙΩ, comme nous le liſons dans la copie exacte que nous a laiſſé M. du Tilliot.

La condition de ce Térentius eſt enſuite exprimée par le mot de ΥΠΗΡΕΤΗ, qui eſt ſuſceptible de pluſieurs interprétations: la plus uſitée s'explique par le mot de Licteur ou Archer; mais celui-ci ne paroît pas vêtu avec une tunique, qui étoit l'habit de cet emploi; des fleches, & un arc qu'il porte à la main, paroît bien mieux marquer un Chaſſeur, qui étoit une eſpece d'Archer qui ſervoit dans les Troupes légeres des Gaulois, & même dans le bas Empire chez les Romains. Son habit & la maniere dont il eſt repréſenté le font encore mieux connoître que ſon inſcription: d'ailleurs le mot de ΤΩ ΜΗΤΡΑΓΕΝΕΤΗ ne dit autre choſe, ſi ce n'eſt qu'il étoit né de Mithras, & qu'il étoit ſon fils; ainſi, en ſuivant cette idée, il faudroit traduire cette Inſcription:

Aurele Fauſte
a fait cette Inſcription
pour Térentius l'Archer,
fils de Mithras.

A l'égard de la figure qui eſt à côté, que l'on a priſe pour un bonnet, ce n'eſt autre choſe qu'un caſque léger que cette eſpece de Milice portoit en campagne; & cet ornement qui eſt au-deſſus, n'eſt qu'une plume ou un léger lambrequin que l'on a pris pour un lituus ou bâton augural, qui ne pouvoit convenir à la figure que l'on avoit repréſentée, elle n'étoit faite que pour orner le caſque. A l'égard du ſerpent qui eſt

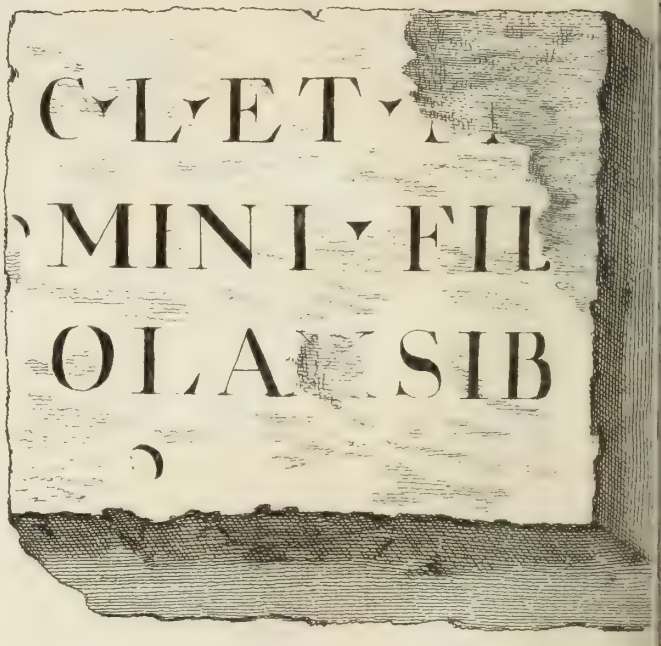
N° I


GABRIE ERIS·E
A·XXFAE·SA ROBENÆ
VXOR

N°. III.

D M
MESSORI
CARPOPHOR
MESSORIC R
POPHORIS FA
BIAE SEVERI
NAE·EITLLIB
MESSORI
·SERENI
EF SVBASCI
A DED CAVS

N°. II.


C·L·E T
MINI·FIL
OLA SIB

de l'autre côté [1], il paroît le ſymbole de l'immortalité que ce Soldat avoit méritée par quelque action, ou que la flatterie lui avoit donnée pour honorer ſa mémoire, comme nous le voyons encore dans les magnifiques épitaphes dont les vivans honorent les morts. Le Pere de Montfaucon, ſi reſpectable par ſa ſcience & ſes travaux immenſes, aura ſans doute été trompé, comme les autres, par le peu d'exactitude de ceux qui lui avoient envoyé le deſſin de cette pierre ancienne : les plus ſavans Antiquaires ne pouvant tout voir, ſont ſouvent trompés par le rapport de gens peu exacts, qui malgré leurs précautions les induiſent en erreur.

PLANCHE XXII.

No. 1er.

On pourroit lever une partie du voile obſcur qui nous cache ce qui s'eſt paſſé dans les premiers temps de la fondation de Dijon, ſi toutes les Inſcriptions que l'on rencontre dans ces ruines avoient été trouvées dans leur entier; mais on voit au contraire des fragmens mutilés, qui nous préſentent des noms tronqués, non-ſeulement difficiles à reſtituer, mais très-ſouvent peu connus dans l'Hiſtoire, & ne nous laiſſent que des conjectures vagues, qui ne pourront nous ſervir que lorſque l'on aura découvert

[1] Je dois à un ancien ami les remarques que je donne ſur cette Planche; c'eſt ce Savant, auſſi habile que modeſte, qui nous a expliqué avec tant de ſagacité l'Inſcription de la friſe de ce que l'on appelle la Maiſon carrée de Nîmes.

dans des morceaux anciens, ou des Inſcriptions relatives à celles que nous donnons aujourd'hui.

Celle que je rapporte ici eſt gravée ſur un grand morceau de pierre tendre qui a ſervi de fondement à quelque Edifice; elle a eſſuyé, comme preſque toutes les autres, les efforts des deſtructeurs : c'eſt une Inſcription que la femme de Sacrobené, à l'âge de vingt ans, fit faire pour ſon mari; ce nom eſt d'un Gaulois établi à Dijon : elle ne nous apprend rien qui puiſſe nous inſtruire à cette heure.

N°. 2.

Cette Inſcription eſt encore plus mutilée, il ne reſte plus que la moitié de la pierre ſur laquelle elle étoit; c'eſt une épitaphe dont le nom de la perſonne pour qui elle a été faite manque : cette perſonne étoit affranchie de *Caïus*, comme il eſt marqué par les lettres C. L. qui veut dire *Caii libertus*, l'on voit la conjonction *&* avec le reſte du prénom effacé, & l'on découvre encore quelques traces d'une M. qui eſt peut-être celui de Marcus; il ne reſte plus du nom que *mini*, qui peut être *Firmini*, *fil.* pour *filii* & . . . . *olla*. Ainſi l'on peut lire :

. . . . . *Caii liberti & M.* . . .
. . . . . *Firmini filii*,
. . . . . *Olla ſibi* . . . . . .

Il avoit fait faire ce Tombeau pour lui & pour les autres qui ſont déſignés.

N°. 3.

Cette baſe ſur laquelle on lit l'Inſcription ſuivante, a été trouvée à Autun; mais M. de la Marre, amateur de l'anti-

quité, l'avoit fait tranſporter à Dijon, dans ſes Jardins près de la Ville, où elle ſubſiſte encore avec quelques autres monumens que j'ai déjà rapportés : elle a été donnée par pluſieurs Antiquaires. Gruter qui la copia ſur des Mémoires de Gillot, l'a mal deſſinée; j'ai cru la devoir donner ici plus correcte, & copiée avec ſoin d'après l'original qui ſubſiſte en entier : malgré les défauts que l'on trouve dans les lettres ſur leſquelles le temps a travaillé, voici comme elle doit être lue :

D. Ó M.
MESSORI
CARPOPHORI
MESSORI CAR-
POPHORIS FA-
BIÆ SEVERI-
NÆ FILI LIB
MESSORI Ó
SERENI
ET SUB ASCIA
DEDICAVƭ.

Ce Carpophorus ſe nommoit Meſſorius, & ſon fils portoit le même nom : ainſi, l'Inſcription étoit faite pour Meſſorius Carpophorus, fils d'un autre Meſſorius Carpophorus, & de Fabia Sévérina ſa mere, pour ſes enfans & ſes affranchis.

M. Seguier de Nîmes, ſi diſtingué par ſes connoiſſances, poſſede une autre Inſcription Romaine, où il eſt parlé d'un autre Carpophore, qu'il dédie à ſa femme Emilie *ſecunda*, fille de Valérien : ce nom de Carpophore étoit fort connu dans les Gaules. Je ne déciderai pas ici ce que l'on entendoit par *ſub aſcia*, qui a été ſi différemment interprété

par les Savans, qui, malgré les éclairciſſemens qu'ils en ont donnés, n'ont pas encore décidé la difficulté.

PLANCHE XXIII.

N°. 1.

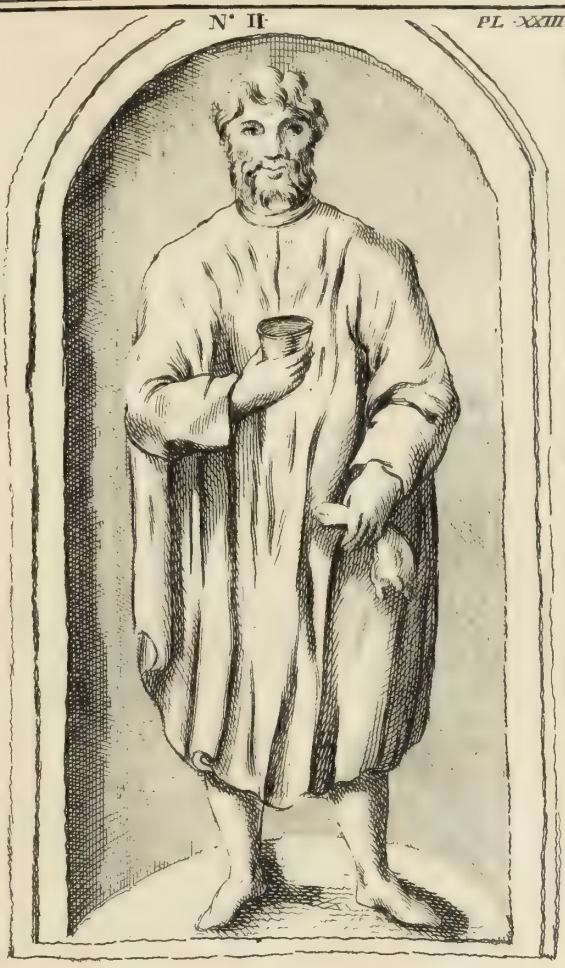
Il eſt difficile de parcourir une route obſcure, ſans quelques guides qui nous conduiſent dans le ſentier qu'il faut tenir. Quand l'hiſtoire nous manque, le préjugé ne doit pas nous guider; mais l'on peut ſouvent tirer d'un fond équivoque des lumieres qui nous menent à la vérité : un Antiquaire, même quelque verſé qu'il ſoit dans cette ſcience, eſt ſouvent ſujet à l'erreur quand il juge les objets du premier coup d'œil; une circonſtance que l'on ne remarque pas d'abord en eſt ſouvent la cauſe. La figure que l'on préſente ſous ce numéro a été décidée par M. Auſout, Antiquaire habile, pour un Mercure, ſelon la lettre de M. Baudot, écrite à un ami ſur les antiquités de Dijon : ce M. Auſout prétendoit que le vaſe que porte cette figure barbue étoit un cornet de dez, & que la bourſe qu'elle tenoit de l'autre main, étoit le véritable attribut de Mercure; & qu'à l'égard de la barbe, elle ne pouvoit l'empêcher de le reconnoître pour ce Dieu, puiſque Pauſanias nous apprend (dit-il) que Mercure étoit repréſenté avec la barbe; mais M. Auſout étoit dans le cas dont nous venons de parler au commencement de cet article, il ne connoiſſoit pas les uſages de la Cité de Langres, ni de celle de Metz, qui mettoient des gobelets & des bourſes à la main dans les repréſentations ſépulcrales; il ne jugea des attributs de Mercure, que ſur des connoiſſances générales & ſur ce qu'il étoit le Dieu des Gaulois,

N° I.

4. Pieds

1. Pied 9. p.

N° II.



2. Pied 2.

N° III

1. Pied 8.

Gaulois, & ſe trompa. Cette Figure eſt ici dans le cas de toutes les autres, l'on n'y voit aucune Inſcription qui nous diſe le nom de celui qu'elle repréſente; mais par ſon habillement on le reconnoît pour Gaulois, vivant ſous les loix Romaines : rien d'ailleurs ne diſtingue la figure, ni pour l'ouvrage, ni pour l'attitude. La bourſe que l'on trouve à la main de la plupart de celles que l'on rencontre, étoit un attribut particulier à ce pays, comme on l'a déjà dit; mais il paroît que ſi les paniers ou les vaſes repréſentent les urnes cinéraires, la bourſe paroît être ici pour y mettre l'argent néceſſaire pour payer le naulage de Caron. On ſait combien les Romains craignoient de laiſſer les ames de leurs parens ou de leurs amis long-temps errantes avant que d'entrer dans l'Elyſée : l'on rencontre ſouvent des pieces de monnoie dans des vaſes, & même dans la bouche de ceux que l'on enterroit; peut-être que les Gaulois, par un uſage particulier, mettoient cet argent dans une bourſe, & vouloient marquer ſur leurs Tombeaux que leurs parens ou leurs amis avoient été fournis du viatique [1] néceſſaire pour arriver promptement au ſéjour des bienheureux.

N°. 2.

Plus l'on fait de découvertes dans les ruines antiques, plus un Antiquaire trouve de nouveaux ſujets d'exercer ſa ſagacité. Le temps nous a laiſſé ignorer les coutumes des anciens Habitans de la Gaule. On vient de découvrir ſous une Tour d'Aurélien, un monument ſur lequel on voit la figure d'un jeune

[1] Nous conſervons encore aujourd'hui ce terme pour une cérémonie plus ſacrée & plus reſpectable.

homme portant dans ſa main un bâton fait au tour, qu'il appuie ſur ſon épaule : on y voit à l'extrêmité une trompette ancienne, dont l'embouchure eſt placée dans un anneau qui eſt au bout du bâton, dont le pavillon paſſe juſque ſur l'autre épaule : cette eſpece de trompette étoit en uſage chez les Romains; c'étoit le *Cornicinus* dont ils ſe ſervoient dans les armées pour donner les fanfares ; c'étoient auſſi de grands cornets à demi-recourbés, qui étoient d'uſage à la chaſſe. Le porteur de cet inſtrument, ſi ſinguliérement placé, eſt vêtu d'une tunique fort large, fermée pardevant; elle a de très-grandes manches avec une ceinture fort lâche, attachée par une agraffe, *fibula:* la main gauche eſt caſſée, le bras recouvert juſqu'au poignet par les manches, comme étoient celles de la robe *Manulcata.* L'on voit au bas de la principale figure un enfant qui a la main élevée, & qui paroît demander quelque choſe : le bas des figures a été la victime du temps & de la deſtruction ; il eſt difficile d'expliquer ſon action. Seroit-ce un Miniſtre de Diane, dont on a trouvé les débris rapportés ci-deſſus, dans les ruines de la même Tour? Aucune Inſcription, aucune marque particuliere ne nous donne d'idée ſur le ſujet de cette figure; mais on fera peut-être un jour quelque découverte qui nous pourra mettre au fait de ce qu'elle repréſente.

N°. 3.

Le monument rompu de ce numéro eſt le reſte d'un plus grand morceau ſéparé qui a été mis dans la bâtiſſe des murs : ce qui nous en reſte repréſente le Tombeau qui avoit été conſtruit pour une Romaine nommée *Blanda*, fille de *Blandus ;* il eſt orné ſur les bords de deux pilaſtres d'une ſculpture de mauvais goût & bien poſtérieure aux Antonins. On peut croire,

N°. I.

N°. II.

ſelon les apparences, qu'il y avoit peu de temps que ce Tombeau avoit été fait lors de la conſtruction des murs d'Aurélien; ce qui confirme encore l'idée de quelque irruption étrangere qui les avoit précédés, & peut-être même engagé cet Empereur à fortifier cette Ville.

PLANCHE XXIV.

N°. 1er.

Le mérite le plus eſſentiel de toutes les figures antiques que l'on découvre ſous les murs de Dijon, ſeroit de nous donner des connoiſſances des événemens qui s'y ſont paſſés juſqu'au temps de Grégoire de Tours, qui eſt le premier Hiſtorien qui nous ait marqué quelque trait de l'origine de cette Ville : on voit que tous les monumens que l'on rencontre aujourd'hui étoient déjà détruits au temps d'Aurélien, puiſqu'ils ont ſervi à fonder les Tours que ce Prince faiſoit élever pour fortifier cette Ville; mais malheureuſement ces reſtes enfouis ne nous préſentent aujourd'hui que de vaſtes débris & des Inſcriptions tronquées qui ne peuvent fixer nos idées. On voit, au numéro premier de cette Planche, une grande pierre carrée où il y avoit deux figures, dont il n'en reſte qu'une entiere. La premiere porte une ſaie ouverte & fort longue, ſur une tunique qui paroît auprès du col; ſon habit & ſa figure ſont aſſez bien deſſinés, elle paroît avoir un bâton à la main qu'elle appuie ſur ſon épaule : on l'auroit pu prendre pour un Augure, ſi la courbure du *Lituus* avoit été conſervée. Son action eſt un peu penchée, elle paroît donner la main à une autre figure

dont il ne reſte que le pied : elles portoient peut-être toutes les deux, comme beaucoup d'autres, ſur une urne cinéraire ; peut-être auſſi étoit-ce un mariage, & le bâton qu'on y remarque n'étoit-il qu'un roſeau, pour marquer la fragilité de ce lien ou le peu de durée de la félicité du mariage, comme on en voit ſur quelques autres figures ; & nous n'avons que des conjectures ſur des objets ſi peu décidés, ſurtout lorſque aucune Inſcription ne nous peut aider dans nos recherches.

N°. 2.

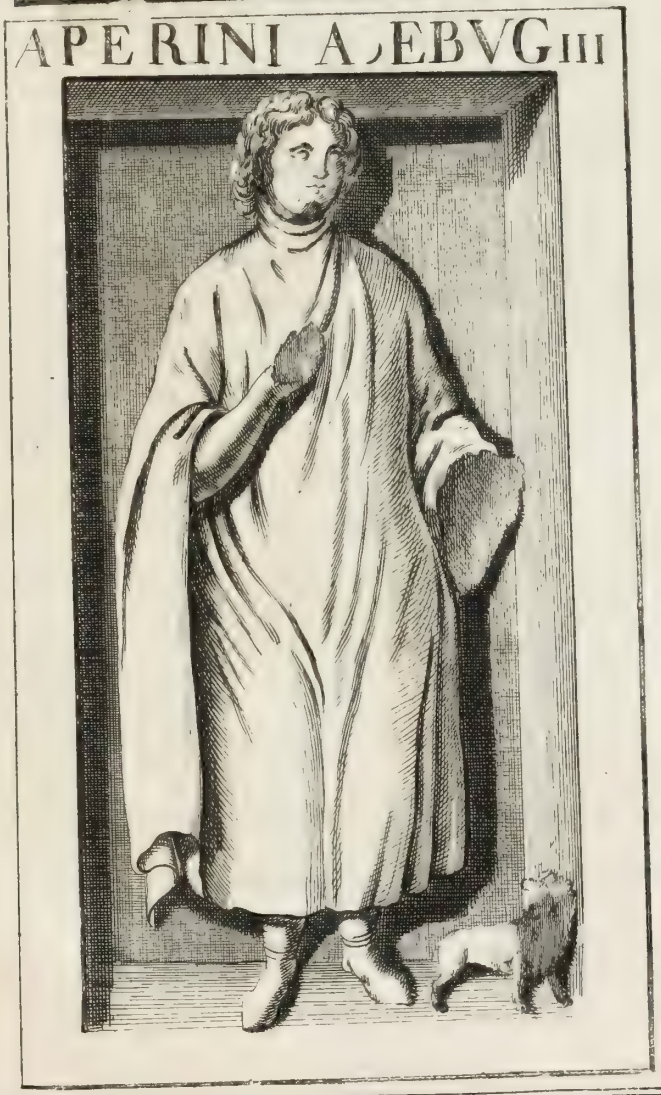
Celui-ci nous repréſente encore un homme avec un gobelet à la main : la manche de ſa tunique eſt fort ſerrée ; il ſemble porter de la main gauche une piece d'étoffe qui ne paroît pas être le pan de ſa robe, qui découvriroit le pli qu'elle devoit faire ſi ſa main la relevoit. Il a ſur les épaules une eſpece de camail, comme l'on en voit encore à des Moines ; il n'y a point d'apparence que ce ſoit le *cucullus*, qui ne deſcendoit pas ſi bas ſur l'eſtomac : l'on voit ſur le bord de la pierre une Inſcription précédée de trois III. Le nom de *Deipſer* qui ſuit, doit être un nom Gaulois.

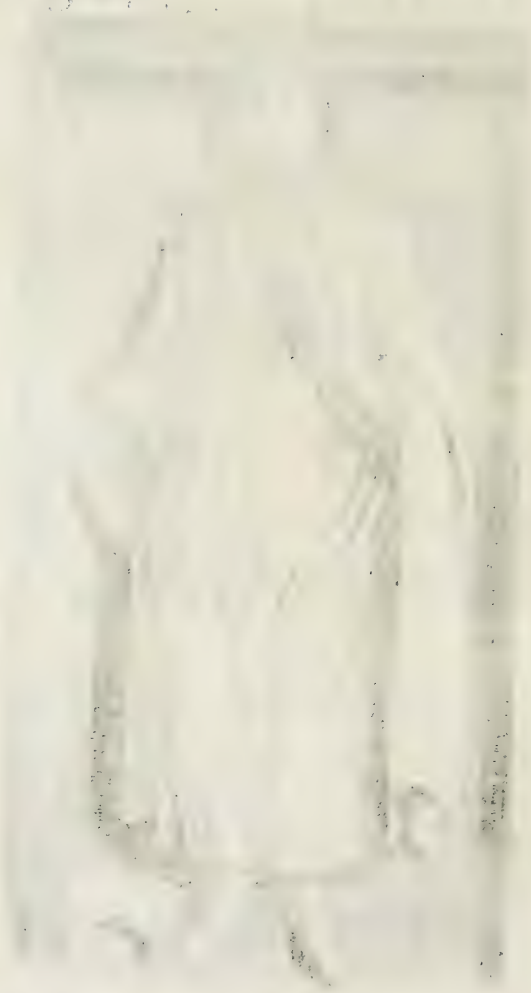
PLANCHE XXV.

L'on repréſentoit ſur les Tombeaux des familles, ceux particuliérement qui les avoient illuſtrées : cet uſage étoit commun chez les Grecs & chez les Romains. Ces repréſentations ſont encore en uſage chez nous, de même qu'à la Chine & au Japon ; mais ce qui paroîtra ſingulier, c'eſt qu'on l'a

N°. I.

N°. II.





trouvé également établi au Pérou : il paroît que les mêmes idées, entre des peuples ſi éloignés, viennent plutôt d'une inſpiration de la nature, que d'une imitation de ce qui ſe pratiquoit chez les voiſins : cet uſage ne peut y avoir été porté par le commerce; les Grecs & les Japonois étoient ſéparés par de trop grands eſpaces de mers. Les Gaulois l'adopterent après la conquête des Romains; & l'on voit que dans la Cité de Langres ces repréſentations étoient plus communes qu'ailleurs, & que la piété envers les morts étoit une vertu qui les diſtinguoit : on en voit tous les jours à Dijon de fréquens exemples, & ſi l'on avoit raſſemblé toutes les figures que l'on a trouvées, l'on en pourroit former un peuple nombreux.

Cette Planche nous préſente ſur une pierre carrée, qui a été rompue, la moitié de deux figures de vieillards vêtus de la *Prétexte ;* l'on voit une bulle ſur l'eſtomac de celui qui eſt à droite, ce qui paroît d'abord être contraire à l'uſage établi chez les Romains, qui quittoient ordinairement cette bulle, marque de l'enfance, lorſqu'ils prenoient la robe virile. Cette bulle avoit d'abord ſervi d'amulette pour préſerver les enfans, dans l'âge encore tendre, des poiſons & des maléfices : on y enfermoit, même ſouvent, des drogues pour les préſerver des maladies; mais il eſt très-rare de trouver ces bulles dans un âge avancé. Macrobe nous apprend cependant, dans ſes Saturnales, que ces ſignes de diſtinction étoient ſouvent donnés à des Généraux qui avoient remporté des victoires, & qu'elles étoient la marque de leurs triomphes : l'on voit auſſi dans Iſidore [1] que l'on donnoit des colliers ou des chaînes

---

[1] *Nam ſicut prætexta Magiſtratum, ita bulla geſtamen erat triumphatum.*

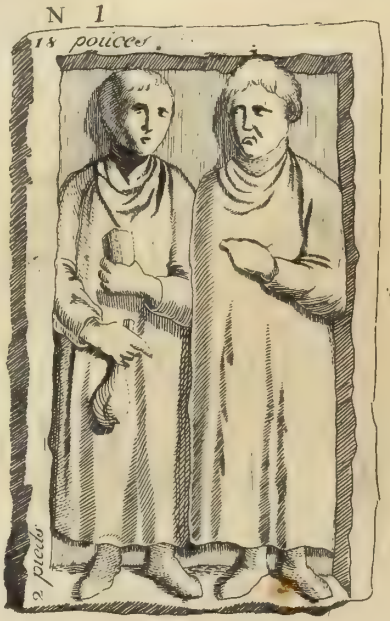
torſes, d'où il pendoit des bulles, aux Soldats qui s'étoient diſtingués dans quelques combats, & que ces ſignes étoient regardés comme le prix de leur valeur ; comme on voit encore aujourd'hui qu'on donne les marques de diſtinction à ceux qui ont rendu des ſervices à l'Etat. Il falloit que celui qui eſt ici repréſenté fût dans les mêmes circonſtances : nous ignorons ſon nom, la pierre a été briſée, & ne nous a laiſſé que les buſtes qui ſont repréſentés ; il paroît par l'eſpece de corniche qui eſt au-deſſus, que c'eſt un monument qu'on a élevé à leur honneur, je le croirois même plutôt les reſtes d'un Autel que d'un Tombeau. Ceux qui en ont écrit, ont voulu, pour faire une ſuite d'Hiſtoire, que cette repréſentation fût celle d'un certain Sintrus, dont ils avoient trouvé l'Inſcription à peu de diſtance de celle-ci. L'autre vieillard qui eſt à côté, regarde le porteur de bulle avec une attention reſpectueuſe, il paroît même recevoir ſes ordres : il faudroit la ſuite du tableau pour juger des circonſtances ; mais celles-ci nous prouvent encore que l'ancien Dijon étoit conſidérable, long-temps avant Aurélien, puiſque cette Ville étoit habitée par des Gens diſtingués par leurs dignités.

N°. 2.

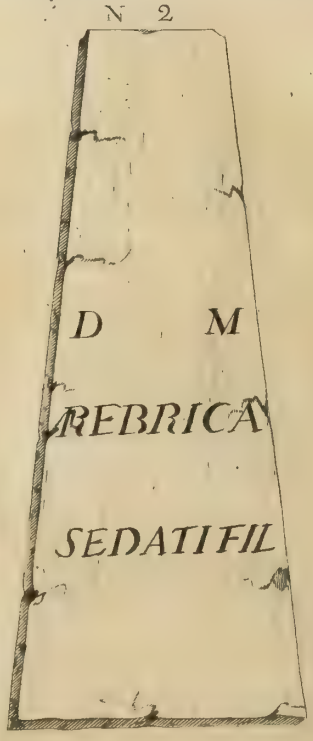
Cette figure très-fruſte a été trouvée aſſez loin de la Ville, dans un endroit où l'on tiroit du ſable : on ſait que les anciens avoient le plus ſouvent leurs mauſolées ſur les bords des chemins ou dans les champs, dont ils achetoient des portions pour cet uſage. Ce Tombeau eſt dans ces circonſtances ; on l'a retiré de la terre où le temps l'avoit enfoncé : on a trouvé dans le même endroit une lampe ſépulcrale & des pateres. On voit au-deſſus le nom de celui pour qui il avoit éte fait, il

pl XXVI

N 1

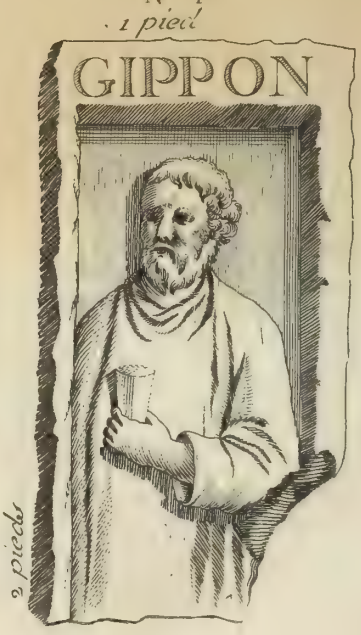


N 2



N 3

N 4



ſe nommoit *Aperinus Adebugi III :* ce nom aſſez barbare eſt (dit-on) tiré du Celtique ; mais le premier étoit Romain. On voit au bas de cette figure celle d'un chien : cet emblême nous repréſente la fidélité ou la vigilance. Cet *Aperinus* paroît avoir été commis à la garde de quelques poſtes ; il étoit vêtu d'une ſaie [1] : peut-être auſſi étoit-ce la repréſentation d'un Magiſtrat à qui on avoit confié le ſoin de la Police ; on a voulu conſerver la mémoire de ſa vigilance par le chien que l'on a mis ſur ſon Tombeau. A l'égard de la hauteur de la figure repréſentée ſur cette pierre, on doit croire que c'étoit celle d'un homme formé, quoiqu'elle n'ait qu'environ trois pieds de haut, elle ſemble avoir dans les reſtes de la main un rouleau, qui déſigneroit encore mieux ſon état ; d'ailleurs, on ſait que les Sculpteurs donnoient à leurs figures la grandeur du Tombeau ſur leſquelles ils les repréſentoient, comme on en a vu pluſieurs exemples ci-devant : au reſte, la figure eſt très-fruſte & d'un deſſin très-médiocre, & la repréſentation creuſée dans la pierre à la maniere des Gaulois.

PLANCHE XXVI.

No. 1er.

Les deux figures qui ſont ſous ce numéro, paroiſſent être celles d'un mari, & d'une femme qui tient un gobelet & une eſpece de bouteille. Auroit-on voulu repréſenter leurs repas

[1] La ſaie & la figure ont été deſſinées un peu plus longues qu'elles ne le ſont dans l'original.

funéraires? Cette coutume, comme nous l'avons déjà dit, étoit très-en uſage chez les Gaulois.

N°. 2.

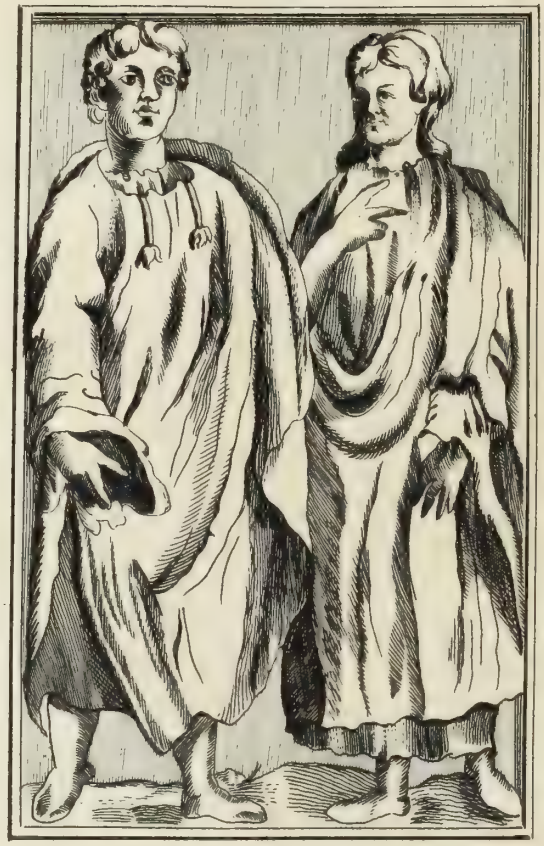
En démoliſſant une tour, ſur laquelle on a fondé le bâtiment du College, on a trouvé une pyramide tronquée, ſur laquelle on lit une Inſcription faite pour *Rebrica*, fille de Sedatus; c'étoit un Tombeau, comme on le voit par les lettres D. M. ces noms inconnus ne nous apprennent que l'exiſtence de ceux qui y ſont nommés : nous avons encore conſervé la figure pyramidale dans nos Tombeaux; elle eſt l'emblême de l'éternité.

N°. 3.

On connoît encore moins la figure de ce numéro; ce qui reſte de l'Inſcription ne nous donne aucun éclairciſſement ſur ce monument : il eſt difficile d'expliquer ce que veut dire *S. Jano*. On a voulu nous apprendre que c'eſt un Tombeau où un Autel dédié à un particulier nommé *Janus*. La lettre S. ſignifiroit-elle *Sacrum*? Ce mot ne peut-il pas être interprété par celui de *conſacré*, qui voudroit dire *conſacré à Janus?* Ce monument repréſente un Gaulois vêtu d'une ſaie romaine & fort longue, portant à la main droite un *Oſſuarium*, vaſe repréſenté de différentes façons, par le caprice des Sculpteurs : on voit une taſſe dans l'autre main, faite comme celles qu'on a vues juſqu'à cette heure. On trouve au bas de la pierre, ſur une plinthe unie, deux M. majuſcules, qui peuvent s'expliquer par *Monumentum Manibus*.

N°. 4.

Cette figure eſt encore ſemblable à la précédente; elle porte une ſaie ſur les épaules, & un gobelet à la main : la pierre



pierre a été briſée, la partie inférieure manque, le côté droit de la figure eſt caché, ce qui empêche de reconnoître ce qu'elle portoit à la main droite. L'Inſcription nous apprend que c'eſt le nom de celui pour qui ce monument a été fait, & dont la figure eſt ici repréſentée : elle eſt d'ailleurs aſſez ſemblable à toutes les autres rapportées juſqu'ici, & à celles qu'on rencontre dans tous les cantons dépendans de la République de Langres, & très-conforme à celles de Metz qui avoit les mêmes uſages.

PLANCHE XXVII.

C'eſt ici la repréſentation d'un mari & d'une femme, portant des toges recouvertes d'un manteau : celui du mari eſt ouvert, & celui de la femme fait pluſieurs replis, & retombe ſur l'eſtomach, comme c'étoit l'uſage chez les femmes Romaines; cet habillement s'ajuſtoit ſelon le caprice de ceux qui le portoient. Ce qu'on trouve de particulier ſur la figure du mari, ce ſont deux cordons auxquels ſont attachés deux eſpeces de glands, qui pourroient être de ces bulles dont on a détruit la figure, ou qui ont été mal formées par les Artiſtes.

Tous ces monumens muets ſont particuliers à la Cité de Langres & à celle de Metz; mais ces taſſes, ces urnes & ces gobelets, *&c.* n'étoient pas d'un uſage généralement reçu dans les Gaules. Il faudroit encore quelques Inſcriptions qui nous expliquaſſent plus particuliérement quel étoit l'objet de ces repréſentations ; les différens morceaux ſéparés ne peuvent fournir que des conjectures ſouvent équivoques, pour nous inſtruire de l'Hiſtoire de ces temps : peut-être la poſtérité plus heureuſe rencontrera des monumens, qui ſerviront de flambeau

pour nous éclairer dans cette route obſcure, & nous feront découvrir les vérités hiſtoriques que nous cherchons.

L'on a tâché d'éviter les erreurs ſi communes dans ce genre d'écrire, ſans eſpérer d'en être exempt : on écoutera toujours avec reſpect les Maîtres dans cet Art, & les avis de ces hommes inſtruits & prudens, qui ne jugent pas au premier coup d'œil ni par l'envie d'afficher des talens.

PLANCHE XXVIII.

Cette gravure eſt copiée d'après un bas relief antique, qui repréſente l'alliance d'Auguſte, de Lépide & de Marc-Antoine.

L'envie de dominer a été de tous les temps l'objet favori du cœur humain : parmi tant d'exemples de cette vérité, l'Hiſtoire Romaine nous donne deux époques fameuſes de ces ambitieux qui, ſous le nom de Triumvirs, voulurent aſſujettir leur Patrie. Céſar, Pompée & Craſſus furent les premiers qui unirent leurs pouvoirs pour ſatisfaire leur orgueil : Antoine, Octave & Lépide imiterent leur exemple, & mirent la République ſous le joug. Ils avoient tous trois la même ambition ; mais n'étant pas ſeuls aſſez puiſſans pour parvenir à leurs fins, ils voulurent ſe fortifier en réuniſſant leur autorité, dans le deſſein de regagner après, par leur adreſſe, la ſupériorité qu'ils mettoient en commun : il étoit aiſé de prévoir qu'une pareille alliance ne ſubſiſteroit qu'autant de temps qu'elle pourroit ſervir à leurs deſſeins particuliers.

La mort de Céſar avoit mis fin à ſon pouvoir uſurpé ; mais le cauteleux Auguſte, après avoir triomphé de ſes rivaux, ménagea mieux les circonſtances, regna avec gloire, & fit oublier

P IMP POT III VIR R P C
GENERIS HVMANI

après, par ſa conduite, ſes violences & tous les maux qu'il avoit faits à ſes Concitoyens.

On a voulu, dans ce bas relief, repréſenter le ſecond Triumvirat [1] : un Maître Maçon l'ayant trouvé dans la démolition de quelques anciens Edifices de cette Ville, le tranſporta dans ſa maiſon ; mais ignorant apparemment ce qu'il contenoit, & voyant depuis qu'il occupoit chez lui une place inutile, il s'en ſervit pour orner le deſſus de la porte d'une maiſon qu'un particulier faiſoit bâtir dans un Fauxbourg qui va de Dijon à Lyon. On voit dans ce monument les circonſtances de l'aſſociation de ces hommes fameux, que l'ambition rendit bientôt rivaux.

Ce fut dans l'iſle que forme la riviere de Rheno, près de Boulogne, que Lépide, Auguſte & Marc-Antoine ſe raſſemblerent pour conclure cette funeſte alliance, qui partagea l'Univers entre ces trois concurrens ; mais l'égalité qu'ils affectoient alors, n'étoit qu'un paſſage pour arriver plus aiſément au but où leur ambition les conduiſoit : ils vouloient auparavant ſe défaire de deux ennemis puiſſans & bien armés, Caſſius & Brutus étoient des rivaux dangereux, qu'un ſeul ne pouvoit vaincre ; ils ſentoient auſſi que leur union terraſſeroit bien-tôt les reſtes du parti Républicain. Si l'ambition les uniſſoit, la crainte les rendoit défians ; il falloit cependant ſe raſſembler pour terminer un projet qui leur étoit ſi important. Pour parvenir plus sûrement à une conférence

---

[1] Ce morceau reconnu de la belle antiquité, dépendoit, ſelon les apparences, d'un plus grand ouvrage qu'on avoit fait faire à l'honneur des Triumvirs, dans le temps du bouleverſement de la République.

ſi néceſſaire à leurs intérêts, on fit bâtir des Ponts de chaque côté de la riviere, pour arriver dans l'iſle [1] où ſe devoit faire l'entrevue. Lépide, qu'aucune inimitié particuliere ne rendoit ſuſpect, ſe chargea de la viſiter; après l'avoir reconnue, il donna le ſignal à ſes rivaux de paſſer. Octave & Antoine ſe fouillerent en s'abordant, de peur qu'il n'y eût quelques armes de cachées : ils reſterent pendant trois jours à diſputer ſur leurs intérêts communs; les plus grandes difficultés roulerent ſur le ſacrifice de leurs ennemis. La mort de Cicéron occaſionna les plus longues diſputes; Antoine dit qu'il n'y auroit jamais de réconciliation, ſi l'on ne lui ſacrifioit pas un ennemi qui lui avoit fait tant de mal : Lépide fut de l'avis d'Antoine. Octave conſentit enfin à leurs demandes, après deux jours de diſputes; il abandonna Cicéron ſon ami, & Torentius ſon tuteur, & on lui donna en échange la tête de Lucius Céſar, oncle d'Antoine; & Lépide céda de ſon côté celle de Paulus ſon frere : ſacrifice horrible & cruel, qui nous découvre juſqu'à quel excès peut conduire l'ambition ! Dans ce traité ſi contraire au droit de la nature, on convint encore que les aſſociés jouiroient en commun de la ſouveraine magiſtrature pendant cinq ans, ſous le nom de Triumvirs, avec la puiſſance Conſulaire & tous les droits attachés aux réformateurs de l'Etat : il ne fut queſtion dans cet accord, ni du conſentement du Peuple, ni des droits du Sénat, qui cependant étoient les plus intéreſſés dans une affaire qui touchoit de ſi près à la choſe publique.

On donna à Lépide, pour ſon département, l'Eſpagne & la Gaule Narbonnoiſe : Octave eut l'Afrique, la Sardaigne

---

[1] Appian, *de bello civili.*

& toutes les Iſles de cette mer; & Antoine eut les Gaules pour ſon partage. A l'égard de l'Italie, ils s'en qualifierent les défenſeurs, tandis que Rome les en regardoit, avec juſtice, comme les oppreſſeurs : l'autorité dans ce Pays reſta égale entr'eux; mais comme Caſſius & Brutus tenoient l'Orient, perſonne ne s'en voulut charger, Antoine cependant promit d'y porter la guerre. Enfin, le mariage de Claudia, belle-fille d'Antoine, fut le ſceau de ce funeſte traité, & de l'alliance de ces trois ambitieux, dont on donne ici le deſſin ; ils ſont repréſentés tenans le globe ſur lequel ils vouloient établir leur autorité : on voit auſſi la terre dans l'attitude qui lui convient, qui eſt encore déſignée par la corne d'abondance qui eſt appuyée ſur ſon épaule ; elle préſente aux Triumvirs une grenade, comme le ſymbole de la concorde qui devoit regner entre des Souverains qui vouloient la gouverner & la rendre heureuſe.

Ce bas relief bien deſſiné paroît peindre parfaitement cette aventure, qui eſt repréſentée ſur une pierre blanche de la même qualité & du même grain que celle qu'on employoit autrefois dans tous les monumens & les édifices de ces temps : on ne peut ſavoir préciſément celui où il a été fait ; mais on voit par le beau ſtyle du deſſin & par les circonſtances de ce qu'il repréſente, qu'il doit l'avoir été pendant le regne des Triumvirs. On auroit mal fait ſa cour à Auguſte, ſi on avoit repréſenté plus tard une aſſociation dont il avoit détruit le pouvoir pour arriver à la tyrannie; mais il ne paroît pas ſi aiſé d'expliquer la penſée du Sculpteur, qui a mis à chacun des concurrens un gobelet à la main : cette circonſtance aſſure au moins que ce monument a été fait pour ce Pays, puiſque nous avons vu ci-devant que, preſque dans toutes les

figures que nous avons données, on leur voit des gobelets à la main. Quelques-uns ont prétendu que c'étoit des rouleaux, *volumen*, qu'on mettoit à la main des gens conſtitués en dignité; mais ce ſentiment qui paroît avoir quelque apparence de vérité, ne peut avoir lieu dans ces circonſtances, puiſque dans le deſſin original on ne peut ſe tromper ſur cette repréſentation : ce qui paroît de plus vraiſemblable, eſt que le Sculpteur a voulu ſuppoſer l'apothéoſe de ces hommes fameux dont il étoit le partiſan; il a voulu leur mettre des gobelets à la main, comme on en mettoit alors ſur tous les Tombeaux de ces Pays, pour marquer la déification de ceux qui s'étoient illuſtrés pendant le cours de leur vie.

Quelques perſonnes ont voulu diſputer l'antiquité de ce monument, parce que St. Auguſtin avoit prononcé anathême contre ceux qui croyoient la Terre ronde; mais ce ſaint Evêque, très-éclairé, grand Théologien, & plein de zele pour la Religion, pouvoit être un médiocre Phyſicien : ce grand homme étoit plus occupé à chercher les moyens de conduire les ames au Ciel qu'à étudier la figure de la Terre, ſéjour du malheur & de l'iniquité; elle avoit été depuis long-temps reconnue ronde. Pline nous dit au ſecond Livre de ſon Hiſtoire Naturelle, que du conſentement de tout le monde la Terre étoit ronde. On voit encore à Rome, dans le Palais Farneſe, un Atlas portant un globe rond : ce manifique monument eſt du temps des Antonins, & par conſéquent antérieur à St. Auguſtin, qui, ſelon les apparences, ne le connoiſſoit pas, ni ce que les Grecs & les Romains avoient écrit ſur la ſtructure de la terre; mais on voit toujours, par ces reſtes de la belle antiquité, que Dijon n'avoit pas tardé long-temps à ſe rendre célebre après ſa fondation, puiſqu'il avoit déjà des Artiſtes fameux dès le temps du ſecond Triumvirat.

Depuis que ce monument a été gravé, on a trouvé une Médaille rapportée dans le recueil de celles du Duc d'Arſcot, qui a été frappée à l'honneur d'Auguſte, & dans les circonſtances du Triumvirat, comme on le voit par la légende. Le Peuple Romain s'étoit alors figuré que cette alliance alloit étouffer la diſcorde, raffermir la République & la rétablir dans ſon premier luſtre, ce qui eſt marqué par les lettres initiales R. P. C. *Reipublicæ conſtituendæ*, *pour établir l'ordre dans la République ;* appât ordinaire, dont l'ambition ſe ſert pour aſſervir les Peuples. On voit au revers cette idée confirmée par l'Inſcription : *Salus generis humani.*

On a repréſenté les Triumvirs faiſant ſerment ſur un globe [1] poſé ſur un Autel ; Auguſte eſt dans le milieu, tenant à la main le *Lituus*, marque de ſa dignité de Grand-Prêtre ; Lépide & Marc-Antoine ſont à ſes côtés : la terre déſignée comme dans notre monument, tient la corne d'abondance ſur ſon épaule, mais différemment aſſiſe, & préſentant un Caducée, qui eſt le ſymbole de la paix; au lieu que dans le bas relief que *nous donnons ici*, la terre eſt couchée & préſente une grenade, qui, comme nous l'avons déjà dit, eſt le ſymbole de l'union néceſſaire entre de pareils Aſſociés.

Une différence eſſentielle qui marque l'antiquité de ce monument & le pays où il a été fait, ce ſont les gobelets qu'on a mis à la main de ces figures : ils ſont les ſymboles particuliers de ces contrées ; au lieu que la Médaille que l'on voit ici a été frappée à Rome, où l'on a mis un Autel qui porte

---

[1] Le globe de la terre repréſentoit auſſi la Ville de Rome, parceque ſa puiſſance s'étendoit ſur toute la terre.

le globe, le *Lituus* à la main d'Auguſte, qui marque ſa dignité de grand Prêtre, & le Caducée dans celle de la terre, ſont autant de ſymboles en uſage chez les Romains.

Il paroît que les Sculpteurs de Dijon avoient pris ces idées des Médailles qui leur étoient parvenues, & qu'ils les avoient ajuſtées à celles du pays où ils travailloient. On en frappa pluſieurs à Rome ſur cet événement; on en voit encore une autre qui repréſente l'union de trois mains entrelacées, qui tiennent un faiſceau d'armes conſulaire, avec un globe & une hache, & on lit autour, *Salus generis humani* : les Romains occupés de l'idée d'avoir recouvré leur liberté, l'avoient fait frapper à l'honneur de ces ambitieux qui les trompoient ſous l'apparence de leur bonheur.

Cette aſſociation dura douze années. Auguſte ſe défit de Lépide; & s'étant brouillé avec Antoine, la guerre civile recommença & ne finit qu'à la bataille *d'Actium*, qui rendit Auguſte maître de l'Empire.

Il eſt à remarquer qu'autour de la tête d'Auguſte, ſon nom n'eſt déſigné que par ces mots, *Cæſaris divi filius*; ce qui marque l'adoption que Céſar avoit fait d'Octave-Auguſte.

PLANCHES XXIX & XXX.

Ces repréſentations, quoique ſéparées, ſont partie du même ſujet; ce ſont les reſtes d'un bas relief plus conſidérable, qui nous rappelle les danſes qu'on exécutoit à l'entrée des Triomphateurs.

La danſe a été dans tous les temps & chez tous les hommes un exercice d'uſage : les plus anciennes traces qu'on trouve ſur

2 - Pieds 4 Pou

19 - Pouces

19 - Pouces

2 - Pieds 4 - Pou -

ſur l'origine de la danſe, ſont celles qui ont été exécutées à l'honneur de la Divinité, elle eſt entrée dans les plus anciennes cérémonies religieuſes; les hommes dans leurs beſoins ont voulu implorer les Dieux par différens hommages, ils ont cru par les différentes attitudes du corps leur prouver leur beſoin & l'enthouſiaſme de leur reconnoiſſance. La danſe a été proſtituée au culte des Idoles, comme elle a ſervi à honorer le vrai Dieu; elle ſervoit auſſi d'ornement dans les fêtes & dans les ſpectacles, ou de divertiſſement aux particuliers. Nous voyons dans l'Ecriture Sainte, David danſant aux ſons de la harpe dont il jouoit, & les filles d'Iſraël ſuivre en cadence ce Roi choiſi de Dieu pour gouverner ſon Peuple. Les Iſraélites & Moïſe danſerent en reconnoiſſance de la faveur que Dieu leur avoient faite d'échapper des mains de Pharaon. Les Juifs inſtituerent des fêtes ſolemnelles, dont le principal exercice étoit la danſe. La Religion Chrétienne permettoit la danſe, & les Chrétiens danſoient jadis dans les Egliſes; mais comme tous les hommes ne ſont pas conſéquens dans leurs principes, la danſe a été ſouvent condamnée comme un exercice indécent : les modes changent ſelon l'imagination de ceux qui donnent le ton. Cicéron diſoit qu'il falloit être fou ou ivre pour vouloir danſer; & Domitien, qui ne ſe piquoit pas d'exacte régularité dans les mœurs, fit chaſſer quelques Patriciens du Sénat, parce qu'ils avoient danſé, quoiqu'il fût le Prince le plus efféminé; mais au contraire, les Grecs ſe piquoient d'exceller dans la danſe. Elle ne fut pas d'abord chez eux l'école du vice, elle ne faiſoit pas alors rougir la vertu, ni ne corrompoit pas les mœurs; mais c'étoit plutôt une école où le corps ſe diſpoſoit à la force & à la ſoupleſſe par des exercices guerriers. Platon diſtinguoit deux ſortes de danſes, l'une

qu'il nommoit orcheſtique, & l'autre paleſtrique. La premiere a été conſervée parmi nous, c'eſt celle qui ſert à modérer les mouvemens du corps; elle eſt molle, tendre & déſignée avec grace : la paleſtrique au contraire, qui a d'abord été le plus en uſage chez les Grecs, étoit deſtinée aux exercices militaires. Ils y en ajouterent encore une autre, qui étoit une dépendance de celle-ci, qui conſiſtoit en des ſauts que nous nommons aujourd'hui ſauts périlleux; ils l'exécutoient auſſi quelquefois par le moyen d'un reſſort placé ſur une eſpece de théatre ou d'échafaud, qui élevoit fortement le ſauteur qui marchoit deſſus & lui faiſoit faire des ſauts prodigieux, l'adreſſe étant de retomber à l'à-plomb du corps : on diſtinguoit ces ſauts ſous le nom de pétauriſme, tiré du nom de Pétaure qu'on donnoit à l'échafaud.

L'uſage de la danſe étoit paſſé même juſqu'au Ciel; les Dieux & les Déeſſes danſerent auſſi : Minerve avoit inventé la pyrrhique; & Numa, un des plus grands Légiſlateurs du monde, avoit inſtitué les Prêtres Saliens qui danſoient avec des armes. Les Lacédémoniens danſoient au ſon des inſtrumens en allant à l'aſſaut : la tactique renouvellée par un grand homme de guerre, eſt un pas meſuré & aſſujetti au ſon & à la meſure des inſtrumens, qui marquent le temps & les évolutions militaires.

On ſait que Socrate, réputé le plus ſage de la Grece, avoit appris à danſer de la Courtiſanne Aſpaſie. Ces anciennes coutumes ne ſeroient plus à la mode chez nos Sages; mais nous en avons d'autres à cette heure qui paroîtront encore plus ſingulieres chez nos deſcendans : les ridicules ſont attachés à l'humanité, c'eſt le même fonds dans tous les ſiecles & chez toutes les Nations; ils ne varient que par quelques nuances. Bacchus,

dans ſes conquêtes, menoit des troupes de Danſeurs avec les Héros qui partageoient ſes victoires : les orgies qu'on célebroit à ſon honneur, étoient des danſes qui repréſentoient ſa marche & ſes triomphes.

En effet, la danſe paroît un attribut eſſentiel à l'humanité, elle eſt en uſage chez les Peuples les plus barbares : chez les Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale, elle ſert dans les alliances, dans les traités de paix ou de guerre, dans la politique & dans *leurs cérémonies religieuſes.*

Chez les Iroquois, la danſe du calumet eſt regardée avec autant de reſpect que les loix les plus ſacrées le ſont parmi nous; ils s'en ſervent pour animer la Nation à la guerre, & vont danſer le calumet chez les Peuples qu'ils deſirent mettre dans leur alliance. On lit auſſi dans les Relations des Voyageurs, que dans le Groenland la danſe entre dans la politique & même dans leur vengeance : ils danſent au ſon d'un tambour qu'ils battent eux-mêmes; ils exécutent leurs pas avec toute l'exactitude & la préciſion de la meſure, ſans ſavoir la muſique; ils font des pieces en vers dans leſquelles ils racontent leurs hiſtoires; ils ſont tout enſemble Poëtes, Muſiciens, Danſeurs, Hiſtoriens, ſans avoir d'autres maîtres que la nature.

Lorſqu'ils ont quelque choſe à démêler entr'eux, ils aſſemblent leurs Villages au ſon du tambour, ils chantent leurs griefs en danſant, & le Sénat ſauvage qui les a écoutés attentivement, décide de même, en danſant, leurs affaires les plus épineuſes.

Lorſqu'ils ſont attaqués dans leur honneur, ils ont des eſpeces de duels qu'ils propoſent à ceux qui les ont inſultés; ils chantent & danſent leurs griefs au milieu de la Nation qui fait un cercle pour les entendre; c'eſt alors qu'ils défient leurs

ennemis en chantant leurs mauvais procédés. Le champion qui eſt attaqué vient auſſi danſer dans le cercle; il ſe défend contre ſon ennemi ſur le même ton, en lui danſant & chantant des injures, juſqu'à ce que l'un des deux termine la querelle par la laſſitude & la foibleſſe qui lui ôte le mouvement & la parole. Celui qui réſiſte le plus long-temps eſt déclaré vainqueur, il eſt reconduit en triomphe : ce duel, comme on voit, n'eſt pas meurtrier & ne détruit pas les Citoyens, quoiqu'il couvre de mépris & d'infamie le vaincu, qui ne trouve plus à ſe marier.

L'exercice de la danſe a été de tous les temps reconnu pour utile : il donne de l'agrément à l'habitude du corps : il exprime différens ſentimens; la fierté, la fureur & la volupté ſe peignent par différentes attitudes : il aſſouplit les nerfs & rend le corps plus diſpos; c'eſt la muſique miſe en mouvement par les reſſorts de la figure.

Les Negres ſont les Peuples les plus décidés pour la danſe : dans les Colonies, cette Nation d'Eſclaves qui eſt toujours dans les travaux & la miſere, danſe la nuit pour ſe délaſſer des travaux du jour; ils étourdiſſent par la danſe leurs malheurs & leurs peines, & retournent le matin avec moins de dégoût au travail : mais on voit que chez tous les Peuples les femmes ſont les plus portées à la danſe, ſoit que leur légéreté naturelle les décide plus volontiers pour cet exercice, ſoit que l'amour propre les engage à ſe faire remarquer en développant mieux les graces de la figure.

Les Turcs mêmes, cette Nation ſi grave, aiment cet exercice, quoiqu'ils en uſent rarement; mais ils font danſer leurs femmes dans leurs Serrails : ils ont des Danſeuſes qui vont amuſer les ſpectateurs dans les maiſons. On voit auſſi dans les Moſquées

des Dervis danſans en rond [1] une eſpece de branle qu'ils exécutent en tournant avec une vîteſſe ſurprenante, juſqu'à ce qu'ils tombent étourdis de foibleſſe & de laſſitude pour mieux honorer la Divinité.

On connoiſſoit chez les Anciens pluſieurs ſortes de danſes; il y en avoit de différentes, ſelon les différens objets qu'on vouloit remplir : celle qu'on voit ici repréſentée par les quatre femmes eſt, ſelon les apparences, la cordace [2]; c'étoit une danſe vive & très-animée qu'on exécutoit par différentes inflexions du corps, & par des mouvemens redoublés des bras. Ces actions différentes paroiſſent bien exécutées dans le bas relief, comme on le voit par le mouvement que le Sculpteur a donné aux habits.

Quelques perſonnes ont cru qu'on avoit voulu repréſenter ici des Cariatides, parce qu'on a ajouté à l'original des paniers & des guirlandes de fleurs ſur la tête de ces figures, pour cacher le défaut de la pierre que le temps avoit rompue. Par l'action de leurs bras élevés, elles ſemblent porter ces guirlandes; mais on ſait qu'un des principaux attributs de ces ornemens eſt d'être ſans bras : les Grecs n'avoient admis cette eſpece de décorations dans leur architecture, que pour immortaliſer leur vengeance contre les Habitans de Carie qu'ils détruiſirent, parce qu'ils avoient pris contre eux le parti des Perſes.

---

[1] Selon les Turcs, cette danſe eſt myſtérieuſe; ils prétendent repréſenter la révolution des Cieux & des Aſtres, & diſent que c'eſt prier & glorifier le Seigneur, que de repréſenter ſon ouvrage.

[2] Les nouvelles danſes aujourd'hui à la mode paroiſſent renouveller la cordace des Anciens.

Ces Figures ſont d'un très-bon goût & parfaitement drapées ; elles ſont partie d'une ſuite plus conſidérable de ſculpture, qui repréſentoit une fête donnée à l'occaſion de quelque triomphe que ces Danſeuſes accompagnoient, puiſqu'elles portent à la main des branches de laurier, comme on a repréſenté les filles de Juda, qui en portoient en danſant, lorſqu'elles allerent à la rencontre du vainqueur de Goliath.

On admettoit également les danſes dans les ſacrifices, les jeux ou dans les funérailles; on croyoit honorer auſſi les morts par les danſes : elles étoient comme les feux qu'on allume pour marquer également la joie ou la triſteſſe. Ces emblêmes équivoques embarraſſeront peut-être un jour la poſtérité qui ne ſera pas au fait de ces uſages bizarres : tout nous marque que la coutume l'emporte ſouvent ſur la raiſon.

La danſe enfin eſt de grande reſſource dans les différentes occaſions critiques de la vie, elle ſert à nous diſſiper de l'ennui ; & par ſes mouvemens rapides elle nous détourne des réflexions triſtes, qui ſouvent nous occupent : c'eſt toujours un bien qu'elle nous procure, puiſqu'elle nous cache un mal ſous l'écorce du plaiſir.

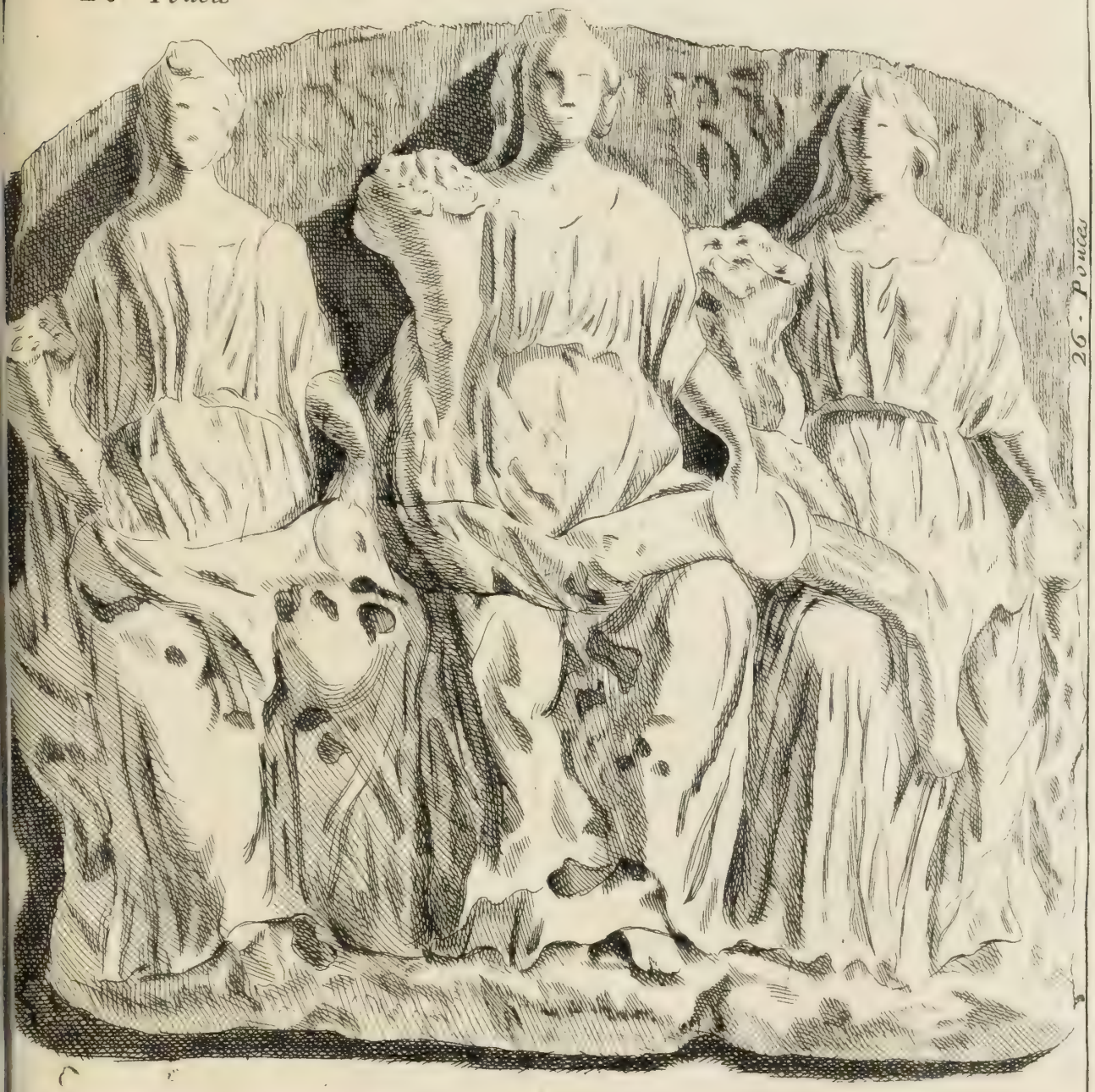
Ces Figures ont été découvertes dans les mêmes circonſtances, & ſont ſituées dans le même endroit que celle du Triumvirat.

PLANCHE XXXI.

Elle nous repréſente les reſtes d'un Autel élevé à l'honneur des Déeſſes Maires.

La crainte ou l'intérêt ont plus élevé de Temples que la

28 Pouces



26 - Pouces

piété ou la reconnoiſſance : on a vu des Peuples entiers à genoux devant des Singes placés ſur des Autels ; & d'autres, l'encenſoir à la main, adorer en trèmblant les plus vils animaux; comme nous voyons encore des hommes guidés par l'intérêt, s'avilir par les faſtueux éloges qu'ils prodiguent aux favoris de la fortune.

On a toujours eu recours aux Dieux dans le beſoin ; mais on les oublie bien-tôt dans le bonheur : chaque deſir, chaque paſſion a eu ſon protecteur. Les Parques ou le deſtin régloient le ſort des hommes : on les invoquoit ſous différens noms & ſous différens attributs, & par une bizarrerie ſinguliere, on ſoumettoit le Souverain des Dieux à ces êtres idéals, qu'on imaginoit auſſi anciens que lui. Les Parques préſidoient à tous les événemens ; elles étoient regardées comme ſœurs des deſtins, & ces Divinités, quoique très-ſubalternes, avoient cependant le plus grand crédit, puiſqu'elles pouvoient protéger ou nuire : les fonctions qu'on attribuoit à ces êtres imaginaires, étoient auſſi ridicules que leur culte.

Les Figures qu'on donne ici, ſont copiées d'après une pierre blanche trouvée, il a quelque mois, dans la Paroiſſe de Breſſey [1] près de Dijon ; elle étoit dans un marais, enfoncée d'un pied dans la terre, avec quelques autres débris, parmi leſquels on a trouvé trois Médailles très-fruſtes : une ſeule

---

[1] Au bruit de cette découverte, toutes les femmes du Village accoururent dans le deſſein d'emporter cette pierre à l'Egliſe, diſant que c'étoit la repréſentation de quelque Sainte, ou au moins de quelque Vierge miraculeuſe ; mais M. Lémulier, Seigneur de cette Paroiſſe, Philoſophe auſſi éclairé que ſavant Magiſtrat, fit enlever cette pierre, de peur de plus grands abus.

nous laiſſe appercevoir quelques traits de l'Empereur Adrien, qu'on auroit difficilement reconnu ſans les trois lettres où on lit à peine *Had.* [1].

Ces contrées étoient autrefois remplies de forêts, que la riviere de Til inondoit ſouvent dans ce pays plat & ſablonneux: on voit que les eaux & le temps ont beaucoup travaillé ſur ces Figures.

Les reſtes de cette pierre antique nous rappellent les vœux qu'on faiſoit aux Déeſſes Maires; elles étoient quelquefois appellées Matræ ou Matrones, ſelon les différens idiômes du pays où elles étoient invoquées : c'étoit dans des endroits écartés ou marécageux, ou dans des forêts, qu'on leur adreſſoit des vœux pour la fécondité de la terre, la proſpérité de la famille ou pour la conſervation des Princes regnans [2].

Fabretti nous dit que les femmes, objet de ce culte, étoient des Divinités champêtres qu'on imploroit, ſur-tout pour avoir d'abondantes récoltes de fruits. Celles qui ſont ici repréſentées, font connoître quelles étoient leurs fonctions : elles ſont aſſiſes & portent des cornes d'abondance appuyées ſur l'épaule, avec une nappe étendue ſur leurs genoux, ce qui eſt particulier à ces figures; elles ont auſſi à la main des pateres fort mutilées.

On trouve des Inſcriptions à l'honneur de ces Divinités, à Aix, à Vienne en Dauphiné, à Nîmes : l'Allemagne & l'Angleterre nous fourniſſent auſſi de ces eſpeces de monumens.

---

[1] On reconnoît auſſi Adrien par le bas du viſage fort renflé, parce qu'il avoit une barbe épaiſſe : il fut le premier Empereur qui la porta, pour cacher quelques poireaux qui lui rendoient le manton difforme.

[2] Ant. Rom. Dom Martin

Le

Le Pere de Montfaucon, Dom Martin-Gruter & le Pere Meneſtrier nous ont donné des copies de ces Maires, qu'on voit aſſiſes comme celles-ci; mais elles ont à la main différentes ſortes de fruits qui étoient, ſelon les apparences, de l'eſpece de ceux dont on leur demandoit l'abondance. Ces Divinités ſont toujours repréſentées trois enſemble : on les confondoit ſouvent avec les Parques; mais ce n'étoit pas ces Parques fatales qui tranchent le fil de nos jours, mais plutôt celles qui amenent le bonheur & la richeſſe.

Ce culte paſſa depuis des Campagnes dans les Villes [1], où les Déeſſes Maires furent invoquées pour la proſpérité des familles, dont elles furent regardées comme les véritables meres. Elles préſidoient à la naiſſance des enfans : on prétendoit auſſi qu'elles pouvoient leur communiquer des talens, & leur procurer l'élévation & la fortune; elles en étoient par conſéquent regardées comme les protectrices, & comme les Fées l'étoient chez nos ancêtres.

Les femmes Gauloiſes avoient coutume, dans de certains jours de l'année, de dreſſer pour ces Déeſſes une table, dans un appartement ſecret, ſur laquelle on mettoit différens mets & trois couverts, comme on conſerve encore la coutume dans quelques endroits de la France, de faire des offrandes de pain & de vin, qu'on met auſſi ſur une table le jour des morts dans une chambre fermée.

Quelques Auteurs [2] ont prétendu que ces Divinités avoient commencé d'être adorées dans les Gaules, & que c'étoit des Druideſſes qui avoient acquis pendant leur vie une grande

[1] Dom Martin, Religion des Gaulois.

[2] Keyſler, diſſert. ſur les Déeſſes Maires.

conſidération, par le talent qu'elles avoient de prédire l'avenir, & dont les vertus leur avoient mérité la déification après leur mort : cependant ce culte avoit été établi à Rome, & ſubſiſtoit, ſelon Plutarque, long-temps auparavant dans la Sicile.

Céſar appelloit auſſi Meres ou Matrones les Druideſſes de ſon temps : on les invoquoit à Rome ſous le nom de Lucines ; elles l'étoient auſſi de même dans les Gaules, comme on le voit dans une Inſcription trouvée à Lyon, & rapportée par Dom Martin.

Sapiena, Lucinis Matribus. V. S. L. M.

C'étoit Sapiena qui accompliſſoit un vœu fait aux meres Lucines [1].

Ces Matrones étoient auſſi regardées comme des êtres bienfaiſans, dont on célébroit la fête à Rome le 1er. du mois de Mars ; on les appelloit fêtes Matronales. On leur offroit certaines figures que nous nommons aujourd'hui obſcenes, mais qui entroient alors dans le culte religieux des Romains : on les ſupplioit de protéger les enfans qui en étoient les fruits ; elles étoient quelquefois appellées Dames, *Dominæ*.

On voit par ces offrandes multipliées, que les hommes ont voulu faire penſer les Dieux comme eux ; ils croyoient les ſéduire par l'intérêt & les préſens, & par une analogie ridicule, acquérir un droit à la reconnoiſſance, comme ſi la Divinité pouvoit avoir des deſirs & des paſſions : c'eſt-là l'origine de ces vœux indiſcrets & de ces ſacrifices que l'avidité des Prêtres des faux Dieux ordonnoit pour les fléchir ou pour

---

[1] Porfire nous apprend que Lucine n'étoit autre choſe que la Lune, qui préſidoit particuliérement à la naiſſance & à la génération.

ſe les rendre favorables; ils étoient plus intéreſſés que ſinceres, puiſqu'ils diſpoſoient à leur avantage des biens que l'aveugle crédulité des hommes offroit à des êtres qui n'en pouvoient faire aucun uſage.

Il paroît par tout ce que nous venons de dire, que les Parques, les Deſtins, les Maires, les Matrones & les Dames, étoient tous les mêmes Génies qu'on invoquoit dans le beſoin.

Les Anges tutélaires ont ſuccédé dans la Religion Chrétienne à toutes ces idées, mais dans un rang plus reſpectable & plus naturel, puiſqu'ils ſont nos conſervateurs & nos guides, lorſque nous y avons recours, & qu'ils doivent porter nos vœux & nos hommages à l'Etre ſuprême.

Nous avons long-temps conſervé en France l'idée des Druideſſes ſi reſpectées chez les Gaulois; elle s'eſt confondue à la fin avec celle des Fées : on les conſultoit avec des précautions myſtérieuſes, qui ont occaſionné les rêveries de nos anciens Romanciers [1]; le fanatiſme ſoutenu par l'habitude ne prend que trop de force ſur l'eſprit des hommes, ſur-tout lorſqu'ils ſont conduits par des guides intéreſſés.

Il paroît encore que c'eſt par une ſuite néceſſaire de ces erreurs de l'imagination, qu'on s'eſt formé l'idée des lutins, des mauvais eſprits, des ſpectres & des fantômes qu'on croît qui nous apparoiſſent; mais ils ſont (comme les effets de la

---

[1] Il y avoit des retraites obſcures, où l'on faiſoit des ſacrifices avec des paroles magiques ſur des herbes & ſur du pain; on faiſoit des ligatures myſtérieuſes pour connoître l'avenir : les mêmes rêveries ſubſiſtoient encore chez nos devinereſſes, elles ont été fort à la mode pendant le regne de Catherine de Médicis; elles ont encore long-temps après conſervé leur crédit.

magie & des Taliſmans) enfantés par la foibleſſe de l'eſprit, la prévention ou la mauvaiſe diſpoſition du corps; ils ſe forment dans les cerveaux mal conſtitués ou prévenus par des récits qu'on a entendu faire dans ſa jeuneſſe.

Saint Auguſtin, dans la Cité de Dieu, nous dit cependant qu'après ce que tant de gens très-intelligens nous ont rapporté des Démons incubes ou ſuccubes qui recherchent les embraſſemens des femmes, nous ne devons pas douter de la réalité de leur exiſtence. Hincmard nous apprend auſſi que ces fantômes prennent ſouvent la figure des amans, pour avoir plus promptement la jouiſſance des femmes : mais on doit croire que ce ſont plutôt des tours d'adreſſe des ſéducteurs, qui veulent cacher la vérité de leurs deſirs ſous l'enveloppe des êtres imaginaires ; ils profitent de la crainte qu'ils inſpirent aux cerveaux foibles pour parvenir avec plus de sûreté à leurs fins : la fatalité & les deſtins ne furent jamais que les décrets immuables de l'Auteur de la nature que notre foibleſſe perſonnifie.

Nous voyons toujours des hommes ſéduits par le merveilleux; & ſi le haſard favoriſe quelquefois les vœux qu'on adreſſe à ces fantômes, le culte, quelqu'extravagant qu'il ſoit, eſt bientôt établi, & confirme les Sectaires dans leurs nouvelles erreurs, ſans qu'ils puiſſent même rendre compte de ſon véritable objet.

PLANCHE XXXII.

Nos. 1 & 2.

Après avoir donné quelqu'idée des monumens qui ont été découverts ſous les murs de Dijon, bâtis par Aurélien, on

I O M
ET FORTVNAE REDVCI PRO
SALVTE ITV ET REDITV
TIB · EL VETERIS PATRONO
OPTIMO ARAM POSVERVNT EABRI
FERRARI DIBIONENSES
CLIENTES
V · S · L · M ·
L · D · D · P · A ·

TI · CLAVD · DRVSI F
CAESAR AVG · GER
MANIC · PONT · MAX
TRIB · POTEST II IMP
III · PP · COS II · DE
SIGNAT · III
AD · M · P · XXII

IO · M · ET FORTVNAE REDVCI
PRO SALVTE ITV ET REDITV
TITI EL · VETERIS PATRONI
OPTIMO ET FIDELISSIMO LAPIDARI
CLIENTES IN EIVS PAGAN · DOMO
CONSISTENTES EX VOTO V · S · L · M ·

IN · H · D · D
ATTICIA CLN
TVSMINA E
ATTICIVS VR
NALIS FIL ·
V · S · L · M ·

HONORIBVS TIB CL · ET TIB · FLA ·
ET TIB · IVL · VERVM
ET CATTIAE

MACROBI
VIVAS

LEG · VIII · AUG ·

a cru devoir encore rapporter quelques autres Inſcriptions, quoiqu'elles aient été déjà données par différens Auteurs, mais qui les ont copiées ſur de faux originaux ou ſur des mémoires infideles : les Antiquaires ſont d'autant plus ſujets à ces mépriſes, qu'ils ne peuvent pas tout voir par eux-mêmes, & qu'ils ſont ſouvent obligés de s'en rapporter à des Copiſtes peu verſés dans ce genre d'étude, & qui confondent les ſigles ou interpretent mal ceux ſur leſquels le temps a travaillé ; ces erreurs amenent ſouvent la confuſion dans la Chronologie ou dans l'Hiſtoire. Parmi un très-grand nombre, qu'il eſt impoſſible de pouvoir toutes vérifier, j'en ai trouvé quelques-unes que j'ai cru devoir rétablir d'après un Manuſcrit original de M. de la Marre, qui les avoit copiées ſur les originaux mêmes : on y doit d'autant mieux ajouter foi, que ce Savant étoit un homme exact & connoiſſeur.

Les deux premieres Inſcriptions de cette Planche ſont intéreſſantes pour la Ville de Dijon : pluſieurs Antiquaires, trompés par le rapport qu'elles ont entr'elles, les ont confondues & données comme n'en faiſant qu'une ſeule, ſous différentes leçons. Sans vouloir décider la queſtion, que je crois cependant peu problématique, j'en laiſſe le jugement aux Lecteurs éclairés.

Celle du N°. 1er. a été trouvée ſous les murs d'une tour démolie lorſqu'on voulut bâtir le College que les Jéſuites avoient ci-devant à Dijon. Elle nous apprend que les Ouvriers en fer de cette Ville, *Fabri-Ferrarii*, avoient conſacré un Autel & fait des vœux à Jupiter, pour le voyage & l'heureux retour de leur Patron, qui, ſelon les apparences, étoit parti pour un voyage long ou dangereux. On voit enſuite la cédule uſitée, en lettres initiales & majuſcules, par laquelle il eſt dit qu'ils avoient ſatisfait à leur vœu, & par les cinq autres let-

tres qui ſuivent, qu'on peut expliquer par *locus datus decreto publicæ autoritatis*, ce qui veut dire que cet emplacement avoit été donné par un décret de l'autorité publique. On fera peut-être quelque difficulté ſur cette leçon, parce qu'il paroît qu'elle fait répétition de ce qui a été dit dans le corps de l'Inſcription ; mais il faut remarquer que le P. majuſcule eſt ſéparé de l'A. & l'un & l'autre marqué d'un point, ce qui ſemble annoncer deux mots différens. Quoique cette formule ne ſoit pas trop uſitée, on pourroit cependant trouver des exemples qui la juſtifieroient.

Reineſius a donné cette Inſcription dans ſon *Syntegmata Inſcriptionum* : il la tenoit de Langeron, à qui M. de la Marre l'avoit communiquée, comme elle paroît ici ; mais Gruter l'ayant rapportée d'après Richard, Avocat, qui l'avoit mal lue, il avoit ſupprimé une partie & ajouté la moitié d'une autre, qui n'ayant aucun rapport avec celle-ci, formoit un autre ſens. Il avoit ajouté après le mot *veteris*, ce fragment d'une autre Inſcription : *Carentillus, ſerv. actor ex voto poſuit.*

Gruter l'avoit rapportée de même ſur l'autorité d'un Citoyen de Dijon [1], qui paroiſſoit devoir être inſtruit. Barthius, Breval & Thomaſius ont ſuivi la même erreur ; c'eſt ainſi que ſur la bonne foi des gens qu'on croît inſtruits, elles ſe multiplient ; c'eſt ainſi que l'Inſcription rapportée au N°. 2, a été confondue avec la premiere : on les a cru les mêmes par le rapport qu'elles ont entr'elles ; mais cette ſeconde eſt réellement très-différente, quoiqu'elle ait été faite pour le même objet.

Par cette derniere, on voit que ce ſont les Ouvriers Sculpteurs ou Tailleurs de pierres, qui étoient auſſi cliens de *Titus*

[1] Richard, Ant. div.

Veter, pour lequel ils faiſoient les mêmes ſouhaits qu'avoient fait les Ouvriers en fer. Ils demeuroient dans la maiſon de Campagne de *Titus*, comme on le voit par le mot de *Paganus :* ils avoient auſſi fait élever un Autel où ils avoient placé cette Inſcription, on l'a retrouvée dans les environs de Dijon ; ſelon les apparences, cette maiſon de Campagne étoit ſituée près des carrieres où ils travailloient [1]. Ce *Titus Veter* étoit peut-être Intendant des Edifices publics, ou un Protecteur des beaux Arts, puiſqu'il avoit tous les Ouvriers ſous ſa clientelle. L'Abbé Gérafolo, dans ſon Traité *de antiquis Marmoribus*, & Grutter, l'ont auſſi rapportée avec exactitude.

N°. 3.

L'Inſcription du 3e. N°. eſt tirée d'une colonne milliaire, trouvée près du Village de Sacquenay, ſur une ancienne voie Romaine, qui venoit de Langres & paſſoit par Pont-Arlier. Elle a été exactement copiée, comme on la donne ici, par un Prieur des Bénédictins de Beze [2]. La colonne avec ſa baſe eſt d'une ſeule piece de huit pieds quatre pouces de hauteur : ſon fuſte eſt de figure ronde, de ſix pieds quatre pouces de hauteur, & cinq pieds & demi de circonférence, par tout de même groſ-

---

[1] S'il étoit bien prouvé que ces Ouvriers demeuraſſent près des Carrieres, il ſeroit aiſé de démontrer que la maiſon de Campagne de *Veter* étoit au Village de Chenove, ſitué près de Dijon ; & en effet, toutes les pierres blanches qu'on employoit dans les anciens ouvrages, étoient tirées des Carrieres attenantes à ce Village. Ceci n'eſt qu'une conjecture dont on peut cependant tirer quelqu'éclairciſſement.

[2] Elle m'a été remiſe par M. l'Abbé Courtépée, Préfet du College de Dijon, dont les talens ſont reconnus en pluſieurs genres de littérature.

ſeur ; ſa baſe, enfin, eſt de deux pieds deux pouces en quarré : l'Inſcription a été donnée par Grutter & Muratori, qui ont fort varié en la copiant. L'explication qu'en a donné M. de Montour, dans les Mémoires de Trévoux de l'année 1703, n'eſt pas plus exacte : on la rapporte ici corrigée ſur l'original qui exiſte dans le Cimetiere de la Paroiſſe de Sacquenay. On voit dans Muratori autant de fautes que de dates ; il avoit même annoncé qu'il falloit la corriger ſur l'original : la date répond à la 42e. année de l'Ere chrétienne, qui eſt celle où ces différentes époques ſe rapportent. D'ailleurs, la diſtance de Langres eſt marquée tout au plus juſte ſur cette pierre.

N°. 4.

Reineſius & Langeron ont auſſi donné cette Inſcription ; on la copie d'après le Manuſcrit de M. de la Marre. On retrouve encore dans celle-ci trois autres *Veter*, qui étoient apparemment trois freres, à l'honneur deſquels elle a été faite : ils avoient différens prénoms. Il falloit que cette famille de *Veter* fût très-conſidérable, même avant Aurélien, puiſqu'on rencontre tant de monumens qui parlent d'elle. Cattia étoit peut-être leur mere, dont on a auſſi voulu conſerver la mémoire.

On trouve au commencement de l'Inſcription *honoribus* pour *honori*, quoique le premier mot ne fût pas fort uſité ; mais on l'a mis ici, parce qu'il s'agiſſoit de pluſieurs perſonnes. De même, on a employé au génitif pluriel *Veter*, au lieu du génitif ſingulier *Veteris*, pour ne pas répéter trois fois le même mot. Cette Inſcription a été trouvée avec beaucoup d'autres dans les décombres des anciens murs ſur leſquels on a bâti le College.

N°. 5.

N°. 5.

La premiere ligne de cette Inſcription marque qu'elle a été faite à l'honneur de la Maiſon divine, c'eſt-à-dire, des Empereurs. Ainſi, c'eſt *Atticia Cintuſmia*, & *Atticius Vernalis* ſon fils, qui offroient des ſacrifices en l'honneur de la famille Impériale. On ne peut ſavoir préciſément pour quel Empereur ces vœux avoient été faits : peut-être étoit-ce pour Marc-Aurele qui avoit bâti les anciens murs qui entouroient le camp de Céſar, & qui ne ſubſiſterent pas long-temps. Ce Prince fit beaucoup de bien à Dijon.

Gudius, dans ſes Inſcriptions imprimées à Levardin, a rapporté celle-ci : il prétend qu'elle a été tranſportée à Nuits ſous Beaune; mais la maiſon dont il parle a été rebâtie, & ſans doute, ſuivant l'uſage barbare, l'Inſcription détruite : elle s'eſt conſervée dans le Manuſcrit dont j'ai parlé; elle eſt auſſi rapportée par Keiſer, dans ſes Antiquités celtiques. Gudius a imprimé *CINTUS AULINA.* On trouve dans Muratori une femme nommée *Aurelia Cintuſmia.*

N°. 6.

Cette Inſcription avoit été faite ſur une grande brique par la huitieme Légion, qui étoit celle d'Octave-Auguſte, qui avoit demeuré dans ces cantons : elle eſt un reſte de quelqu'Edifice public ou de quelqu'Autel que cette Légion avoit fait élever; peut-être auſſi a-t-elle ſervi dans quelque retranchement, dont la huitieme Légion avoit fabriqué les briques.

N°. 7.

On voit écrit ſur une pierre figurée, *Macrobi Vivas :* c'étoit une ſorte d'acclamation ou de ſouhait heureux, uſité, qu'on

gravoit auſſi quelquefois ſur des pierres précieuſes, & même ſur des bagues dont on ſe faiſoit des préſens réciproques. Ces acclamations chez les Romains n'étoient pas comme chez nous des ſons inarticulés & continués par des voyelles allongées, ni des cris tumultueux qui n'expriment rien. Dans toutes les Aſſemblées où il ſe propoſoit des affaires qui regardoient l'Etat, il y avoit un Coryphée comme dans les Orcheſtres [1], qui donnoit le ton aux voix, & qui prononçoit les paroles qu'on devoit dire, que le Peuple répétoit exactement : on mettoit même dans les Regiſtres publics combien de fois elles avoient été redites, parce que plus ces applaudiſſemens étoient réitérés, plus ils exprimoient la célébrité avec laquelle la propoſition avoit été reçue. Tertulien nous a conſervé l'expreſſion d'une de ces ſortes d'applaudiſſement :

De noſtris annis addat tibi Jupiter annos :

que le grand Jupiter conſerve tes jours aux dépens des nôtres.

On voit encore quelques reſtes de ces acclamations où l'on diſoit : *Dii te nobis ſervent;* d'autres où l'on chantoit, *bene, præclarè;* c'eſt le *vivat* des Italiens.

---

[1] Dictionnaire d'Antiquités.

F I N.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit portant pour titre : *Eſſai hiſtorique ſur l'origine de Dijon & ſur les antiquités de cette Ville ;* je n'y ai rien trouvé qui en puiſſe empêcher l'impreſſion.

Fait à Paris, ce 18 Avril 1770.

CAPPERONIER.

FAUTES A CORRIGER.

PAGE 5, ligne 18, *ceux-ci le furent auſſi à leur tour :* liſez, *ceux-ci furent chaſſés à leur tour.*

Page 8, ligne 11, *tel enfin :* liſez, *tels enfin.*

Page 11, ligne 1, que *Reſtitutus :* liſez, que *Reſtititus.*

Idem, ligne 29, *comme le plus ſage & le plus tolérant :* liſez, *comme du plus ſage & du plus tolérant des Empereurs.*

Page 24, ligne 1, *avant qu'elle n'eût pris :* liſez, *avant qu'elle eût pris.*

Page 28, ligne 14, *qui ne connoiſſoient pas :* liſez, *qui ne connoiſſent pas.*

Page 30, ligne 3, *les amuſemens publiques :* liſez, *les amuſemens publics.*

Page 33, ligne 19, *avec un frere qui le trahiſoit :* liſez, *trahiſſoit.*

Page 42, ligne 2, *elle ſe rapproche :* liſez, *elle les rapproche.*

Page 65, ligne 20, *la Religion & les cérémonies juives reſſembloient à celle des Druides :* liſez, *à celles des Druides.*

Page 68, ligne 6, *en ait admis :* liſez, *en aient admis.*

Idem, ligne 15, *du culte des Juifs & de leurs ſacrifices avec celui des Druides :* liſez, *avec ceux des Druides.*

Page 91, ligne 8, *comme des devoirs ſacrés :* liſez, *comme un devoir ſacré.*

Page 96, ligne 12, *leur rendent chaque jour des hommages & leur offrent :* liſez, *leur rend & leur offre.*

Page 105, ligne 10, *que cette inſcription :* liſez *cette inſcription.*

Page 127, ligne 3, *& qui deſcendoit :* liſez, *& qui deſcendoient.*

Page 140, *Planche XXV :* ajoutez, N°. 1er.

Page 156, ligne 3, *en lui danſant & chantant des injures :* liſez, *en danſant & en lui chantant des injures.*

Special 91-B
1764

THE GETTY CENTER
LIBRARY